

Kate Sedley

La cape de Plymouth

grands détectives

10
18



KATE SEDLEY

LA CAPE DE PLYMOUTH

(The Plymouth Cloak)

Traduit de l'anglais par Claude Bonnafont



10/18

PROLOGUE

Une partie de mon esprit savait que je dormais encore. Je sentais durement les aspérités du pavement sur lequel j'étais étendu ; le foin qui me tenait lieu, d'oreiller me chatouillait une joue et la couverture, grise et rugueuse, fournie par les hospitaliers de St Cross, me grattait l'autre. Simultanément, mon rêve était très réel ; si réel que je percevais sur mon visage le vent qui murmurait dans les branches entrelacées au-dessus de moi ; je sentais les inégalités du sentier sous mes pieds et je tendais l'oreille aux pas furtifs d'un animal nocturne, apeuré, qui se coulait dans le fouillis protecteur des ronces et des buissons.

Et j'avais peur, sans savoir encore pourquoi. Au fur et à mesure que je progressais, l'appréhension devenait frayeur et mes bottes se posaient prudemment sur la terre meuble et humide, sans bruit, sauf quand une petite branche se brisait. En levant les yeux, j'apercevais de temps à autre le croissant de lune qui, très haut, indifférent, chevauchait les nuages. À mes pieds, chaque fois que la rive tombait à pic et que les fourrés s'éclaircissaient, je voyais luire la rivière. Par deux fois j'hésitai et regardai derrière moi, comme si j'écoutais quelque chose ou quelqu'un ; à ces moments, j'étais coupé de mon corps, guetteur sous l'abri des arbres. Mais presque aussitôt je redevais moi-même ; je voyais de mes propres yeux, mes oreilles étaient à l'affût du moindre son et j'étais conscient de la transpiration qui coulait entre mes omoplates.

Je descendais lentement, m'arrêtant à chaque tournant, chaque détour du sentier, scrutant l'obscurité devant moi, cherchant anxieusement quelque chose et terrifié à l'idée de la trouver. Une chouette quitta les cimes et glissa silencieusement d'un perchoir à l'autre, traversant mon champ de vision. Son

mouvement soudain me fit sursauter et je m'immobilisai, le souffle court et rapide, le cœur affolé dans ma poitrine. Puis je me remis en marche avec précaution, conscient que j'avais presque achevé ma descente et que je me trouvais au niveau de la rivière. Car, tandis que le sentier s'aplanissait et que les arbres reculaient, je distinguais jusqu'à son autre rive la vaste étendue d'eau qu'argentait la lune fugitive.

Rôdeur méfiant, j'avancais parmi les hautes herbes qui, de ce côté, bordaient la rivière et me frôlaient jusqu'à mi-jambe. Derrière moi, dans les arbres, la chouette hulula. Soudain l'extrémité de ma botte gauche buta contre un obstacle ; une grande forme gisait, à demi cachée par la végétation. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque et je sus que j'avais trébuché sur cela même que j'étais si terrifié de découvrir. Je baissai les yeux à l'instant où la lune émergea des nuages et je distinguai la forme d'un corps. Homme ou femme ? Jeune garçon ou vieillard ? J'ignorais à qui appartenait ce corps tout en sachant pourtant, à travers les brumes tenaces de mon rêve, que, d'une certaine manière, je le savais déjà. Je m'arrêtai et, surmontant ma répugnance, regardai de plus près.

L'individu gisait face contre terre. J'avancai la main pour toucher son occiput et la retirai instinctivement. La substance qui poissait mes doigts ne pouvait être que du sang. Le crâne avait été défoncé ; quelle que fût son identité, l'individu était mort...

La scène s'évanouit autour de moi. J'étais étendu, couvert de sueur et terrifié, sur le sol de l'hospice de St Cross de Winchester où l'on m'avait donné asile pour la nuit.

CHAPITRE PREMIER

C'était un beau matin d'automne, chaud et ensoleillé, telle une coupe de cristal débordante ; le Graal déversait sa lumière et ses couleurs avec une profusion splendide. Les gens étaient sortis de chez eux de bon matin pour vaquer à leurs occupations et profiter au mieux de ce qui pourrait bien être la fin de la belle saison. J'arrivais en vue de la ville d'Exeter et nous étions déjà au dernier jour de septembre de l'an de grâce 1473.

Une année difficile... Tandis que je trimballais ma balle de colporteur et exerçais mon commerce le long de la côte sud de l'Angleterre, jusqu'à Londres dont j'étais ensuite reparti, les villes et les villages que j'avais traversés vibraient de la rumeur d'une invasion imminente. Il semblait que, reprenant courage une fois encore après leur défaite à Tewkesbury deux ans plus tôt, les partisans exilés des Lancastre s'agitaient. Le roi Henri et son fils étant tous deux morts, on aurait pu penser que les objets essentiels de leur mécontentement avaient disparu ; mais ils avaient transféré leur allégeance sur le jeune Henri Tudor, qui vivait alors à la cour de Bretagne avec son oncle Jasper, en qualité d'hôte du duc François. Pour la plupart des gens, Henri n'était qu'un pantin et l'on ne pouvait prendre au sérieux ses prétentions au trône d'Angleterre car il descendait de la branche bâtarde de Jean de Gand. Rien n'aurait pu exprimer plus clairement le besoin désespéré qu'éprouvaient les derniers partisans de la maison de Lancastre de se trouver un nouveau chef. Néanmoins, beaucoup d'opposants au roi Édouard – ses ennemis de toujours et ceux de fraîche date – s'étaient rassemblés de l'autre côté de la Manche, déterminés à provoquer des troubles.

Le premier d'entre eux était Jean de Vere, comte d'Oxford ; entièrement dévoué à la cause des Lancastre, cet homme avait

résisté à toutes les flatteries, aux beaux discours et aux pots-de-vin dispensés par Édouard pour lui faire tourner casaque au profit de la maison d'York ; il préférait l'exil et les épreuves à la vie facile et n'avait cure d'une place à la cour qu'il aurait dû payer d'une trahison. Sa loyauté envers les Lancastre n'avait jamais vacillé et, sur ce point, je ne pouvais que l'admirer. En revanche, le bruit courait que d'autres, qui devaient beaucoup au roi Édouard, vivaient à présent de sa munificence et jouissaient de sa faveur et de son estime, n'étaient pas étrangers aux troubles actuels.

À la fin de l'hiver et au début du printemps, un des noms le plus souvent murmurés dans les cabarets et tavernes le long de la côte sud était celui de George Neville, archevêque d'York, dont le frère aîné, le puissant comte de Warwick, était mort deux ans plus tôt en combattant Édouard, à la bataille de Barnet Field. La preuve de sa complicité dans tous les complots qui se tramaient avait dû convaincre le roi et, en avril, il fut arrêté et emprisonné dans la forteresse de Hammes, devant Calais. Deux semaines plus tard, le comte d'Oxford avait pris la tête d'une invasion sur la côte de l'Essex qui avait été sévèrement repoussée.

Un autre nom fréquemment mentionné et souvent associé aux mots « trahison » et « trahison » était celui d'un des frères du roi : George, duc de Clarence.

Par ce beau matin, j'entrai dans Exeter par la porte de l'Ouest, mon périple m'ayant conduit à travers la campagne de Honiton à Crediton avant que je prenne la direction du sud-est pour tenter ma chance dans cette ville. Les recettes avaient été maigres ces dernières semaines car les bruits d'invasion perturbaient la population, surtout les femmes. Je l'ai remarqué bien des fois dans ma vie : quand les gens se sentent mal à l'aise ou inquiets, ils thésaurisent plus qu'ils ne dépensent, comme si le contact des pièces dans leurs mains ou l'idée qu'elles s'entassent dans un pot ou dans une cachette les réconfortaient ; tel un rempart ou un talisman contre le malheur. Les populations rurales présentent à coup sûr cette disposition, mais les gens des villes sont moins prudents. Aussi, tout en

traversant l'Exe, dont les eaux scintillaient sous l'éclat du soleil, j'espérais que le cours de mes affaires allait s'inverser.

Mon moral remontait tout doucement à la vue des rues animées et de cette foule qui s'affairait, comme si l'invasion n'avait jamais menacé, comme si le comte d'Oxford et sa flotte qui patrouillaient alors dans la Manche n'existaient pas. Étant déjà venu à Exeter, je savais que la cathédrale St Peter représentait le cœur de la ville. Je suivis donc la vieille route romaine, aujourd'hui rue principale de la cité, et tournai dans une allée près de l'église St Martin, située dans un angle de l'enclos. Je cherchais un lieu propice pour déballer mes marchandises quand j'entendis chanter dans la cathédrale le troisième office du jour ; comme toujours, le souvenir vivace de l'époque où, moi aussi, je participais à ce service me revint. Mais, avant de prononcer les vœux définitifs qui eussent fait de moi un membre de l'ordre des bénédictins, j'avais choisi de revenir dans le siècle. Quelques années s'étaient écoulées depuis ; néanmoins, je ressentais toujours comme une faute le fait d'avoir agi contre le désir de ma mère défunte. Je me réconfortais en me disant que, si je ne l'avais fait, on aurait pu ne jamais découvrir et traîner en justice deux meurtriers avérés. Je sentais que, par cet acte accompli au péril de ma sécurité personnelle, j'avais fait ma paix avec Dieu et payé ma dette envers Lui. Pourtant, de temps à autre, j'éprouvais le sentiment importun que Dieu avait peut-être des idées différentes, qu'il n'en avait pas encore terminé avec moi.

Cette intuition était particulièrement vive ce matin quand je m'arrêtai devant la maison Annivellars et observai les alentours. Ce faisant, je pris conscience que certains passants manifestaient une effervescence, une suffisance conquérante que même la qualité de citoyen d'une ville aussi florissante et industrielle qu'Exeter ne peut justifier. Puis je notai la présence de livrées bleu et pourpre que portent les serviteurs du roi Édouard et de son plus jeune frère, le duc de Gloucester. En l'absence de déploiement ostensible de pompe et d'apparat, il était peu probable que le roi fût dans la ville et j'en conclus à la présence de milord de Gloucester ; aux dernières nouvelles que j'avais ouïes, il ordonnait ses contingents recrutés dans le

Yorkshire avec l'intention de les mener au sud, afin de renforcer la défense contre l'invasion. Mais, me demandai-je, quelle pouvait être la raison de sa présence à Exeter par ce superbe matin de septembre ?

Ma curiosité allait être satisfaite d'une façon beaucoup plus dramatique que je ne pouvais l'imaginer. Parvenu à la conclusion que l'enclos de la cathédrale ne m'offrait aucun lieu favorable à l'étalage de ma marchandise, je décidai à contrecœur que je n'avais d'autre solution que de faire du porte-à-porte et de bonimenter. Je pouvais toujours espérer que, parmi les colifichets dénichés au cours de mes voyages précédents, certains fussent introuvables dans les boutiques et sur les éventaires des marchés d'Exeter. Mais d'abord, un mazer¹ de bière serait le bienvenu, qui me permettrait aussi de tendre l'oreille à ce qui se racontait dans la ville. Je me dirigeai donc vers la taverne *Bevys*, accolée à la maison Annivellars, en face de la cathédrale. J'étais à un jet de salive de la porte ouverte quand je sentis une main, franchement rude, me saisir le bras gauche tandis qu'une voix haletante soufflait dans mon oreille :

— Roger Chapman², vous devez venir avec moi. Maintenant. Voir le duc de Gloucester. Mon maître a impérieusement besoin d'un homme de confiance. C'est urgent.

Ceux d'entre vous qui ont pris jusqu'ici la peine de lire mes souvenirs savent qu'au cours de ma première aventure, à laquelle j'ai fait allusion, je réussis presque par hasard à rendre à Sa Grâce, le duc de Gloucester, un service très important, ce dont il résultait, selon toute apparence, que j'étais présentement enrôlé d'office pour lui en fournir un autre. Comme je n'avais aucun moyen de me soustraire à la requête, alors même qu'elle empiéterait sur le temps normalement consacré à gagner ma vie, je réfléchis un instant à l'embarras qu'il y a d'être mêlé aux histoires des grands de ce monde. Cependant, le mal était fait et je n'y pouvais plus rien.

J'avais aussitôt reconnu l'homme qui m'avait accosté : il s'appelait Timothy Plummer. Je l'avais un jour sauvé des

¹ Pot en bois d'érable, généralement sculpté. (N.d.T.)

² En anglais, *chapman* signifie colporteur. (N.d.T.)

avances importunes d'un marchand de petits pâtés, exagérément soucieux d'écouler sa marchandise. Cet incident, qui s'était passé dans le quartier londonien de Cheapside, avait été le prélude à ma rencontre avec son maître, le duc de Gloucester, et aux conséquences qu'elle impliqua. Pour l'heure, je regardai Timothy Plummer avec de grands yeux stupides, comme si je n'étais pas certain qu'il fût bien réel.

— Comment avez-vous su que j'étais à Exeter ? demandai-je. Je n'ai pas encore eu le temps de m'y retrouver.

— Je vous ai vu traverser le pont de la porte de l'Ouest et suis allé aussitôt prévenir le duc. D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut bien faire ? ajouta-t-il impatientement. Le duc veut vous voir. Vous n'avez d'autre choix que de m'accompagner immédiatement.

— Je sais, je sais, répondis-je d'un ton amer. J'étais sur le point de m'offrir une bière à la taverne *Bevys*. J'imagine que Sa Grâce n'est pas disposée à attendre...

Timothy Plummer se redressa de toute sa taille, sans parvenir pour autant à la hauteur de mon épaule, ce qui le contrariait visiblement. Mais j'en avais l'habitude. Toute ma vie, ma taille et ma force ont été pour les autres une source d'irritation. (Aujourd'hui, cependant, je ne suis plus aussi grand que dans ma jeunesse. L'âge et la désagrégation des os m'ont ratatiné physiquement sinon, à en croire mes enfants, mentalement.)

— Je ne suis pas disposé à attendre, répliqua Timothy Plummer avec hauteur.

— C'est simplement que mon petit déjeuner est très loin, bougonnai-je. Deux malheureux petits pains d'orge au miel que la femme d'un fermier a eu la gentillesse de m'offrir.

Mon petit homme haussa les épaules.

— Je n'y peux rien, dit-il en rejetant la tête en arrière. Suivez-moi. Sa Grâce demeure au palais épiscopal. Mais elle doit quitter Exeter cet après-midi. Nous n'avons pas de temps à perdre, conclut-il, appariant hardiment son nom à celui du duc.

Résigné, je le suivis docilement. Il se pavanait dans sa livrée bleu et pourpre, ornée de l'emblème du sanglier blanc, qui nous ouvrait miraculeusement une voie au milieu des bousculades. Les gens se retournaient pour nous suivre des yeux et leurs

regards s'arrêtaient sur moi : ils pensaient évidemment que j'étais coupable de quelque délit et que l'on me conduisait à un interrogatoire. Jointe à la soif et à la faim qui me tenaillaient, cette situation me mit d'humeur proprement détestable. Quand je fus introduit en présence du duc, j'eus du mal à lui parler courtoisement, voire à lui témoigner la déférence qui lui était due. Je ne voyais en lui qu'un homme de mon âge, près de vingt et un printemps, aussi jeune et aussi vulnérable que je me sentais.

Édifié à l'abri de la cathédrale et bâti de grès rouge, le palais épiscopal d'Exeter contraste étrangement avec la pâle pierre calcaire de Beer de l'église. Quand j'y pénétrai derrière Timothy Plummer, l'évêque John Bothe était invisible mais les lieux bourdonnaient de l'activité conjointe de ses fonctionnaires et de ceux du duc, dont le comportement général et l'expression dédaigneuse, surtout lorsqu'ils abaissaient leur regard sur moi, donnaient la mesure de leur fatuité. Une attitude en parfaite discordance avec les manières courtoises et aimables du duc, avec son sourire de bienvenue.

Quand j'étais entré, il avait quitté le fauteuil sculpté qu'il occupait auprès d'un feu maigre et fumeux pour venir au-devant de moi et me saluer. Il avait dû remarquer mon expression revêche car ses yeux brillèrent et il dit d'un ton attristé :

— Roger le Colporteur ! Quel plaisir de te revoir, bien que je craigne que tu ne puisses en éprouver autant. Je t'ai arraché à ton travail et tu maudis ma présomption.

— Non, Votre Altesse, pas du tout, balbutiai-je, déconcerté qu'il eût si bien lu dans mon esprit. C'est simplement que... que je n'ai rien mangé ni bu depuis très tôt ce matin et...

Ma voix s'éteignit quand je me rendis compte que j'en avais dit plus que je ne voulais.

Il sourit, de ce sourire qui illuminait son visage et en dissipait l'expression naturellement sombre.

— Et ton énorme carcasse a besoin d'être constamment alimentée, c'est bien ça ?

Il se tourna vers Timothy Plummer.

— Va chercher de quoi nourrir notre ami que voici. Tout ce qui est disponible dans les cuisines de Monseigneur.

Soudain, il éclata d'un rire juvénile.

— Et quand on sait à quel point nos évêques tiennent à leur confort, il y aura toutes sortes de bonnes choses !

Vexé d'avoir à remplir une mission subalterne, Timothy Plummer s'éclipsa ; le duc regagna son siège près du feu et me signifia d'un geste d'aller prendre près du mur un tabouret assorti et de m'asseoir en face de lui. Puis vint un silence pendant lequel nous nous observâmes.

J'avais oublié à quel point il était petit et d'apparence délicate. Le rideau sombre et mouvant de ses cheveux encadrait son visage et lui tombait aux épaules. Sa bouche était mince et mobile, et un pli profond courait entre sa lèvre supérieure et les larges narines du nez droit des Plantagenêts. Ses yeux étaient cernés d'ombre, comme s'il avait mal dormi, le menton juste un peu trop long et trop plein pour qu'il pût prétendre à la beauté véritable de ses frères aînés, tous deux grands et blonds. Pourtant, de son vivant, j'ai souvent entendu dire qu'il était le plus séduisant des trois et je sais que les femmes le trouvaient bel homme. (De nos jours, un tel propos est tenu pour trahison mais je dirai la vérité ; tant pis pour les conséquences.)

Sous cette frêle apparence, Richard de Gloucester avait une volonté de fer, ce qu'atteste sa loyauté inébranlable à l'égard de son frère, le roi Édouard, face à l'adversité et à la tentation. Contrairement à son autre frère, George de Clarence, il n'avait jamais failli à son allégeance, pas même lorsqu'elle avait exigé qu'il abandonne tout espoir d'épouser la femme qu'il aimait. Heureusement, ce sacrifice n'était plus à l'ordre du jour : le duc Richard et sa cousine, Lady Anne Neville, étaient mari et femme depuis dix-huit mois. Et, dans une petite mesure, j'avais collaboré à cette union.

La même pensée devait alors occuper son esprit car il sourit soudain, spontanément, se pencha en avant et posa ses coudes sur ses genoux. Pendant un bref instant, nous ne fûmes plus un duc de la maison royale et le plus humble des roturiers, mais deux amis ; deux jeunes hommes nés le même jour – c'est du moins ce que soutenait ma mère –, unis par les liens de la jeunesse et d'une aventure naguère partagée. À l'improviste, il tendit la main et saisit la mienne.

— Je te dois beaucoup, Roger Chapman, et, au lieu de te récompenser, je fais de nouveau appel à ton aide. Mais je promets que cette fois je ne te lâcherai pas les mains vides. Tu recevras plus que la contrepartie de ton manque à gagner pendant les quelques jours où tu iras à Plymouth et pour les jours, si nombreux soient-ils, qu'il te faudra pour en revenir.

Je restai bouche bée tant ma surprise était grande mais, juste à cet instant, un domestique entra avec un plateau et le plaça sur une table près de la fenêtre. Le duc se mit à rire.

— Mange d'abord ton repas. Ensuite je te dirai pour quelle raison j'ai besoin de toi.

Il fit signe au domestique de se retirer.

— Maintenant, avance ton tabouret et vas-y ! Mange ! Je suis sûr qu'un solide appétit comme le tien peut en venir à bout.

La vue de la nourriture évinça temporairement de mon esprit toute autre considération. Ma faim dévorante oblitérait jusqu'à l'anxiété touchant le genre de mission qu'on allait me demander d'entreprendre. Pendant le quart d'heure qui suivit, je fis disparaître méthodiquement une assiette de bœuf et de mouton bouillis, un plat de harengs marinés, des gâteaux d'avoine et de bacon saupoudrés de safran, la moitié d'une miche de pain, le tout arrosé de trois ou quatre gobelets d'une bière excellente dont le domestique avait posé sur la table un gros pichet. Après avoir éliminé les ultimes fragments d'aliments pris entre mes dents et terminé la bière jusqu'à la dernière goutte, je levai les yeux vers le duc qui me contemplait avec un amusement non dissimulé. D'abord pétrifié d'embarras, je décidai que la franchise était ma meilleure arme.

— Je dois vous demander pardon, Votre Grâce, de ce que mes manières de table ne sont pas à la hauteur des vôtres, mais j'ai rarement eu l'occasion de goûter une nourriture aussi bonne et copieusement servie. Je crains de m'être laissé aller. Je vous assure que je ne mange pas toujours comme un porc lâché devant son auge...

Cette fois, il rit ouvertement.

— Pas du tout ! C'est un plaisir de voir quelqu'un jouir pareillement de son repas.

Son visage devint grave.

— Il est facile d'oublier que tous nos sujets n'ont pas assez de nourriture pour apaiser chaque jour leur faim. À présent, ramène ton tabouret par ici où nous pourrons parler.

Je m'exécutai et il reprit :

— Comment vont les choses pour toi ? Tu n'as pas décidé de changer de métier ?

Je secouai la tête.

— J'aime la route et le grand air. Je n'ai jamais été heureux quand j'étais enfermé entre quatre murs et c'est pourquoi j'ai quitté l'abbaye de Glastonbury. Votre Altesse, je ne vous ai jamais convenablement remercié de m'avoir offert voici deux ans de me prendre dans votre maison. J'ai tenté d'expliquer aussi bien que je le pouvais à votre messenger les raisons de mon refus.

Le duc inclina la tête.

— Il m'a fidèlement rapporté le message. J'étais désolé mais j'ai compris.

Ses yeux erraient du côté de l'âtre où le feu n'était plus qu'une frange de cendre grise tremblante le long des bûches calcinées.

— Moi aussi, dit-il, je déteste l'impression d'être emprisonné. Je vais le moins possible à Westminster et, tout le temps que j'y suis, je rêve aux landes du Yorkshire.

Il se retourna pour m'adresser un sourire mélancolique.

— Toi et moi sommes de la même espèce, semble-t-il. Raison de plus pour te faire confiance. D'ailleurs, je l'ai compris dès l'instant où j'ai posé les yeux sur toi. Avec certaines personnes, je peux le dire d'instinct. Mais il en est d'autres que je ne comprendrai jamais.

Sa voix s'était chargée d'amertume ; je devinai qu'il parlait de son frère George mais n'en dis rien. Ce n'était pas à moi de le faire. Après une nouvelle pause, il reprit de sa voix habituelle :

— Bon ! Et maintenant, passons à nos affaires. Tu te demandes sûrement pourquoi je t'ai fait venir ici et, moi-même, je dois partir pour Nottingham dès que possible.

Il se tourna dans son fauteuil pour me voir bien en face et je lui accordai instantanément toute mon attention.

CHAPITRE II

Il y eut un silence de dix secondes peut-être avant que le duc se remît à parler. Quand il le fit, sa voix était un peu plus sèche, un peu plus pressante.

— Comprends-moi bien : ce que je vais te dire est absolument secret et je te fais totalement confiance, dit-il avec un petit sourire glacé. Avant que Timothy Plummer ait informé mon secrétaire que tu étais à Exeter depuis ce matin, je ne savais plus que faire. Vers qui me tourner. De nos jours, il n'est pas facile de se fier à qui que ce soit, ajouta-t-il avec amertume en haussant les épaules.

Je savais que, de nouveau, il pensait à son frère George ; peut-être aussi à un autre George, son cousin l'archevêque d'York, à présent enfermé dans le château de Hammes.

— Votre Grâce, vous n'avez rien à craindre. Vous pouvez me faire toute confiance.

— Si je n'en étais pas convaincu, je ne serais pas en train de te parler. Ta présence ici est fortuite mais on dirait une réponse à une prière. Et qui sait ? Ce pourrait l'être.

Il avait sans doute raison. Dieu me rappelait la seconde partie de la dette que j'avais envers Lui pour avoir renoncé à l'occasion qui m'était offerte de devenir un de ses prêtres. Je résolus d'avoir une franche explication avec le Tout-Puissant, de Lui demander jusqu'à quand Il comptait faire durer cette affaire, mais ce n'était ni le lieu ni le moment. Alors, je souris, un sourire un peu pincé sans doute, et murmurai :

— Les voies du Seigneur sont impénétrables, Votre Altesse.

Le duc me jeta un coup d'œil qui me parut légèrement soupçonneux et poursuivit.

— Tu es certainement au courant des rumeurs qui infestent le pays depuis le printemps à propos d'une invasion ; du fait que le

duc François est supposé soutenir les revendications d'Henri Tudor au trône d'Angleterre et tout près d'envoyer un contingent d'hommes et de vaisseaux bretons pour appuyer cette revendication. En ce moment même, le comte d'Oxford croise au large des côtes, dans la Manche, attendant l'occasion d'attaquer de nouveau quelque part le long de nos rivages.

Il baissa les yeux et commença de jouer avec ses bagues.

— Tu ne peux ignorer non plus le fait que... que certains personnages très proches du roi et de moi-même sont impliqués dans cette trahison. Autrement dit, mon frère et mon cousin.

Il y eut un silence prolongé avant qu'il levât les yeux et reprît avec plus d'aisance :

— Toutefois, le roi et moi ne sommes pas convaincus de la complicité du duc François dans cette affaire. D'après les rapports de nos agents à Brest ou à Saint-Malo, ils n'ont rien vu qui ressemblerait à une flotte d'invasion. Néanmoins, nous avons décidé d'envoyer un messenger en Bretagne, porteur d'une lettre pour le duc.

Une fois encore, il haussa les épaules.

— Son contenu ne regarde ni toi ni l'homme choisi pour cette mission. Il te suffit de savoir que certaines garanties ont été demandées, assorties de promesses. Mais il est d'importance vitale que la lettre atteigne à coup sûr sa destination.

Il posa les coudes sur les bras de son fauteuil et, par-dessus ses mains jointes, me regarda droit dans les yeux.

— Tu te demandes quel est ton rôle dans tout ceci. Laisse-moi te l'expliquer.

Je m'interrogeais, en effet, et, pendant quelques secondes, j'avais cédé à la panique à l'idée que j'étais le messenger choisi. Mais un moment de réflexion avait dissipé cette crainte. Pour une telle mission, il fallait nécessairement faire appel à un familier du duc François, un homme qui, de surcroît, connaissait bien la Bretagne. Des conditions que je ne remplissais pas à l'époque, car je n'étais jamais sorti du pays et j'ignorais tout de la vie au-delà des mers. Je murmurai quelques mots indistincts dans l'espoir que le duc Richard, se méprenant, y verrait un accès d'enthousiasme. Il poursuivit :

— L'homme que Sa Grâce, le roi, a choisi pour cette mission d'une extrême importance nous est connu et nous avons déjà fait appel à ses services.

Il décroisa les mains et se leva brusquement pour aller se poster devant le feu éteint dont il contempla un moment les cendres avant de poursuivre d'un ton âpre :

— Il s'appelle Philip Underdown et je ne lui fais pas entièrement confiance. Il a un passé douteux et, de ce fait, beaucoup d'ennemis. Mon frère trouve que je suis trop délicat mais je préférerais que nous n'ayons pas à utiliser ce type d'individus. Hélas, comme dit le proverbe, « Ne choisit pas qui mendie », et la nature même du travail demande un caractère retors que l'on ne trouve pas chez les honnêtes gens.

Il releva la tête et la tourna dans ma direction.

— Comme je viens de te le dire, beaucoup de gens cherchent à nuire à Philip Underdown et ta mission consiste à faire en sorte qu'il arrive sain et sauf à Plymouth, puis à veiller à son embarquement sur le vaisseau qui l'attendra pour le mener en Bretagne.

— Mais... mais, Votre Grâce, pourquoi n'envoyez-vous pas une escorte armée avec lui ? bégayai-je. Vos soldats sont sûrement capables de lui assurer une meilleure protection que moi...

Esquissant un sourire, le duc retourna vers son fauteuil ; le sourire persistait, gentiment moqueur devant tant de naïveté.

— ... et d'annoncer ainsi à tous les agents ennemis : voici un messenger du roi qui se rend à la cour de Bretagne pour une mission importante. On devinerait immédiatement notre intention et, dans l'esprit du duc François aussitôt averti, le fiel agirait contre nos objectifs avant que notre messenger eût posé le pied sur le sol breton. Le roi Louis de France y veillera, même si Jasper Tudor et ses partisans y échouent. Non, le roi préfère que la lettre demeure secrète jusqu'à ce qu'elle soit remise en mains propres au duc François, afin qu'il puisse en prendre connaissance sans préjugés. Je veux donc que Philip Underdown soit protégé jusqu'à ce qu'il embarque sain et sauf à bord du *Falcon*, qui l'attendra dans le port de Plymouth d'ici deux jours. Alors seulement ta responsabilité prendra fin et tu

pourras revenir ici chercher ta balle. On en prendra soin aussi longtemps que tu seras au loin. Vous partirez cet après-midi et passerez la nuit à l'abbaye de Buckfast, pour vous remettre en route tôt le lendemain matin, ce qui vous laissera le temps d'arriver à Plymouth avant la tombée de la nuit.

Saisi d'une inquiétude subite, il m'apostropha vivement :

— Tu montes à cheval ?

Une réponse négative aurait pu me valoir quelque chance de me soustraire à cette mission que je commençais d'envisager avec un désarroi et une appréhension profonds. Mais l'honnêteté, jointe au sentiment que Dieu m'avait, pour des raisons très précises, distingué pour cette tâche, me forcèrent à l'aveu :

— Un peu. Quand j'étais gamin, j'aimais chevaucher les bêtes de trait, avec ou sans la permission du laboureur.

Le duc rit.

— Dans ce cas, nous allons te trouver une brave monture tranquille pour le voyage, en espérant que l'expérience ne sera pas trop douloureuse.

Il se leva, traversa la pièce et ouvrit la porte. Il y parla quelques minutes à un personnage situé hors de ma vue avant de revenir s'asseoir.

— Et maintenant, as-tu des questions à me poser ?

J'en avais des douzaines, dont la plus brûlante portait sur l'identité exacte des gens qui menaçaient Philip Underdown. Le duc fut incapable de me donner une réponse satisfaisante.

— Peut-être n'y aura-t-il personne ; peut-être, comme je te l'ai déjà dit, le danger viendra-t-il de sources différentes. Bien des protagonistes de sa vie passée lui veulent du mal, c'est certain, et il serait naïf d'imaginer que les missions qu'il a remplies pour mon frère et pour moi ces dernières années sont passées tout à fait inaperçues. Nous-mêmes connaissons parfaitement l'identité de nombreux agents étrangers et d'agents des Lancastre qui travaillent dans ce pays. Certains ont été arrêtés, d'autres poursuivent librement leur travail. Ainsi, nous sommes en mesure de dérouter nos ennemis par de fausses informations.

Il sourit tristement.

— Je vois à l'expression de ton visage que ce monde d'intrigue et de duperie est nouveau pour toi. J'aurais tellement voulu laisser ton innocence intacte... Hélas, j'ai besoin de toi. J'ai envoyé chercher Philip Underdown qui sera bientôt là, dès que mes hommes auront pu l'extraire de la taverne où il doit se trouver en ce moment.

Pendant le silence qui suivit, il me parut que le duc remâchait une idée importante. Mais, quand il parla de nouveau, ce fut simplement pour dire :

— Tu dis que tu as chevauché des bêtes de trait quand tu étais enfant. Qui était assez riche pour utiliser des chevaux et non des bœufs ?

— L'évêque de Bath et Wells, répondis-je, en esquissant un sourire de conspirateur.

Songeant à sa remarque sur les évêques et leur petit confort, j'avais la hardiesse de croire qu'il partagerait mon ironie désabusée. Eh bien, non ; ma remarque l'entraîna, sembla-t-il, vers des pensées plus lointaines et, pendant un bon moment, le silence absolu s'établit entre nous. Pour finir, son regard chercha le mien et le trouva. De son index long et mince, il se frotta l'aile du nez.

— Je dois être honnête avec toi, bien que ce ne soit pas de gaieté de cœur. Un autre danger encore menace Philip Underdown. On l'a vu récemment dans l'entourage de mon frère, le duc de Clarence, qui... qui le prend pour un agent des Tudors. Tu vois le double jeu que nous sommes contraints de mener !

Il prit une profonde inspiration. Il était manifeste, pour moi du moins, qu'en dépit des manifestations innombrables d'inimitié personnelle, de perfidie et de trahison accumulées par George de Clarence, le duc Richard était profondément attaché à ce frère aîné difficile. Il poursuivit :

— Ce que je vais dire à présent ne regarde que toi et tu ne dois en parler à personne. Mais, dans les circonstances présentes, je sens que c'est justice de te le dire puisque je te rends responsable de la sécurité de Philip Underdown. Mon frère George détient un secret, si l'on peut s'exprimer ainsi, car il est incapable de garder quelque chose pour lui seul. Sous-entendus,

allusions et insinuations avertissent qui veut entendre : il sait quelque chose que les autres ignorent. Je lui ai clairement fait comprendre que je ne veux rien savoir de ce qu'il sait, ou pense savoir. Rien n'y a fait : je n'ai pu éviter d'apprendre que son secret concerne quelque chose qui discrédite la famille de la reine. Comme tu le sais, les Woodville sont aujourd'hui très puissants et ils ont partout espions et agents. Tout porte à croire qu'ils en entretiennent un ou plusieurs dans la maison du duc de Clarence, mais celui-ci ne se soucie pas du danger ; il pense que le frère du roi est à l'abri des représailles des Woodville. Peut-être l'est-il pour le moment. Mais d'autres personnes ne le sont pas et je crains qu'il ait communiqué ce qu'il sait, ou ce qu'il soupçonne, à Philip Underdown, agent présumé des Tudors. S'il en est ainsi, la famille de la reine en aura entendu parler et cherchera peut-être aussi à le faire disparaître. Ceci n'est qu'une hypothèse de ma part et je te la communique pour que tu sois encore plus vigilant.

J'enregistrai cette nouvelle information et parvins à la conclusion que le danger venu de la famille de la reine était la vraie raison des préoccupations du duc concernant la sécurité de son messenger. Je fus sur le point de le questionner : pourquoi ne demandait-il pas carrément à ce Philip Underdown si le duc de Clarence lui avait confié des informations dangereuses ? Puis je réalisai qu'il ne pouvait compter sur une réponse sincère. Un homme qui joue un jeu biaisé ne répugne pas à jouer sur deux tableaux. Je soupirai. Assurer la protection de ce personnage suspect ne serait pas une sinécure et je n'avais pas lieu de me réjouir des deux jours qui m'attendaient.

La porte s'ouvrit et Timothy Plummer fit son apparition. Il jeta sur moi un coup d'œil vif et curieux avant de s'incliner devant le duc et d'annoncer un nouveau venu :

— Maître Philip Underdown.

L'homme qui entra dans la pièce retint toute mon attention, bien que lui-même m'eût seulement accordé un bref regard de ses yeux très sombres. Ils étaient brun foncé, presque noirs, une teinte si intense qu'elle dissimule l'expression et rend difficile la lecture des pensées qu'elle recouvre. Ses cheveux drus et bouclés étaient également sombres, la peau basanée, la tête bien

modelée. Grand et bâti en force, l'homme semblait doué pour donner sa pleine mesure lors d'une bagarre. Je commençais à douter sérieusement de l'utilité de mon rôle, puis je réfléchis qu'un homme ne peut se colleter au danger de front tout en surveillant ses arrières. Je me levai et déployai avec ostentation ma taille considérable.

Le duc devait avoir l'air d'un nain entre nous deux ; curieusement, je ne m'en rendis pas compte sur le moment. Inconscient des pouces qui manquaient à sa stature, il dominait la salle de sa présence.

— Philip, dit-il tranquillement, voici un de mes vieux amis, Roger Chapman. Il t'accompagnera jusqu'à Plymouth et veillera à ce que tu embarques sain et sauf à bord du *Falcon*. S'il y a la moindre difficulté, il sera là pour t'aider.

Les sourcils touffus de Philip Underdown s'étaient levés quand le duc m'avait présenté, mais son regard railleur se nuança de respect lorsqu'il put évaluer ma taille et mes aptitudes au combat. Néanmoins, ce fut d'un ton sec qu'il me demanda :

— Sais-tu manier habilement le poignard et l'épée ?

Le sang me monta au visage. À l'époque, je rougissais facilement et ma peau claire rendait ce phénomène encore plus voyant. Néanmoins, je répondis calmement :

— Je n'ai jamais appris le maniement de l'épée mais suis un expert au bâton. Il le faut quand on vit sur la route. Le mien est en bas, avec ma balle, sinon j'aurais été heureux de vous offrir une démonstration.

— Pas en ma présence, Roger, protesta le duc, discrètement réprobateur. S'agissant de tes compétences, nous te croyons tous deux sur parole. Ton modèle de bâton n'est-il pas connu dans cette région sous le nom de cape de Plymouth³ ?

³ Cette expression est un jeu de mots qui se réfère à l'escrime au bâton, sport de combat millénaire, codifié au XIX^e siècle et toujours enseigné et pratiqué. Une de ses parades caractéristiques est le moulinet qui protège contre les armes blanches ou l'agression au poing ; c'est ce moulinet que l'on

— Si, Votre Grâce. On raconte que le premier soin des voyageurs qui débarquent à Plymouth est de se tailler la plus grosse branche qu'ils trouvent sur le premier arbre venu pour se prémunir contre les innombrables coquins, coupeurs de bourses et hors-la-loi qui les attaquent quand ils traversent le Dartmoor.

Le duc rit.

— Belle description de l'état de nos grand-routes royales dans le Devon. Son nom ancien était Dyvnaint, la terre des vallées obscures. Il semble que ces vallées soient toujours aussi sombres et que les criminels en tirent profit. Il faudra que j'en parle au roi, mon frère, quand l'occasion s'en présentera. En attendant, je pense que ta cape de Plymouth est une protection suffisante.

— Bien maniée, elle peut fracasser le crâne d'un homme et l'ouvrir en deux, ou lui briser les jambes. Votre Grâce n'a pas à se soucier à ce sujet. Je suis tout à fait capable de prendre soin de moi.

— Parfait. Alors, je crois que c'est tout. Roger, comme je te l'ai déjà dit, tu laisses ta balle ici et tu la reprendras à ton retour. Vous dînez tous les deux à la cuisine de l'évêque et vous chevaucherez cet après-midi jusqu'à l'abbaye de Buckfast où vous demanderez l'asile pour la nuit. Demain, vendredi, vous couvrirez toute la route jusqu'à Plymouth, et samedi, à marée haute, le *Falcon* mouillera dans Sutton Pool, prêt à t'embarquer, Philip, pour te conduire à Saint-Malo.

Le duc se tourna vers moi.

— J'aimerais rester seul un moment avec Philip. Attends-le dans l'antichambre. Dieu soit avec toi, Roger. Une fois encore, je te suis redevable.

Je m'inclinai, sortis et refermai doucement la porte derrière moi. Un jeune homme assis devant une table dans la salle à côté consultait des papiers. Je reconnus John Kendall, le secrétaire du duc que j'avais vu deux ans plus tôt lorsque j'étais allé au château de Baynard à Londres. Il leva les yeux, me désigna d'un signe de tête un banc contre un mur et se replongea dans son

assimile à une cape enroulée sur le bras, destinée à écarter les coups dangereux. (N.d.T.)

travail. Vêtu d'un costume de voyage, il était prêt à accompagner son maître cet après-midi pour la première étape de son voyage vers le nord. J'aurais aimé parler, exprimer ouvertement une partie des doutes et des craintes qui bourdonnaient dans ma tête ; discuter du tour imprévu que ma destinée avait pris. Mais il ne souhaitait manifestement pas être dérangé. Si bien que je m'assis ; bouche cousue, je contemplais mes pieds ; quand la porte du corridor s'ouvrit, alors seulement je relevai les yeux.

D'abord, je crus que c'était un enfant dont la silhouette se profilait au premier plan du corridor au fond duquel on s'agitait. Puis je réalisai que c'était un homme, un nain, qui portait la livrée bleu et pourpre du duc de Gloucester. Il avait un peu plus de trois pieds de haut et, du fait d'un corps trop lourd pour des jambes chétives, il se mouvait avec la gaucherie propre à ceux de son espèce. Ses yeux aussi avaient le regard triste et perdu que j'ai vu depuis chez d'autres nains ; un regard où l'incrédulité se mêle à l'indignation devant le tour atroce que la Nature leur a joué et qui les met en butte à la cruauté des hommes, leurs frères.

Pour l'heure, cependant, c'était le premier nain que je voyais de près, bien que j'en eusse aperçu un ou deux à distance. Depuis quelques années, c'était la mode chez les riches et les nantis d'utiliser les services d'un ou plusieurs nains ou naines dans leurs maisonnées ; pour les câliner et les dorloter, ou pour les frapper et les maltraiter, selon l'humeur et les caprices. Ces petits hommes faisaient fonction de pages ou de bouffons, ou encore de porte-traine. Dans certaines demeures, ils étaient traités à peine mieux que des caniches.

John Kendall releva la tête et dit d'un ton irrité :

— Pas maintenant, Paolo. Sa Grâce est occupée.

Volubile, le nain se mit à discourir en italien ; du moins, je présume que c'était de l'italien, à cause du prénom de l'homme et parce que son parler ressemblait au latin. Au prix d'un effort manifeste, le secrétaire maîtrisa son agacement et répondit courtoisement dans la même langue. (Je doute que le duc ait jamais toléré des manières déplaisantes parmi les gens attachés à son service personnel. Ceux que j'ai connus lui étaient tout

dévoués.) Le petit homme haussa les épaules ; il faisait demi-tour pour s'en aller lorsque la porte de la pièce intérieure s'ouvrit et le duc Richard en sortit, suivi de Philip Underdown. John Kendall et moi nous levâmes précipitamment. Comme j'esquissais une révérence, j'aperçus le visage de Paolo.

Il ne regardait pas le duc mais Philip Underdown, avec une expression de haine et de peur mêlées. Je vis les yeux de mon futur compagnon se poser sur lui, moqueurs, et se détourner. Le nain n'avait pour lui pas plus d'importance et pas plus d'intérêt que les mouches d'automne qui étaient entrées par la fenêtre ouverte et bourdonnaient paresseusement dans la pièce.

Le duc leva les sourcils lorsqu'il vit le nain et John Kendall se hâta d'expliquer :

— Paolo se demande si Votre Grâce souhaite qu'il se joigne au premier convoi qui part cet après-midi ou s'il doit attendre demain et suivre avec le reste des chariots à bagages.

Le duc Richard sourit affectueusement au petit homme.

— Tu dois attendre, Paolo. Ce serait trop fatigant pour toi de venir avec nous cet après-midi.

Il lui fit un signe de tête, se tourna vers moi et me tendit la main.

— Je ne serai pas là lors de ton retour, Roger Chapman, mais crois à ma reconnaissance, maintenant et toujours. Encore une fois, Dieu soit avec toi. À présent, je dois partir. J'ai promis de dîner avec l'évêque Bothe à onze heures, aussi je te laisse avec Maître Underdown pour que vous fassiez plus ample connaissance.

CHAPITRE III

Le nain sur les talons, John Kendall quitta la pièce derrière le duc Richard. Philip Underdown et moi demeurâmes face à face, comme deux animaux sur leurs gardes en terrain inconnu. Nous étions l'un et l'autre pleins de ressentiment à l'idée d'être attelés ensemble mais, n'ayant pas le choix en la matière, nous étions obligés de nous en accommoder au mieux.

Philip Underdown exprima ce que je pensais :

— Je ne peux prétendre éprouver grand plaisir à t'avoir avec moi. À ce que je vois, tu vas m'être une charge plutôt qu'une aide et je m'en tirerais foutrement mieux sans toi. Dieu sait quelle lubie est passée par la tête du duc mais il m'a imposé ta compagnie et je n'y puis rien. Je ne te cache pas que j'ai fait de mon mieux pour l'en dissuader pendant notre tête-à-tête, ajouta-t-il en désignant d'un coup de menton la pièce où le duc l'avait reçu. Mais il a insisté pour que tu m'accompagnes à Plymouth, reprit-il, et je vais devoir te supporter pendant deux jours. Es-tu disposé à dîner ? D'après Sa Grâce, ce sont les reliefs de ton petit déjeuner que j'ai vus sur la table.

— Je suis toujours prêt à manger, répondis-je avec un entrain que j'étais loin d'éprouver.

Je n'aspirais pas plus à la compagnie de Philip Underdown que lui à la mienne.

— Selon Sa Grâce, nous sommes attendus à la cuisine de l'évêque. Si nous y allions ?

Quand nous fûmes installés à l'angle d'une des longues tables de l'arrière-cuisine, au milieu du tapage et de l'excitation suscités par le repas du frère du roi et de l'évêque, je décidai de suivre le conseil du duc et d'essayer de mieux connaître mon compagnon. Il pourrait m'être utile par la suite d'en savoir plus

sur son passé. Quand on eut posé devant nous deux pleines bolées de ragoût de bœuf, je dis :

— Le nain, Paolo, n'a pas l'air de vous aimer beaucoup, d'où je conclus que vous vous connaissez déjà.

Philip Underdown s'esclaffa d'un rire dénué de toute chaleur et plongea un gros morceau de pain dans le bouillon brûlant.

— Pour ça oui, nous nous connaissons ! C'est grâce à lui qu'on m'a embauché pour remplir cet emploi.

Il vit mon air surpris et se remit à rire.

— Mon frère et moi étions négociants. Nous achetions et vendions tout ce qui peut s'acquérir à bas prix et se revendre avec un bénéfice. Partis de presque rien, nous avons trimé jusqu'à ce que nous possédions notre propre vaisseau. Alors, nos horizons se sont élargis : Irlande, Italie, France, Bretagne... Je m'étais fait une petite fortune, que j'ai perdue. L'alcool. Le jeu. Les femmes, bien sûr.

Un sourire de rapace découvrit ses dents.

— Puis, voici deux ans, lors de la dernière traversée qui nous ramenait d'Italie, des pirates nous ont attaqués au large de la Corse. Mon frère a été tué et le vaisseau a subi de lourdes avaries. J'ai réussi à le ramener jusqu'à nos côtes et à lui faire remonter la Manche, puis la Tamise jusqu'à Londres, mais je savais que le vieux *Speedwell* ne reprendrait jamais la mer. Aussi, j'ai payé l'équipage et me suis mis en peine de vendre la cargaison aussi vite et aussi bien que possible, sans autre perspective que de repartir de zéro.

Un marmiton, affecté à notre service et trop heureux de ce bref répit loin des poêles graisseuses, posa devant nous deux mazers de bière avec une telle maladresse que la moitié du liquide se répandit sur la table. Il fila comme un dard, sans attendre nos récriminations. Je suivis des yeux sa fuite éperdue sans réellement le voir.

— Mais qu'est-ce que tout ceci vient faire avec le nain ? demandai-je.

— Il faisait partie de la cargaison, répliqua Philip Underdown en se léchant les doigts.

Il me fallut un instant avant d'assimiler le sens de ces mots ; puis je m'exclamai, horrifié :

— Vous étiez marchand d’esclaves !

Je compris aussi pourquoi son accent m’était familier. Il était originaire de Bristol, dont les citoyens s’adonnaient depuis des siècles à l’esclavage, commerçant essentiellement avec leurs voisins d’Irlande méridionale. D’après une histoire fort répandue dans mon propre comté, il y a très, très longtemps, le roi Jean se plaignait que l’on vît à Dublin plus de natifs de Bristol que d’irlandais, des individus que leurs propres familles avaient vendus comme domestiques.

Mon compagnon me regardait avec une froide ironie.

— J’ai acheté et j’ai vendu des malheureux comme Paolo. Les parents et les proches de ces créatures ne sont que trop désireux d’en être débarrassés et la plupart d’entre eux sont très pauvres. Quelques shillings peuvent faire toute la différence entre mourir de faim et survivre. Quant aux nains, ils atterrissent souvent dans des maisons nobles où ils sont bien vêtus et bien nourris. À ton avis, quelle aurait été l’existence de Paolo si je l’avais laissé en Italie ? Raillé ! Moqué ! Un proscrit au milieu des siens... Quand je suis tombé sur lui par hasard, il vivait dans la soue, avec les cochons de son père.

Cet argument me troubla. Mon instinct me disait que faire commerce de l’homme était mal, mais, simultanément, je voyais que les résultats de ce commerce pouvaient être bénéfiques. Rassemblant mon courage, je produisis la seule objection que je pus trouver dans l’instant :

— Mais Paolo vous hait !

Philip Underdown eut un sourire méprisant et, la bouche pleine de ragoût, répondit :

— Bien entendu, il me hait. Tous nous haïssaient, mon frère et moi. Ces créatures étaient notre marchandise. Que nous quittions ces rivages ou que nous en approchions, nous n’avions pas le temps de les cajoler au milieu des périls du voyage. Une certaine dose de... comment dirais-je ?... de rudesse était inévitable.

Je le fixai, fasciné par cette dureté dénuée de tout scrupule, par cette indifférence totale à l’opinion d’autrui. Néanmoins, rien de ce que je pourrais dire ou faire n’éveillerait en lui le sentiment qu’il avait mal agi, si bien qu’il était inutile d’essayer.

— Mais pourquoi vous fallait-il traverser les mers ? questionnai-je. Comme vous l'avez justement dit, on trouve des nains dans tous les pays.

Il haussa les épaules et termina son ragoût.

— Question de bon sens : il vaut mieux les vendre dans un pays lointain d'où ils sont dans l'incapacité de s'enfuir pour retourner chez eux si l'envie les en prend. Nous vendions donc des nains anglais en Italie et en France, et des nains français et italiens chez nous. Fut une époque où la demande en nains anglais était très forte en Italie. Sans un bouffon miniature, la maison d'un noble eût été imparfaite.

— Je m'étonne que vous ayez pu en trouver autant.

Philip Underdown secoua de nouveau ses épaules puissantes.

— Il y a l'art et la manière, il suffit de les connaître. Paolo, j'ai eu la chance de le vendre à la maison du duc de Gloucester. Je ne sais trop comment, le duc avait entendu parler de mon histoire et de ma situation. J'avais longtemps roulé ma bosse à l'étranger et me débrouillais fort bien tout seul. Le duc a suggéré au roi Édouard que je pourrais devenir messenger royal. Je suis d'autant plus irrité qu'il m'ait imposé ta présence pour une minable randonnée de deux jours d'Exeter à Plymouth. Pour qui me prend-il ? Pour un morveux ?

— Il ne veut courir aucun risque. La lettre que vous portez doit être importante.

— Toutes les missives sont importantes, riposta-t-il, hargneux. Pourquoi celle-ci serait-elle différente ?

Je me demandai s'il convenait ou non d'aborder le sujet du duc de Clarence mais décidai finalement que non. Je sentais que je n'obtiendrais probablement qu'une réponse évasive et j'avais, par ailleurs, posé assez de questions pour le moment. Nous avions deux jours et deux nuits devant nous, pendant lesquels je pourrais bien en apprendre davantage. Je fis passer mes deux jambes de l'autre côté du banc et me levai.

— Si vous êtes prêt, je le suis aussi.

Il fit un signe d'assentiment, s'essuya la bouche du revers de la main et se planta sur ses pieds.

— Nos chevaux nous attendent dans les écuries de l'évêque. Suis-moi, dit-il.

— Il faut d’abord que je reprenne mon gourdin. Il est avec ma balle dans le hall d’entrée.

Je le récupérai, ainsi que mon rasoir et le couteau court à manche noir que j’utilisais à table ; je nouai ces deux derniers dans un carré de solide lainage que j’avais sur moi. Puis je suivis mon compagnon qui, sorti du palais, traversait les quelque cent yards qui nous séparaient des écuries.

La monture de Philip Underdown était un grand et beau cheval gris pommelé, qui roula dans ma direction un œil intelligent mais ne hennit pas de plaisir, notai-je, à l’approche de son maître. On m’avait destiné un robuste cob bai, pour le désigner selon le vocabulaire d’aujourd’hui ; dans ma jeunesse, ces animaux placides et de bonne volonté s’appelaient des bourrins. Mes maigres biens tenaient à l’aise dans les fontes mais, comme je l’avais prévu, mon gourdin posait un problème. Pour finir, je me laissai persuader à contrecœur de le raccourcir de plusieurs pouces afin de pouvoir le porter en travers du pommeau.

— À mon avis, commenta Philip Underdown, il sera ainsi plus commode à manier : tu pourras faire plus de moulinets. Et aussi plus pratique... N’importe qui peut manipuler une arme de cette dimension.

— On voit que vous ne connaissez rien à l’art du bâton, répondis-je vertement, satisfait de restaurer un peu mon amour-propre mis à mal par mon escalade laborieuse du cob, spectacle propre à divertir l’homme que j’avais en charge et le garçon d’écurie, un grand rouquin, qui nous aidait.

— En avant ! Nous devons être à Buckfast avant le crépuscule.

Avant que le soleil eût franchement entamé sa descente vers l’horizon, nous avions laissé derrière nous les rues encombrées d’Exeter et nous dirigions à bonne allure vers le sud. Légère comme la gaze, une brume d’automne voilait les vallées et planait en suspens au-dessus des collines. Le sentier presque désert sur lequel nous chevauchions était bordé d’ajoncs, aux fleurs jaune d’or, prisonnières d’épines noires et acérées. Des plaques moussues vert émeraude signalaient les endroits où l’eau de pluie s’était accumulée dans les creux et les cavités du

terrain granitique. Le croassement soudain d'un corbeau troublait de loin en loin le silence.

Au milieu de l'après-midi, nous quittâmes le sentier, mêmes pied à terre et laissâmes nos chevaux brouter l'herbe rabougrie. Philip Underdown et moi nous assîmes en plein soleil, adossés à un bloc de roche, et laissâmes la dernière chaleur du jour pénétrer jusqu'à nos os. J'avais grand besoin de repos, encore que j'eusse subi la torture plutôt que de le reconnaître. En vérité, pourtant, j'avais l'impression que des pinces chauffées au rouge avaient déchiré un à un tous les muscles et les tendons de mes cuisses et de mes fesses. Mes bras et mes épaules souffraient de l'effort d'avoir maîtrisé ma monture, si bienveillante fût-elle. J'appuyai la tête contre le rocher et fermai les yeux, contemplant les soleils rouge et orange qui tournoyaient sous mes paupières, heureux que mon compagnon parût absorbé par ses pensées et peu disposé à se gausser de mes malaises.

Je ne sais ce qui, brusquement, me tira de ma torpeur et me jeta en avant, le dos raidi par la tension, les paumes pressées contre le sol ; une réaction spontanée de tous mes sens, peut-être, comme celle de l'animal qui sent le danger. Mes yeux balayèrent l'espace de gauche à droite, cherchant à localiser l'origine de ma peur. À l'horizon, là où la lande rejoignait abruptement le ciel, se dressaient deux énormes *tors*⁴, qui sont choses communes dans cette partie du monde. Debout entre les deux, la silhouette d'un homme se profilait nettement, soulignée par les rayons du soleil couchant...

Je dus lâcher un juron car Philip Underdown, étendu près de moi, les yeux mi-clos, bondit sur ses pieds, les doigts déjà serrés sur la poignée du poignard passé dans sa ceinture.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Un homme, murmurai-je. Debout là-bas, entre les deux *tors*.

⁴ Pic, butte ou massif rocailleux, notamment dans le sud-ouest de l'Angleterre. (*N.d.T.*)

Je levai la main mais, quand nous regardâmes tous les deux il n'y avait rien ; rien que les lointains estompés, la lumière qui frappait le granit et le sentier de tourbe, vide et silencieux.

— Tu as des visions ! ricana Philip.

— Il y avait un homme là-bas, protestai-je. Je l'ai vu aussi nettement que je vous vois. Attendez-moi ici. Je vais voir de plus près.

Je ramassai mon bâton et me levai.

— Et tu me laisses tout seul, railla-t-il. C'est comme ça que tu suis les instructions du duc ? Les fées pourraient bien m'enlever quand tu auras le dos tourné.

Je pouvais moi aussi jouer à ce jeu-là.

— Si vous avez peur, répondis-je froidement, restez le dos collé au rocher pour qu'on ne puisse vous attaquer par-derrière. Si vous avez besoin de moi, appelez. Je ne serai pas loin.

Il jura grossièrement et ajouta :

— Je viens aussi.

— Mais comment donc ! Si vous craignez de rester seul...

Sans attendre sa réponse, je m'élançai en direction des *tors* et attaquai en courant la pente escarpée, oubliant passagèrement mes douleurs et courbatures. Je m'arrêtai au sommet, entre les deux formations rocheuses, regardai attentivement autour de moi mais ne vis rien. Je patrouillai autour des deux buttes, m'attendant à tout instant à me trouver nez à nez avec un tueur à gages, mais il n'y en avait pas. Je jetai un coup d'œil vers l'endroit où Philip Underdown était resté, debout près des chevaux. Il haussa les épaules et étendit les bras pour me faire comprendre que lui non plus ne voyait rien. Je commençais à me demander si j'avais été victime de mon imagination.

Puis j'entendis au loin le bruit sourd des sabots d'un cheval, à peine plus qu'une infime vibration du sol. Je fis demi-tour et scrutai la lande en plissant les paupières car j'avais le soleil dans les yeux. Il était difficile de voir une chose précise mais je pensais pouvoir déceler un mouvement. De fait, après quelques secondes, un petit nuage couvrit le disque du soleil et je distinguai avec une parfaite netteté un cavalier qui galopait vers le sud, dans la direction de l'abbaye de Buckfast. Je jurai à mi-

voix, maudissant la lenteur de mes réactions qui avait permis à l'homme de s'échapper. Je revins vers Philip Underdown.

— Il y avait bien quelqu'un, dis-je. Je l'ai vu qui s'éloignait au galop. J'aurais dû être plus rapide.

Philip haussa les épaules.

— Il t'aurait vu venir. Tu n'aurais pas pu l'attraper. Et rien ne dit qu'il ne s'agit pas d'un voyageur parfaitement innocent qui se reposait tout comme nous.

— Dans ce cas, pourquoi aurait-il escaladé le *tor* ? Il ne s'est sûrement pas donné tant de mal dans le seul but d'être commodément installé. Non, il nous épiait. Il nous suit certainement à distance depuis que nous avons quitté Exeter.

— Comment diable nous aurait-il dépassés sans que nous le voyions ?

— Il doit y avoir des douzaines de pistes qui sillonnent la lande et celui qui les connaît peut les emprunter sans être vu. Il était probablement en mesure de nous doubler à tout moment, s'il le voulait. Nous ferions mieux de nous remettre en route. Il faut que nous soyons à l'abri dans l'abbaye avant le crépuscule et l'obscurité tombe tôt à cette saison. S'il se trouve un autre étranger qui loge à l'abbaye, nous saurons qu'il faut être sur nos gardes.

— Je doute que les moines aient beaucoup d'hôtes à cette saison, dit Philip en se mettant en selle. Comme tu dis, les jours raccourcissent et seuls les gens contraints de voyager sont encore sur les routes du Dartmoor.

Tandis que je bataillais à l'assaut de ma monture, qui continuait de brouter, nullement gênée par mes bords maladroits, il me vint à l'idée que mon compagnon avait été plus ébranlé qu'il ne voulait l'admettre par le récent incident. Le ton badin et ricanant avait cédé la place à une nervosité qui révélait la tension. Bien qu'il souhaitât donner l'impression contraire, Philip était préoccupé. « Pourvu que cela dure, me dis-je. Ainsi, la charge d'assurer sa sécurité ne pèsera plus uniquement sur moi. » Je priai le ciel que l'hôtellerie de l'abbaye fût vide lors de notre arrivée, de façon que nous soyons seuls à en disposer.

Ma prière ne fut pas exaucée. Quand nous franchîmes le pont de Buckfast, nous dûmes constater qu'une foule considérable

avait envahi les environs immédiats de l'abbaye. Dans la grande rue du village, je serrai la bride à mon cob et interpellai une femme penchée à sa fenêtre.

— Que se passe-t-il ? Nous espérons trouver le gîte à l'abbaye mais on dirait bien que nous allons être déçus.

— On voit que vous n'êtes pas d'ici ! s'exclama-t-elle avec le fort grasseyement des gens du Devon. C'était hier la fête de la Saint-Michel et l'abbaye est autorisée ce jour-là et pendant les deux jours qui précèdent à organiser une foire à Brent Tor⁵. Des tas de gens venus pour la foire sont encore là, en train de se remettre des effets du cidre de l'abbé. Un drôle de tord-boyau, croyez-moi ! Vous vous en apercevrez vite si vous y tâtez. Encore qu'un grand gars comme vous doive être capable de retenir sa liqueur...

Son regard hardi et admiratif glissa de ma personne à celle de Philip Underdown.

— Le compliment s'adresse aussi à vous, mon joli.

Il se mit à rire, se défaisant des soucis et de la tension de l'heure passée aussi aisément qu'un serpent se dépouille de sa peau. Dressé sur ses étriers, il s'empara de la main de la femme qu'il tira vers lui jusqu'à pouvoir plaquer sur sa joue un baiser sonore. Qu'elle lui rendit avec un entrain rieur.

Tandis que nos montures se frayaient un chemin dans la foule, je fis remarquer :

— Elle est un brin trop vieille pour vous, non ? Elle a plus que son compte de rides et, d'après ce que j'ai entrevu sous son capuchon, ses cheveux grisonnent.

Philip tourna la tête en souriant.

— Quand tu me connaîtras mieux – que le Ciel m'en préserve ! –, tu sauras que j'aime les femmes quel que soit leur âge. Il faudrait qu'une femme soit gâteuse ou laide à faire peur pour me rebuter. Les minces, les grasses, les petites, les grandes, les jeunes et les vieilles, je les baise toutes si elles me le permettent. Et pour la plupart, elles permettent.

⁵ Colline de 344 m d'altitude, en pierre volcanique, couronnée par la petite église de Saint-Michel qui date du XIII^e siècle. (N.d.T.)

Je n'en doutais pas. C'était un homme sans scrupule qui prenait ce qu'il désirait ; implacable dans sa détermination de parvenir à ses fins. Il faisait bon marché de la vie et de la dignité de l'homme, comme il l'avait déjà prouvé. Sans répondre, je poussai mon cheval pour qu'il franchît la porte de l'abbaye où un frère lai assurait la garde.

— Nous sommes au service du roi, dis-je. Mon ami que voici va vous présenter sa lettre de créance. Nous avons besoin de l'asile pour la nuit.

— Vous et une demi-douzaine d'autres, marmonna le frère qui, pourtant, nous laissa entrer sans demander à voir ladite lettre. Si vous êtes ce que vous affirmez, je vous conseille de solliciter le père abbé. Attendez ici, je vais voir s'il est disponible. L'hôtellerie est pleine mais il vous installera quelque part ailleurs. Probablement dans ses appartements.

Tandis qu'il s'éloignait, Philip et moi mêmes pied à terre. Alors que je me penchais pour détacher mes fontes, j'eus la nette impression que quelqu'un m'observait mais, quand je tournai la tête, toutes les personnes présentes semblaient absorbées par leurs propres affaires. L'impression persista cependant et le malaise me reprit.

CHAPITRE IV

L'abbé John Kyng était un homme affable et courtois. C'est du moins ce qui me sembla et je ne me rappelle pas avoir jamais entendu dire du mal de lui ; j'imagine pourtant que certains ne l'aimaient pas. À l'époque – nous étions en 1473 –, il était depuis presque neuf ans abbé de Buckfast et devait le rester encore pendant un quart de siècle. Érudit réputé, il avait été auparavant censeur du St Bernard's College d'Oxford et avait écrit plusieurs traités de théologie, favorablement accueillis à Rome.

Il se leva pour nous recevoir lorsque Philip et moi entrâmes dans sa cellule ; la robe blanche des cisterciens ondoyait autour de son maigre corps.

— J'ai appris que vous êtes au service du roi et que vous avez besoin d'un lit pour la nuit.

Philip me regarda :

— La chose n'est pas censée être connue, mon père. Dans son désir de nous assurer un logement, mon compagnon a péché par excès de zèle.

J'eus la bonne grâce de rougir. J'avais parlé trop vite et oublié l'indispensable prudence. Il est évident que nous aurions fort bien pu, au même titre que les voyageurs et les fêtards qui assiégeaient l'abbaye, tenter notre chance d'y trouver un abri sans attirer l'attention sur nous, comme je l'avais fait.

Sensible à mon embarras, l'abbé m'adressa un sourire rassurant.

— Le frère lai qui vous a conduits à moi termine ce soir son tour de service à l'abbaye et repart demain vers sa ferme, aux premières lueurs de l'aube. Il est de toute confiance et garde pour lui ses opinions. Vous n'avez pas à craindre qu'il répète ce que vous lui avez dit. Pour tous ceux que cela concernerait, vous

m'avez apporté un message de l'évêque Bothe ; il n'y aura donc rien de surprenant à ce que je vous procure un lit pour la nuit. L'infirmerie est vide en ce moment. Je vais avertir le frère infirmier que vous y coucherez. Mais je vous conseille de souper avec nos autres hôtes. Ce qui vous donnera l'occasion nécessaire de dissiper les soupçons que pourrait susciter votre traitement privilégié. Aucun dommage irréparable n'a été commis.

— Eh bien, bravo ! me siffla Philip à l'oreille alors que nous nous dirigions vers le réfectoire où les moines commençaient à distribuer le repas du soir. J'aurais fait mieux sans toi !

Je ne répondis pas ; d'une part, je n'avais pas vraiment d'excuse à offrir ; de l'autre, j'étais toujours perplexe lorsque je découvrais que tous les hommes d'Église ne s'estimaient pas liés par la règle de la stricte vérité. Ils sacrifiaient à l'opportunisme plus souvent qu'ils n'auraient voulu le laisser croire. J'étais assez immature à l'époque pour m'attendre à un autre comportement. Après nous être alignés pour recevoir notre bol de bouillon, une tranche de pain noir et un pâle morceau de fromage au lait de chèvre, nous allâmes nous asseoir à une des longues tables à tréteaux. Je fus soulagé de constater que personne ne semblait s'intéresser à nous ou commenter le fait que l'abbé nous avait accordé un entretien, ce qui me conduisit à la conclusion que les gens sont généralement trop absorbés par leurs propres soucis pour être pleinement conscients de ce qui se passe autour d'eux.

Morose, mon compagnon se plaignait de la qualité du repas et maudissait l'insistance du duc qui nous avait obligés à prendre la route cet après-midi au lieu de partir le lendemain à la pointe du jour.

— En poussant nos montures, ajouta-t-il, nous aurions gagné Plymouth à la tombée de la nuit.

— Pas moi, répliquai-je. Et Sa Grâce pensait peut-être que vous seriez plus en sécurité hors d'Exeter. Par ailleurs, je ne vois pas ce que vous reprochez au bouillon. Il est excellent.

C'était une soupe de poissons, comme l'on pouvait s'y attendre vu la proximité de la Dart, une rivière très poissonneuse. Les frères devaient pêcher tous les jours sur ses berges.

Philip Underdown grogna, mais ne fit pas d'autre commentaire et avala le contenu de son bol aussi vite que possible. Son humeur de nouveau s'aigrissait, ma présence étant pour lui une source permanente d'irritation. Je décidai de parler le moins possible jusqu'à la fin du repas et me contentai d'observer les autres convives. Comme nous l'avait dit la villageoise, la plupart étaient des fêtards attardés de la foire de la Saint-Michel qui se remettaient d'une consommation excessive de cidre. Demain, ils reprendraient le chemin de leurs chaumières, aux quatre points cardinaux de la lande, aussi loin parfois que Plymouth ou Exeter, pour raconter aux infortunés demeurés sur place le bon temps qu'ils s'étaient offert. L'abrutissement dû aux excès de cidre, les maux de tête, la vision brouillée, tout serait oublié. Il y avait cependant quelques voyageurs authentiques, comme nous : deux frères mendiants, des franciscains à en juger d'après leurs vêtements gris, et un homme d'âge mûr, sobrement vêtu, assis près de nous à l'extrémité de la table ; sans un mot pour ses voisins, il regardait fixement son assiette. Je le scrutai longuement du regard mais il n'y avait aucun moyen de savoir s'il était l'homme que j'avais vu dans la lande en fin d'après-midi. À un moment donné, comme s'il était conscient de mon examen, il tourna à demi la tête et posa sur moi un regard fugace sans que ses traits révèlent la moindre expression. Si moi-même et mon compagnon l'intriguions tant soit peu, il n'en montra rien.

Nous avions presque terminé notre repas quand, tout à coup, un brouhaha retentit derrière nous, comme si quelqu'un se levait maladroitement en jurant. Un instant plus tard, une main s'abattit sur l'épaule de Philip Underdown et une voix grinçante s'exclama :

— Je pensais bien que c'était toi !

Philip était en train de nettoyer son bol avec son dernier morceau de pain ; il se retourna et leva les yeux. L'homme debout près de lui était petit et râblé ; il avait des cheveux et des cils blond cendré, une barbe maigre qui tirait sur le roux et une face tannée, parcheminée, dont le trait le plus frappant était les yeux bleus très brillants. Sa tunique brune de laine grossière était sale, tachée et par endroits décolorée. Enroulée autour de

son cou, une bande de tissu de lin malpropre lui tenait lieu de chemise et la main rugueuse, agrippée à l'épaule de mon compagnon, était couverte de cals. La férocité de son regard m'aurait fait reculer mais Philip Underdown, après un bref coup d'œil, revint tranquillement à son souper.

— Que veux-tu ? demanda-t-il.

— Tu sais foutrement bien ce que je veux !

L'homme se pencha jusqu'à ce que sa tête fût au niveau de celle de Philip. Son haleine rance parvint à mes narines.

— Je veux mon dû.

— Tu as reçu ton dû il y a deux ans, Silas Bywater. Je t'ai payé la même somme qu'aux autres.

— T'avais promis plus. Tu disais que si on ramenait nous-mêmes ce rafiote pourri au port, tu donnerais à chacun des hommes à bord deux anges⁶ d'or. Tout ce qu'on a eu, c'est un shilling.

— Sacrés veinards ! jeta brutalement Philip, à bout de patience. Comment aurais-je pu vous donner davantage avant d'avoir vendu la cargaison ?

Il était à présent désireux de se débarrasser de cette connaissance importune. Aux tables voisines, des curieux tendaient la tête, cherchant à voir ce qui se passait. Il essaya d'une secousse de se libérer de la main plaquée sur son épaule mais sans succès.

— Fous-moi la paix !

Le dénommé Silas Bywater reprit d'une voix sifflante :

— T'avais fixé un jour, une heure et un lieu pour qu'on te retrouve, que tu puisses nous donner notre part de la somme ; mais t'es pas venu. Les autres, pauvres enfoirés, ont décidé de faire avec ce qu'ils avaient et sont rentrés chez eux à Plymouth. Certains croient même que t'as pas réussi à te débarrasser de la marchandise mais moi, je te connais mieux que ça. Je suis resté à Londres un moment, j'ai fait des recherches. C'était juste comme je pensais. T'as fait un joli petit profit. Tu t'en es très bien tiré et puis t'as disparu. T'as jamais eu l'intention de me

⁶ Ancienne pièce de monnaie anglaise valant la moitié d'une livre, soit dix shillings. (N.d.T.)

payer ni de payer rien de plus au reste de l'équipage du *Speedwell*, espèce de bâtard !

Attiré par les voix qui montaient, un frère au visage rond se hâtait vers nous, rose d'inquiétude, éperdu.

— Je vous en prie, cessez immédiatement de vous chamailler, dit-il. Rappelez-vous que vous êtes dans la maison de Dieu.

— Alors, débarrassez-moi de cet imbécile ! protesta Philip. Ce n'est pas moi qui lui ai cherché querelle. Je veux simplement qu'on me fiche la paix.

— Je partirai pas d'ici avant d'avoir mon dû, gronda Silas Bywater. Deux ans que je rêve de cette rencontre et voilà que par hasard je te trouve. Quand je pense que j'étais près de renoncer à la foire ! Et ne me dis pas que t'as pas un penny ! À te voir, on comprend que t'es prospère.

— Je te l'ai dit ! rugit Philippe qui perdait son sang-froid. Tu n'auras jamais rien de moi ! Jamais ! Espèce de chien malappris ! Rampe jusqu'au chenil que tu as fui et fous-moi la paix.

Je décidai qu'il était temps de m'en mêler. Le petit moine poussait de vaines objurgations et cherchait des yeux des renforts qui ne venaient pas. Ses confrères, dans leur cellule, se préparaient pour complies ; d'autres vaquaient aux tâches qui leur étaient imparties et nul ne semblait disposé à intervenir. Je balançai mes jambes par-dessus le banc et me redressai lentement. J'étendis le bras pour arracher la main de Silas Bywater à l'épaule de mon compagnon, saisis ses deux poignets et le fis tourner face à moi.

— Laisse mon ami tranquille, dis-je d'un ton paisible, ou tu auras affaire à moi.

Il jura furieusement et tenta de se libérer mais, dans ma jeunesse, j'avais une force extraordinaire dans les mains. Il avait beau se tortiller et se contorsionner, je le maîtrisai sans grande difficulté. Finalement, il dut admettre sa défaite ; hors d'haleine après tant d'exercice, il leva les yeux vers moi. Philip s'était dressé et se tenait à mon côté, le visage empreint d'un tel dédain que je ne fus pas surpris que mon captif tentât un ultime effort pour se libérer. À sa place, si j'avais été l'objet d'un pareil mépris, j'aurais moi aussi voulu me venger de mes poings. Je

serrai plus fort jusqu'à ce que j'entendisse un de ses os craquer. Silas hurla de douleur et je le lâchai ; il s'affala sur un banc et frotta son poignet blessé en déversant un flot d'imprécations. Le petit moine, horrifié, se boucha les oreilles.

Je me tournai vers Philip Underdown.

— Sortons d'ici. On nous regarde. Nous devons partir tôt demain. Il est temps d'aller dormir.

Il fit un signe d'assentiment. Je ramassai sur la table mon couteau à manche noir et, sous le banc, mon ballot et mon gourdin que j'y avais glissés au début du repas. En silence, désagréablement conscients des regards qui s'attachaient à nous, nous traversâmes le réfectoire. Nous étions à la porte quand la voix menaçante de Silas Bywater s'éleva :

— Ne crois pas que je vais en rester là, capitaine Underdown ! J'en sais de belles sur ton compte et t'as pas intérêt à ce que je les ébruite. N'oublie pas ça ! Je t'aurai, suppôt de Satan !

Il faisait déjà nuit et les cloches de l'abbatiale sonnaient le dernier office du jour. J'aurais aimé participer à l'adoration des moines mais je n'osai laisser seul mon compagnon et mon instinct me disait que Philip Underdown n'était pas un homme pieux. Bien entendu, il croyait au Ciel et à l'Enfer, comme tout le monde, mais, à mon sens, il faudrait qu'il soit à la dernière extrémité pour considérer avec sérieux l'état de son âme.

— Vous savez où se trouve l'infirmerie ? lui demandai-je.

— Non, dit-il en secouant la tête, mais il n'y a qu'à demander.

Un frère très agité car il était en retard à complies surgit de l'obscurité. En réponse à notre demande, il tendit le bras vers un bâtiment un peu à l'écart des autres et nous confirma que, pour l'instant, tous les lits étaient vides, les maux, les refroidissements et les fièvres de l'automne n'ayant pas encore choisi leurs victimes dans la communauté. Nous le merciâmes et traversâmes la cour, moi le premier. La porte de l'infirmerie grinça légèrement quand je l'ouvris et me glissai à l'intérieur.

Il y faisait très sombre et la seule chose que je vis aussitôt fut la fenêtre cruciforme à l'autre extrémité. Mais, quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je distinguai la forme d'un tréteau, placé à droite de la porte, contre le mur. Quelques secondes encore et mes doigts tâtonnants rencontrèrent ce

qu'ils cherchaient : une chandelle à mèche de jonc dans son bougeoir et, à côté, un briquet. Je le saisis, le battis et l'amadou prit feu. J'allumai la chandelle et l'élevai : son faisceau flou et vacillant éclaira faiblement les deux rangées de lits qui se faisaient face sur toute la longueur de la salle. Je ne le savais que trop : la seule concession des monastères à la mauvaise santé était une mince paille posée sur le cadre de bois.

Philip Underdown alla tout droit vers un de ces matelas bourrés de paille qu'il tâta d'un air dédaigneux. Cependant, il ne fit pas de commentaire, songeant sans doute qu'au moins nous serions seuls et que les lits de l'infirmerie valaient mieux que le sol de l'hôtellerie de l'abbaye où nous aurions bénéficié des odeurs et bruits divers de tous les hôtes. Il ôta son pourpoint et ses chaussures, alla se soulager dans un coin de la salle, contrôla le contenu de la sacoche de cuir attachée à sa ceinture et se jeta sur un lit, tout cela sans desserrer les dents. J'en fis autant mais, avant de m'étendre, je vérifiai que mon couteau et mon bâton étaient tous deux à portée de ma main et je poussai le tréteau en travers de la porte, qui ouvrait vers l'intérieur.

Mon compagnon ricana d'un air moqueur :

— Tu ne vas pas me dire que tu as peur de cette grande gueule de Silas Bywater ! Un hâbleur, voilà ce qu'il est, ce qu'il a toujours été. Il ne me touchera pas, j'y veillerai. En fait, il n'essaiera même pas.

— Je ne suis pas disposé à courir ce risque, répondis-je en essayant de loger ma carcasse dans le cadre étroit du lit. Le duc m'a chargé de vous amener sain et sauf à Plymouth et je n'ai pas l'intention de trahir sa confiance si je peux l'éviter.

J'avais soufflé la bougie mais je n'avais pas besoin de ses rayons blafards pour imaginer l'air railleur de Philip Underdown. Je le comprenais assez à présent pour savoir qu'il méprisait des sentiments tels que loyauté et amitié. Son unique mobile était l'argent, rien que l'argent.

— Donc, vous connaissez bien les lieux où nous allons, Plymouth et ses environs.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Silas Bywater. C'est là que vous l'avez embauché, ainsi que l'équipage du *Speedwell*. À moins que je ne l'aie mal compris.

Après un court silence, il répondit :

— Non, mon frère et moi menions nos affaires à partir de Plymouth mais aussi de Bristol et de Londres. Nous recrutions chaque fois un nouvel équipage parce qu'il pouvait s'écouler des mois, voire une année ou plus avant que nous ayons de quoi remplir un bateau. Les nains étaient la marchandise qui rapportait le plus d'argent et, comme tu t'en doutes, elle n'était pas toujours facile à trouver. Parfois il fallait écumer le pays jusqu'au nord, jusqu'à la frontière écossaise. Nous n'aurions jamais pu garder un équipage permanent qui aurait fait le pied de grue tout ce temps.

— Mais quand vous étiez en France ou en Italie ? Vous étiez bien obligés de garder vos hommes désœuvrés.

— Ces voyages-là étaient forcément plus courts. Une question de semaines. Nous vendions notre cargaison et l'argent servait à réapprovisionner le bateau. Si on trouvait un gars comme Paolo, ce qui fut le cas la dernière fois, on se disait qu'on avait de la chance, mais la demande de nains n'a jamais été aussi forte chez nous qu'à l'étranger, surtout en Italie. Maintenant, suffit ! Je t'ai déjà dit tout ça, Dieu sait pourquoi ! Tu es là pour me protéger, pas pour fourrer ton nez dans mes affaires. Aussi, je te suggère de la boucler et de dormir.

Il se recroquevilla sur sa paillasse en me tournant le dos. Je joignis les mains derrière ma tête et levai les yeux vers le plafond. Je n'aimais pas Philip Underdown et quelque chose en lui me mettait mal à l'aise. Mais j'étais fatigué. La journée avait été longue, depuis l'aube, quand je m'étais éveillé dans une grange aux alentours d'Exeter, et loin de se dérouler comme prévu, elle m'avait mené sur la route de Plymouth en compagnie de cet homme déplaisant. Je laissai tomber un bras d'un côté du lit et mes doigts se refermèrent sur le manche rassurant de mon couteau là où il était posé sur le sol, près de mon gourdin. Mes idées sombraient ; comme Philip, je me tournai sur le côté et, nichant mon épaule dans le matelas, je répartis mes longs membres du mieux que je pus. J'étais aux frontières du sommeil lorsque mes yeux, s'entrouvrant un court instant, m'informèrent qu'il y avait à l'autre bout de l'infirmierie une seconde porte. Il s'y trouvait très probablement aussi un tréteau

de ce côté, avec une chandelle à mèche de jonc et un briquet, et je savais que j'aurais dû me lever, aller voir et, si possible, bloquer également la porte. Mais quand je voulus qu'il se levât, mon corps refusa d'obéir ; tous les tendons douloureux de mes bras et de mes jambes imploraient le repos. Si je devais demain monter avec un minimum de bonne humeur ce cob bien reposé, fraîchement nourri et abreuvé dans les écuries de l'abbaye, il fallait que je dorme. Mes yeux dociles se dorent et je voguai vers l'inconscience. Philip Underdown ronflait déjà...

Je ne sais ce qui m'éveilla mais, tout à coup, j'eus les yeux grands ouverts. Impossible de savoir depuis combien de temps je dormais ; assez longtemps, heureusement, pour que dans mon sommeil je me sois retourné du côté de Philip Underdown. Un homme était debout, penché au-dessus de sa forme immobile, le bras droit levé, la main armée d'un couteau. Malgré l'obscurité, je voyais l'éclat sourd de la lame.

Je fus debout avant même d'avoir conscience de ce que je faisais ; ma main droite se referma sur la gorge de l'assaillant, mon genou gauche le bloqua au creux des reins. Il poussa un cri étranglé, lâcha son couteau dont le cliquetis, quand il heurta le pavement de pierre, éveilla Philip qui se redressa aussitôt et saisit son poignard. Toutefois, avant qu'il ait pu venir à mon aide, l'homme que j'agrippais lança un coup de pied en arrière ; plus par chance que par savoir-faire, il m'atteignit dans les organes génitaux, ce qui eut pour effet de me faire lâcher prise. Quand la douleur me plia en deux, il se libéra, esquiva le poignard de Philip Underdown et s'échappa par la porte ouverte à l'autre bout de l'infirmerie. Le lourd battant claqua derrière lui ; nous étions seuls.

CHAPITRE V

Philip Underdown voulait le prendre en chasse mais je l'en dissuadai. Il faisait encore nuit noire et il y avait peu d'espoir de rattraper quelqu'un qui avait une telle avance. Cela n'aurait servi qu'à déranger les moines, réveiller tous les dormeurs et attirer l'attention sur nous et sur ce qui venait d'arriver. Il en tomba d'accord avec mauvaise grâce, ralluma la chandelle, la plaça sur le sol entre nos lits et se rassit sur le bord du sien, en me regardant d'un air de défi. Au bout d'un moment, il baissa les yeux, ramassa le couteau qui était tombé et le retourna plusieurs fois entre ses mains. Il ne me demanda pas comment je me sentais, alors qu'il se rendait sûrement compte de ce que j'endurais.

— Qui était-ce ? fit-il. Ce répugnant pestiféré de Silas Bywater ?

Je m'étendis de tout mon long sur le matelas et me calai sur mes coudes.

— Je ne l'ai pas bien vu mais je pense que non. Il était trop grand et trop mince. Plutôt bâti comme l'homme qui nous a regardés pendant le dîner hier soir. Je crois que le duc avait raison ; le danger qui vous menace... émane de gens soucieux d'empêcher que la lettre que vous portez parvienne au duc François, en Bretagne. Et peut-être d'autres individus qui, pour des raisons différentes... souhaitent vous voir mort, ajoutai-je en hésitant.

Il haussa les épaules pour afficher son indifférence mais concéda d'un ton bourru :

— Il semble après tout que le petit frère chéri du roi ait eu raison de t'engager pour me servir de gardien.

C'était le plus qu'un homme de son espèce pouvait exprimer en fait de remerciement à qui lui avait sauvé la vie.

Il s'étira et bâilla.

— Je suis fatigué, dit-il. Je vais voir si on peut bloquer l'autre porte pour que nous puissions dormir pour de bon jusqu'à demain matin.

Il y avait effectivement un tréteau à l'autre extrémité de la salle et Philip Underdown le tira devant la porte. Les deux entrées de l'infirmerie étant désormais barricadées, nous pûmes dormir jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube filtrent à travers les fentes de la fenêtre. Néanmoins, mon sommeil avait été agité et ce fut avec lassitude que je tirai du lit mes membres douloureux, éveillai mon compagnon, rassemblai nos affaires et partis à la recherche du *lavatorium* de l'abbaye. Après nous être lavés à l'eau glaciale et avoir gratté de notre mieux la barbe de notre menton, nous nous alignâmes comme la veille pour recevoir un bol de bouillie d'avoine aqueuse, un morceau de pain rassis de la veille et deux gâteaux d'avoine. Du fait de nos habitudes de propreté, nous étions presque les derniers au réfectoire, la seule personne arrivée après nous étant l'étranger bien habillé. J'eus ainsi l'occasion de constater de près sa belle tenue ; cet homme calme et poli avait un long visage mince, l'air lugubre et donnait l'impression d'être affreusement timide. Mais je savais d'expérience qu'une telle apparence est parfois trompeuse. Je l'invitai à s'asseoir près de nous, curieux de ce que serait sa réaction ; il accepta aussitôt, avec plaisir, me sembla-t-il. Je m'évertuai à lancer la conversation mais il fut très discret. J'appris de sa bouche qu'il avait passé la nuit dans l'isolement du parloir de l'abbé, ce fut pratiquement tout.

Les deux frères itinérants étaient assis en face de nous et l'un d'eux avait du mal à débiter en bouchées son quignon de pain. Levant les yeux, il demanda à l'étranger qui lui faisait face de bien vouloir lui prêter son couteau.

— Comme vous le savez, mon fils, expliqua-t-il, il nous est défendu d'en porter.

L'homme au triste visage tâta sa ceinture, hésita ; il paraissait nerveux.

— Je suis désolé, dit-il. Il semble que je l'aie égaré. Il va falloir que je demande avant de partir si quelqu'un l'a trouvé.

Philip Underdown tourna vivement la tête de son côté.

— Vous auriez perdu votre couteau ? Nous en avons trouvé un, n'est-ce pas, Roger ? Montre-le à ce gentleman. Ce pourrait être le sien.

Je me penchai, dénouai le ballot à mes pieds et sortis le couteau dont la lame était protégée par un bout de lainage déchiré au carré.

— Comme vous voyez, dis-je en le poussant vers l'étranger, c'est un bel objet. Son manche est en argent.

Il hésita et je ressentis presque avec lui la contraction des muscles de sa main lorsqu'il maîtrisa le geste impulsif de s'en emparer.

— Non, dit-il avec décision en secouant la tête. Ce couteau ne m'appartient pas. Le mien a un manche incrusté d'émail. Vous devriez confier celui-ci à la garde d'un des frères. Il a de la valeur.

« Pour que tu ailles ensuite le lui réclamer », pensai-je, convaincu qu'il en était le propriétaire. Je poussai du pied celui de Philip qui me rendit la pareille avec empressement.

— Nous veillerons à le déposer là où il convient avant notre départ, dis-je tout haut. Ce qui me fait penser que nous devrions déjà être sur la route...

J'avalai mon fond de bière, jetai un regard qui en disait long sur le gobelet toujours plein de mon compagnon et me retournai vers l'étranger.

— Est-ce la direction du sud que vous prenez ? Si oui, voulez-vous vous joindre à nous ? On est encore mieux à trois qu'à deux pour faire face aux mauvaises rencontres.

« Et ainsi, nous vous aurons à l'œil », ajoutai-je *in petto*.

— Merci beaucoup mais... C'est-à-dire que je m'en vais par le nord-ouest, vers Tavistock. C'est là que j'ai affaire. Mais que Dieu soit avec vous deux. Bon voyage !

Philip avait sifflé sa bière d'un trait et s'essuyait la bouche du revers de la main.

— C'est bien notre intention, soyez-en sûr, dit-il sèchement en se levant.

Il salua de la tête les deux frères qui levèrent la main pour nous bénir.

— Je suis prêt, me dit-il. Allons-y.

Dans les écuries de l'abbé où nous nous rendîmes, il ne restait plus qu'à seller nos chevaux, déjà nourris et abreuvés. Quand ce fut fait, nous les sortîmes dans la cour et tandis que Philip sautait en selle gaillardement, je me hissai avec peine, une jambe après l'autre, la blessure de la nuit ajoutant de nouvelles misères à celles de mes muscles et tendons raidis. Philip me regardait faire avec impatience, très désireux soudain de mettre autant de milles que possible entre nous et l'homme dont nous étions à présent tous deux persuadés qu'il l'avait assailli. Si nous pouvions arriver à Plymouth avec une bonne avance – car nous étions tout aussi sûrs qu'il nous suivrait –, nous n'aurions plus qu'à nous terroriser jusqu'au lendemain, jusqu'à l'heure où le Falcon pénétrerait dans Sutton Pool pour embarquer Philip et le mener en Bretagne.

Tout en m'installant le plus confortablement possible sur ma selle, je me disais que nous devions être le 1^{er} octobre et que demain serait le jour de mon anniversaire. Et de celui du duc de Gloucester. Nous aurions tous deux vingt et un ans. La similarité entre nous s'arrêtait là. Il était amiral et connétable d'Angleterre, gouverneur des marches de l'Ouest vers l'Écosse, grand chambellan et administrateur du duché de Lancastre au-delà de la Trent. Il était aussi le plus fort soutien du roi, il était époux et il était père. Tandis que j'étais un humble colporteur, un moine manqué, et je n'avais ni parent ni ami. Néanmoins, par deux fois déjà, nos chemins s'étaient croisés. Peut-être le destin voulait-il que nos existences s'entrelacent. Ma rêverie fut brutalement interrompue par la voix rude de Philip :

— As-tu l'intention de passer la journée fiché là comme un oison empaillé ? Pour l'amour du ciel, fichons le camp !

Je baissai le nez et pressai du talon les flancs de mon cob, mais, au même instant, la porte de la cour s'ouvrit brusquement et Silas Bywater apparut. Il se précipita vers nous et saisit la bride du cheval de Philip.

— T'en as pas fini avec moi, capitaine. Te fais pas d'illusions. Tiens ! Voilà pour toi !

Il essaya de mettre de force quelque chose dans la main de son ennemi mais Philip le frappa au visage, l'envoyant rouler dans la poussière, tira sèchement sur les rênes pour faire

tourner la tête de son cheval et disparut par la porte de l'abbaye en me criant de le suivre. Avant que j'aie rassemblé mes esprits et mes rênes pour m'élancer à sa suite, Silas s'était relevé et avancé près de la tête du cob. Ses traits meurtris contractés par la rage et la haine, il leva une main vers moi et cria :

— Tiens ! Tu lui donneras ça. Dis à Philip Underdown qu'un jour je le rattraperai et, ce jour-là, il connaîtra son malheur. J'en sais trop long sur lui.

De nouveau je donnai à mon cheval le signal du départ et tandis qu'il s'ébranlait, je regardai avec curiosité ce que j'avais dans la main : une tige de plante grimpante, portant par intervalles de petites touffes de fleurs blanches. Ayant vécu toute mon enfance à la campagne où j'étais né, je reconnus immédiatement une espèce commune des terres cultivées qui fleurit dès le milieu de l'été et une bonne partie de l'automne. Du fait de la répartition de ses fleurs, elle est connue sous le nom de renouée.

Nous atteignîmes Plymouth au milieu de l'après-midi, ayant chevauché plus vite et plus rudement que la veille. En d'autres circonstances, j'aurais protesté et insisté pour prendre un peu de repos ; mais notre adversaire anonyme étant probablement très près derrière nous, je n'osai pas et m'arrangeai de mon mieux de mes maux et de mes peines. Je me maudis à voix haute de n'avoir pas demandé son nom au bonhomme, mais Philip balaya mes regrets, disant que ç'aurait été vain.

— Il t'aurait donné un faux nom et en aurait changé encore en arrivant à Plymouth, si bien que tes recherches n'auraient abouti à rien. Oublie ça. Nous allons loger à *La Tête de Turc*. Le patron est un bon ami à moi, il veillera à ce que personne ne nous approche. Et il nous préviendra dès que le *Falcon* jettera l'ancre.

Je n'avais plus qu'à me taire. De toute façon, la conversation était forcément limitée : si je ne voulais pas mordre la poussière et entraver notre progression par suite d'une blessure, je devais me concentrer pour guider ma monture sur les pistes défoncées du Dartmoor. C'était une belle journée, claire et transparente comme une bulle, et le soleil d'octobre givrait de ses feux les

buttes rocheuses et les hautes terres lointaines. De temps à autre, nous passions devant une ferme isolée ou un hameau minuscule, dont les demeures coiffées de chaume projetaient leurs ombres noires sur l'herbe ensoleillée. Parfois, très haut au-dessus de nos têtes, un oiseau solitaire lançait son cri plaintif. Nous rencontrâmes très peu de voyageurs et ceux-ci allaient dans la direction opposée. Personne ne nous dépassa ; je jetais régulièrement un coup d'œil en arrière mais la lande était déserte : pas de poursuivants.

Nous fûmes contraints de nous arrêter à midi pour satisfaire aux exigences de la nature et pour acheter dans une chaumière du pain, du fromage et de la bière à la ménagère. Tandis que nous mangions et buvions, assis au soleil, le dos calé contre le mur de pierre rouge et rugueuse qui entourait son enclos, je montrai à Philip Underdown la tige de renouée et lui demandai ce que cela signifiait. Il la regarda un moment, puis il cracha.

— Comment le saurais-je ? Cet homme est fou à lier. Il a essayé de me la fourrer dans les mains avant que je le frappe. Tu aurais dû faire de même au lieu d'accepter docilement cette saloperie.

Sa véhémence qui frisait la fureur m'apprit que la renouée avait pour lui une signification dont il ne voulait pas qu'on la lui rappelât ; mais, comme j'avais peu d'espoir de la découvrir, j'avais intérêt à tenir ma langue. J'examinai la plante avec intérêt et tentai de me souvenir si, par chance, j'avais connaissance de ses propriétés. La seule réminiscence qui me vint à l'esprit datait de mon enfance : ma mère m'en avait retiré de la bouche un brin, que je commençais à mâchouiller, en disant : « Ne mange pas ça ; c'est du poison. » Mais les connaissances de ma mère n'étaient pas exemptes d'erreurs. Comme beaucoup de gens de la campagne, elle était extrêmement avisée dans certains domaines, mais elle était aussi victime de toutes sortes de contes de bonne femme, transmis de génération en génération et qui se chargeaient d'un peu plus d'inexactitudes lors de chaque redite. Et, ni avant ni depuis, je n'avais entendu dire que la renouée fût vénéneuse.

Soudain, Philip m'arracha la tige des mains et la jeta.

— Je t'ai déjà dit que Silas Bywater est fou ! fit-il d'un ton farouche. Oublie-le. Il ne nous embêtera plus. J'aurai quitté Plymouth avant qu'il puisse nous rattraper. Il est à pied. Il lui faudra plus d'un jour avant d'arriver chez lui.

— A-t-il dit la vérité ? demandai-je. Leur aviez-vous promis, à lui et à l'équipage du Speedwell, qu'ils recevraient plus d'argent ?

Je m'attendais à un nouvel accès de rage mais il ne fit que rire et hausser les épaules.

— Tu aurais promis ton âme au diable si tu avais eu à lutter contre la tempête pour remonter la Manche sur un rafiôt qui prenait l'eau. Seul un fou t'aurait pris au sérieux.

Coupant court à la conversation, il se leva.

— Allez, viens. Si nous repartons maintenant, nous serons à Plymouth à temps pour le souper. À *La Tête de Turc*, la chère est ordinaire mais abondante, et j'ai faim. Rapporte les gobelets à la femme et partons.

Je n'appréciai guère sa tendance à me traiter comme un domestique mais je ravalai ma colère. Le duc comptait sur moi pour que sa lettre parvînt en Bretagne ; le reste était sans importance.

Nous atteignîmes Plymouth juste à temps pour le souper. Le quatrième coup de l'après-midi venait de retentir quand nous franchîmes les portes. La ville n'a pas de murailles, le seul péril qu'elle doit craindre étant une invasion venue de la mer ; elle en avait d'ailleurs subi plusieurs au cours des cent dernières années. Mais les quatre routes principales qui convergent sur la place mènent à des portes équipées de chaque côté de courtes palissades, si bien que les gardiens peuvent examiner les gens qui sortent de la ville ou y pénètrent et chasser les indésirables. Telle est du moins la théorie car, dans la pratique, une douzaine de sentiers permettent d'entrer dans la ville et de la quitter, et toutes sortes de coquins et de vagabonds ne se privent pas de les utiliser. La plupart des bâtiments s'élèvent sur le pourtour et à l'ouest de Sutton Pool, et *La Tête de Turc* est située dans le labyrinthe de ruelles proches du port. À l'époque, son propriétaire était John Penryn, un Cornouaillais d'au-delà de la Tamar. Taciturne, cet homme aux cheveux noirs menait son

auberge en assurant à ses hôtes un bon service et sans se mêler jamais de leurs affaires. Il ne savait rien, ne voyait rien, n'entendait rien. Une seule chose lui importait : être payé en temps et heure. Un meurtre aurait-il été commis sous son toit, ni le shérif ni les officiers du comté n'auraient reçu de lui la moindre aide.

Philip Underdown le salua comme on salue un vieil ami et je crus comprendre que leur association remontait loin, à l'époque où Philip et son frère exerçaient leur commerce dans et hors la ville, et utilisaient son auberge comme quartier général. Nous passâmes devant la taverne, dont s'échappait une bruyante cacophonie, avant d'être introduits à l'étage dans une chambre de bonnes dimensions dont la porte unique donnait juste en face de l'escalier.

— Vous y serez confortablement installés, dit le patron.

Dieu sait pourquoi, je me mis aussitôt en tête que ces mots dissimulaient un sens secret. Philip Underdown fit un signe d'assentiment.

— Nous prendrons le souper et le petit déjeuner dans notre chambre, si tu n'y vois pas d'inconvénients. Je ne tiens pas à être vu plus qu'il n'est besoin au rez-de-chaussée.

John Penryn inclina la tête.

— Moll s'occupera de vos repas. C'est une brave fille qui ne plaint pas sa peine. Dois-je faire attention à quelqu'un en particulier ? demanda-t-il après une pause, la main sur le loquet de la porte.

— Les étrangers, tous les étrangers. Et surtout un homme bien vêtu, brun, au visage étroit. Et garde un œil de lynx sur Silas Bywater, si jamais il se présente ; mais, à moins qu'un roulier ne l'ait pris en charge, je doute qu'il soit de retour avant que j'aie quitté Plymouth demain. Il est allé à Buckfast pour la foire de la Saint-Michel et nos voies se sont malencontreusement croisées.

Le patron fit la moue.

— C'est donc là qu'il était. J'avais bien l'impression de ne pas l'avoir vu dans les parages la semaine dernière. C'est un provocateur-né. Un de ces jours, il dépassera les bornes. Mais ne t'inquiète pas, je veille au grain.

Il disparut et je l'entendis siffler en descendant l'escalier. Je regardai autour de moi et conclus que la chambre était probablement la meilleure dont disposait l'auberge. Il y avait deux lits – j'en fus bien heureux car je n'aurais pas aimé partager un matelas avec mon compagnon de voyage –, un grand coffre sculpté pour les vêtements et, sauf erreur, pas de puces dans les joncs sur le sol. Le souper quand il arriva était lui aussi de bonne qualité et copieux, surtout composé de poisson car nous étions vendredi. Philip ronchonna ; nous avions déjà mangé une soupe de poisson la veille au soir mais, comme moi, il était trop fatigué d'être resté tout le jour en selle pour se soucier vraiment de ce qu'il mangeait. Et quand l'aimable fille nommée Moll eut repris nos assiettes sales et nous eut apporté notre « en-cas » de pain et de bière pour la nuit, tous deux, avec un bel ensemble, retirâmes nos bottes et nos tuniques pour nous affaler dans nos lits, bénissant la douceur des matelas de plume.

Cette nuit-là, rien ne troubla notre repos et le soleil matinal filtrait autour des volets avant même que je fusse conscient d'avoir fermé les yeux. Assis au bord de mon lit, je m'étirai et bâillai tout mon soûl, songeant que je serais délivré de ma charge au cours de la journée et libre de regagner Exeter pour reprendre ma balle et ma vie quotidienne, avec l'assurance d'avoir mené à bien la mission que m'avait confiée le duc. Philip Underdown serait content lui aussi de me voir disparaître lorsque, sur le *Falcon*, il voguerait vers la Bretagne.

John Penryn avait promis de nous avertir dès qu'il verrait le *Falcon* entrer dans la Cattewater au-delà du récif de Sutton Pool. Par ce beau jour et avec une mer d'huile, on ne voyait vraiment aucune raison pour que son capitaine ne l'amènât pas dans les temps convenus. Mais la matinée s'enfuit et son éclat se ternit lentement, puis un après-midi couvert s'écoula lui aussi et le navire n'apparaissait toujours pas ; il était près de quatre heures et il serait bientôt temps de souper. De plus en plus nerveux et contrariés, Philip Underdown et moi, jetant la prudence aux orties, descendîmes vers le port pour nous assurer par nous-mêmes que le *Falcon* n'était réellement pas en vue.

— Où diable peut-il être ? marmonna Philip, les dents serrées. Le duc m'a certifié que le capitaine avait reçu ses ordres et serait là samedi avec la marée.

Je n'avais pas de consolation à lui offrir et j'étais occupé à me réconcilier avec la perspective d'une nouvelle soirée et d'une nouvelle nuit dans la compagnie indésirable de Philip Underdown. J'étais aussi tourmenté que lui par la tournure que prenaient les événements et fis brusquement demi-tour avant que mes sentiments se manifestent avec trop d'évidence. Ce faisant, je vis une silhouette se couler furtivement dans une des ruelles qui s'enfoncent entre les maisons en bordure du quai. J'eus beau faire vite, quand je scrutai la petite rue pestilentielle, au caniveau gorgé des ordures pourrissantes de la vie quotidienne, je ne vis personne. À cette heure, tout le monde soupait ; le lieu était silencieux comme la tombe.

CHAPITRE VI

Ni lui ni moi ne dormîmes bien cette nuit-là. D'abord, nous n'étions pas fatigués : après une journée passée à traîner dans notre chambre, sans autre chose à faire que manger et sommeiller, le soir nous trouva vifs et pleins d'énergie. Nous étions tous deux rompus aux rudes travaux, à une activité incessante, et cette oisiveté forcée ne convenait pas à notre constitution. Ensuite et surtout, le retard pris par le *Falcon* était un facteur d'irritation dont nous nous serions bien passés, chacun tolérant mal la compagnie de l'autre. Mais cela aussi, nous aurions pu l'endurer stoïquement – nombreuses sont les raisons qui peuvent retenir en mer un bateau –, n'eût été ma conviction croissante que quelqu'un nous avait épiés sur le quai.

J'avais commencé par m'en prendre à mon imagination surchauffée, mais plus j'y pensais et plus j'étais persuadé d'avoir bien vu un rôdeur à l'entrée de la ruelle.

— Et ensuite, où est-il allé ? demanda Philip avec l'agressivité de qui refuse de croire quelque chose. Tu as dit qu'il n'y avait personne quand tu as regardé.

— La ruelle est bordée de nombre de maisons où il a pu s'introduire.

— Rien que des taudis, grommela Philip Underdown. Un homme aussi raffiné que notre ami de l'abbaye aurait répugné à s'introduire dans l'un d'eux. Il aurait pu salir ses beaux vêtements.

Philip raillait et riait trop fort ; en fait, c'était lui qu'il cherchait à convaincre. Car il savait aussi bien que moi que si l'homme était un tueur à gages ou un serviteur des Woodville, sa belle mise et ses manières recherchées n'étaient qu'une feinte destinée à nous leurrer. Un tel homme ne serait pas rebuté par la perspective de crotter son habit.

Ces pensées, qui nous hantèrent toute la soirée, furent le thème du débat décousu mais virulent que nous eûmes dans notre chambre, sur fond de braillements et de gros rires qui montaient de la taverne au rez-de-chaussée. Ceux-ci écorchaient nos nerfs trop tendus mais le silence relatif qui suivit la cloche du couvre-feu fut pis encore. Nous finîmes la bière que la gentille Moll nous avait apportée et décidâmes qu'il était temps de dormir, sans espérer ni l'un ni l'autre y parvenir.

Curieusement, à peine la tête sur l'oreiller, je m'endormis, mais je commençai aussitôt à rêver. C'était le rêve que j'avais fait un mois plus tôt à l'hôpital de St Cross, à Winchester. De nouveau je sentis le vent frôler mon visage tandis que j'avancais lentement sous les arbres aux ramures entrecroisées, je vis le croissant de lune émerger des nuages, je sentis sous mes pieds le sentier pierreux. Et la même folle terreur s'empara de moi quand je butai contre le corps...

Je m'éveillai paniqué, trempé de sueur, ignorant où j'étais. Puis, m'arrachant à mon lit, je traversai la pièce pour ouvrir les volets qui donnaient sur la cour, derrière l'auberge, et j'aspirai à grands coups l'air marin.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je tournai la tête : Philip avait déjà les pieds par terre, son poignard serré dans sa main droite.

— Rien, dis-je, convaincu de ma stupidité. Un cauchemar, c'est tout. C'est un mal dont je souffre depuis que je suis enfant.

Mon explication n'était pas vraiment exacte, mais je sentais que si je disais la vérité, à savoir que mes rêves sont souvent des aperçus du futur, je m'exposerais plus encore à son dédain et à son mépris. Avant de se recoucher, il exprima d'ailleurs sa dérision :

— C'est la mauvaise conscience, peut-être, suggéra-t-il avec un rire méchant.

— Peut-être.

Je n'étais pas d'humeur à en débattre. Je me penchai pour refermer les volets quand je remarquai pour la première fois le mince croissant de lune posé au-dessus des cheminées de la ville. Une peur prémonitoire m'empoigna de nouveau et je frissonnai. La brise qui s'était levée soufflait du port. Alors que

j'attrapais le second volet, j'entendis un grincement au-dessous de moi. En me penchant, je vis que les volets de la chambre juste sous la nôtre se balançaient librement sur leurs gonds. Quelqu'un les avait forcés pour pénétrer dans la maison.

— Il est là, murmurai-je à Philip d'une voix hachée. Il est dans l'auberge ! Il est trop tard pour demander de l'aide ou pour essayer de le piéger. Poussons un lit devant la porte.

Je n'eus pas à le lui dire deux fois ! Pendant que nous manœuvrions le lit, une marche de l'escalier gémit de façon révélatrice. Elle se situait à peu près au milieu de l'escalier ; la veille, quand nous étions remontés dans notre chambre, j'avais remarqué ses planches disjointes. Quelques secondes plus tard, le loquet de la porte de la chambre se souleva doucement, la porte s'entrouvrit vers l'intérieur, aussitôt arrêtée par l'obstacle inébranlable du lit. Il y eut une pause, puis un nouvel essai ; suivirent un juron étouffé et le bruit de pas qui battaient rapidement en retraite dans l'escalier. Je me précipitai à la fenêtre et me penchai dans l'espoir d'apercevoir l'intrus mais il sortit par la porte de devant, qu'il laissa grande ouverte, comme nous le découvrîmes quand nous descendîmes pour chercher des secours.

Tiré de son sommeil, John Penryn se confondit en excuses ; elles reprirent de plus belle quand on découvrit que la barre des volets du bas n'avait pas été mise, négligence dont notre ennemi avait tiré parti. Il avait dû rôder autour de l'auberge, essayant tour à tour portes et fenêtres. N'eussé-je pas été éveillé, l'épisode de Buckfast se serait reproduit et l'issue, cette fois, aurait peut-être été fatale.

Après avoir réintégré notre chambre – Philip se coucha dans mon lit et moi dans le sien que nous replaçâmes en travers de la porte –, je réfléchis longtemps. L'intrus de cette nuit était-il Silas Bywater qui, grâce à la complaisance d'un charretier, s'était débrouillé pour être à Plymouth avant l'heure probable de son retour ? Ou bien était-ce notre agresseur de l'abbaye et, si oui, qui était-il et que voulait-il ? Était-ce un agent des Woodville ? Dans ce cas, la mort de Philip l'intéressait plus que la lettre qu'il portait. Ou travaillait-il pour les dissidents lancastriens, dont l'objectif essentiel devait être d'empêcher que

le duc François de Bretagne ne retire son soutien à Henri Tudor ? Et pour cela, il fallait faire en sorte que la missive de conciliation du roi Édouard n'arrive pas.

Il y avait évidemment une troisième possibilité : l'intrus de cette nuit n'était ni Silas ni le gentleman de Buckfast, mais un agresseur tout différent qui, lui aussi, pouvait être un agent soit des Woodville, soit des Lancastre... La tête me tournait. Malgré moi, je m'endormis.

Quand je m'éveillai, ni reposé ni détendu, Philip était debout et habillé. Moll frappait à notre porte, disant qu'elle apportait l'eau pour nous raser et le petit déjeuner, mais qu'elle ne pouvait entrer. J'enfilai en vitesse mes bottes et ma chemise et j'aidai mon compagnon à remettre le lit à sa place habituelle.

Nous nous rasâmes d'abord, avant que l'eau refroidît, mais mon couteau à manche noir ayant besoin d'être affûté, j'avais presque autant de poil au menton après qu'avant. Philip, lui, se coupa deux fois. Nous mangeâmes peu car l'inquiétude et les incertitudes qui pesaient sur le jour à venir nous avaient coupé l'appétit. De plus, c'était dimanche et les cloches de l'église appelaient déjà les fidèles à la messe.

L'état de nos nerfs était tel après les péripéties de la nuit qu'un coup vif frappé à la porte de la chambre nous fit sursauter tous les deux. Ce n'était que John Penryn.

— Il y a en bas un homme qui te demande en personne, annonça-t-il à Philip. Il m'a dit de te donner ça.

Philip prit la plaque d'argent que le patron lui tendait et la posa sur son lit avec un soupir de soulagement. De l'endroit où j'étais assis, je pus seulement voir qu'elle était gravée d'un blason.

— Fais-le monter, dit-il, c'est un messenger du roi, comme moi.

Je me levai.

— Si vous pouvez nous trouver dans la taverne un coin discret où l'on ne pourra nous entendre, nous allons descendre, dis-je en soutenant calmement le regard furieux de Philip. Grand nombre est synonyme de sécurité. Il est sûrement possible de voler une de ces plaques ou de l'obtenir par de vils moyens. Si le

patron et deux de ses hommes peuvent demeurer à portée de voix, je serai plus tranquille.

John Penryn m'apporta son soutien mais, en l'occurrence, notre prudence était inutile. Dès que Philip eut posé les yeux sur l'homme, il l'interpella familièrement.

— Simon Whitehead ! Qu'est-ce qui t'amène à Plymouth ?

Petit et trapu, les cheveux blancs à force d'être blonds et les cils presque invisibles, le nouveau venu, installé par le patron dans l'angle de la taverne le plus éloigné de la porte, nous fit signe de nous asseoir tous les deux face à lui. Trois mazers de bière nous y attendaient ainsi qu'un plat de gâteaux d'avoine. John Penryn et les deux garçons de cabaret furent congédiés ; assurés qu'aucun danger ne menaçait, ils repartirent vers leurs besognes matinales.

Simon Whitehead me désigna d'un signe de tête.

— Qui est-ce ? demanda-t-il d'un ton suspicieux.

— Tout va bien. C'est l'homme du duc de Gloucester, répondit Philip qui sentait sans doute qu'une explication plus poussée prendrait trop de temps. Tu peux parler devant lui. D'où viens-tu et comment as-tu appris que j'étais ici ? Tu es manifestement venu pour me voir.

— Je m'occupais des affaires du roi à Falmouth quand la nouvelle est arrivée que le comte d'Oxford avait investi le St Michael's Mount⁷. Il y a trois jours, le dernier jour de septembre.

Ignorant nos exclamations consternées, Simon puisa des forces dans son mazer et poursuivit :

— Apparemment, il a jeté l'ancre dans la baie du Mont. Lui et ses partisans – pas plus d'une centaine d'hommes en tout, si mes informations sont fiables –, déguisés en pèlerins avec des manteaux et des chapeaux à large bord, ont attendu la marée basse pour traverser à pied la chaussée, hardis comme des lions.

⁷ Il s'agit du monastère construit vers 1150 par l'abbé Bernard du Mont-Saint-Michel de Normandie, sur une île dans la Mount's Bay, à l'extrême pointe sud-ouest de Cornouailles. Saisi par la couronne d'Angleterre en 1425, St Michael's Mount fut un point stratégique jusqu'au XVII^e siècle. (*N.d.T.*)

Ils ont dit qu'ils étaient revenus ensemble de Terre sainte par la voie des mers – ce qui doit être vrai, je pense – pour faire leur offrande au reliquaire.

Simon grogna d'exaspération.

— On les a laissés entrer sans leur poser d'autres questions ; sitôt après avoir pénétré dans la cour supérieure, ils ont rejeté leurs manteaux, tiré leurs épées et le tour était joué. Ils ont expulsé les moines et la garnison, et lancé des incursions dans les villages voisins pour trouver des victuailles. Il va sans dire qu'ils essaieront de fomenter une insurrection mais je serais surpris qu'ils y réussissent. Quelques mécontents, peut-être, mais pas beaucoup de monde. Néanmoins, Sir Henry Bodrugan et le shérif, Sir John Arundel, ont ordonné que tous les bateaux présents dans la zone demeurent pour l'instant où ils sont jusqu'à ce que les messagers dépêchés à Londres aient informé le roi de ce qui s'est passé et pris ses instructions. Bien entendu, cet ordre concerne le *Falcon* qui, jeudi, était à l'ancre en rade de Falmouth. En fait, il y est toujours, dans l'attente des événements. Heureusement, le capitaine savait que je logeais en ville. Le lendemain, lui-même est venu en barque jusqu'à la côte pour me demander de te porter de toute urgence un message et te prévenir de son retard. Il pense, comme moi, que le roi Édouard va lui donner aussitôt l'ordre de poursuivre sa mission mais, tant qu'il n'a pas reçu effectivement ces ordres, le capitaine n'ose pas désobéir à Sir Henry ou à Sir John.

— Et en attendant ? demanda Philip Underdown.

Sa voix était rauque et ses yeux trahissaient la peur. Simon Whitehead avala une lampée de bière et prit un gâteau d'avoine.

— Tu restes ici, fit-il en haussant les épaules. Tu es bien logé à *La Tête de Turc* et John Penryn ne posera pas de questions. Ce sera probablement l'affaire de quelques jours.

— Non ! hurla Philip en reposant son mazer sur la table avec une telle violence que son vis-à-vis sursauta. Je ne reste pas ici. On a déjà essayé deux fois d'attenter à ma vie ces deux dernières nuits ; je ne vais pas attendre ici passivement la troisième.

Le patron, qui veillait lui-même à nos besoins, entendit la dernière phrase alors qu'il avançait vers notre table avec un second pichet de bière.

— Il y a toujours les caves, rappela-t-il à Philip et, comme celui-ci secouait la tête avec véhémence, il ajouta : Pas un seul fantôme ! Juste la meilleure bière et le meilleur vin disponibles de ce côté de la Tavy !

— Et des droits impayés d'un côté comme de l'autre, je parie, plaisanta Simon Whitehead en souriant.

John Penryn lui rendit son sourire mais ne fit pas de commentaire. Il se contenta d'interroger Philip du regard.

Mon compagnon fut inflexible :

— J'ai dit non. Je ne vais pas aller me claquemurer là en bas, dit-il avec un frisson à peine perceptible. Pourquoi devrais-je endurer une telle épreuve ?

— Alors, restons dans notre chambre jusqu'à ce que le *Falcon* jette l'ancre dans la Cattewater, dis-je. Nous pouvons tirer un lit devant la porte, comme nous l'avons fait la nuit dernière, et ne répondre à aucun appel, excepté ceux de Moll et de Maître Penryn. Nous serons suffisamment protégés pour être à l'abri de toute intrusion.

Mais je dois reconnaître que je présentais cette suggestion à contrecœur. Cinq jours, six peut-être, en tête à tête avec Philip Underdown dans ce qui serait virtuellement une prison, c'était plus que je ne pouvais envisager avec sérénité. Il faudrait au moins ce temps pour que les messagers du shérif, en admettant même qu'ils chevauchent jour et nuit, atteignent Londres et le roi, et rapportent sa réponse. Et quand tout cela serait fait, il faudrait encore que le *Falcon* remonte la côte jusqu'à Plymouth.

Je fus presque soulagé d'entendre Philip s'écrier :

— Non ! Je ne supporterai pas ça ! Est-ce que tu retournes à Falmouth ? demanda-t-il en regardant Simon Whitehead.

Le messenger jeta un coup d'œil de biais vers le patron qui se retira avec circonspection, laissant le pichet de bière sur la table. Simon remplit son mazer et répondit :

— Il le faut. J'ai des affaires en attente là-bas. Pourquoi ? Que veux-tu que je fasse ?

— Que tu portes un message au capitaine du *Falcon*. Dis-lui que je serai de retour à Plymouth dans une semaine à compter d'aujourd'hui. D'ici là, j'ai l'intention de me cacher au manoir de Trenowth, de l'autre côté de la Tamar. Roger et moi partirons

cette nuit et prendrons le bac. Ensuite, nous marcherons vers le nord sous le couvert de la nuit et serons à Trenowth pour le petit déjeuner.

Je fronçai les sourcils.

— Et quelle histoire comptez-vous raconter au maître de maison pour obtenir de passer huit jours sous son toit ? demandai-je. Le temps n'est pas encore assez rude pour fournir un prétexte.

— Je dirai la vérité à Sir Peveril. Lui et son épouse sont des partisans indéfectibles de la maison d'York. Ils ne nous feront pas défaut.

Simon Whitehead mordillait sa lèvre inférieure.

— J'ai appris que Sir Peveril et Lady Trenowth sont à Londres depuis le mois d'août et ont l'intention d'y rester jusqu'à l'hiver.

— Encore mieux ! Nous allons concocter une histoire pour convaincre les serviteurs ; de toute façon, ils ne poseront pas trop de questions. À cette saison, quand les ménestrels, les jongleurs et les acrobates prennent leurs quartiers d'hiver, l'existence devient fastidieuse dans les manoirs. Ils se réjouiront d'avoir de la distraction et les femmes seront ravies de voir arriver un joli garçon comme Roger !

Le sourire subit de Philip découvrit largement des dents dont sa peau tannée rehaussait la blancheur.

— Et bien sûr, quel que soit leur âge, je serai charmé de laisser les dames libres d'user de moi.

— Connaissez-vous bien le manoir de Trenowth ? demandai-je à Philip, nullement heureux du rôle qu'il esquissait pour moi. Il me semble que c'est prendre un risque insensé alors que *La Tête de Turc* nous garantit une sécurité acceptable.

Simultanément pourtant me revenait le souvenir de mes appréhensions antérieures et je me rendis compte que je n'étais pas si hostile à cette idée que je l'avais d'abord pensé.

— Je connais toute cette région aussi bien que les environs de ma ville natale. Je croyais t'avoir dit que mon frère et moi avions travaillé à Plymouth pendant des années.

Philip croisa les mains, les posa devant lui sur la table, nous défiant du regard, Simon Whitehead et moi.

Simon Whitehead termina sa bière.

— Pour moi, que tu attendes ici ou là, peu importe. Je vais bien sûr porter ton message au capitaine du *Falcon* ; cela fait, mon rôle dans cette affaire sera terminé. Et maintenant, il faut que je mange, me repose, et trouve un cheval frais avant de repartir pour Falmouth cet après-midi. Dieu soit avec vous.

Il nous salua tous deux d'un bref mouvement de la tête avant de quitter la table et de partir à la recherche de John Penryn. Mon compagnon et moi restâmes seuls.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que nous ne serons pas suivis jusqu'au manoir de Trenowth ? demandai-je. Notre gentilhomme inconnu s'est révélé très persévérant.

— Comme je l'ai dit, il fera noir. Il y a de nombreuses issues pour sortir de cette ville et John Penryn les connaît toutes. Moyennant rémunération, lui et deux de ses hommes viendront avec nous jusqu'aux faubourgs et s'assureront que nous ne sommes pas suivis. Tu peux lui faire confiance.

— Et nos montures ? Après le couvre-feu, deux chevaux dans les rues ne manqueront pas d'attirer l'attention du guet.

— On emmitouflera leurs sabots et Penryn connaît l'heure du passage de la patrouille dans chaque rue. Le guet ne peut être partout à la fois, sans cela pas un criminel ne serait en mesure de gagner honnêtement sa vie.

Il sourit à sa plaisanterie et vida le fond du pichet dans son mazer.

— Tu es trop innocent, l'ami. On voit que tu n'as jamais eu affaire à des criminels.

Je m'abstins de l'éclairer sur ce point et demandai simplement :

— Et comment allons-nous faire pour prendre le bac ?

— Nous réveillerons le passeur et balancerons nos bourses sous son nez. Avec de l'argent, il nous fera passer sans tarder. Et maintenant, puisque nous devons voyager toute la nuit, je propose que nous nous reposions un peu. Il le faut si nous voulons être à Trenowth demain matin.

CHAPITRE VII

Sitôt qu'il fit noir, nous quittâmes l'auberge avec John Penryn. Un de ses hommes nous précédait pour vérifier que le guet ne patrouillait pas dans les rues ; un autre suivait à distance afin de vérifier que nul ne nous avait pris en filature. Tel était du moins l'objectif. Pour ma part, je n'étais pas convaincu qu'un caviste fût apte à détecter la présence d'un traqueur de métier qui, par nécessité, savait se rendre invisible et bénéficiait du couvert de la nuit. Toutefois, Philip Underdown paraissait tout à fait satisfait, si bien que je me tus.

Après deux jours sans exercice, nos chevaux étaient tout fringants ; oui, même mon bourrin si placide, mais ils s'apaisèrent rapidement, ayant tôt fait de sentir, à la manière des animaux, l'humeur des hommes qui les entouraient. Une fois leurs sabots emmitouflés de bandes de chiffon entortillées, ils devinrent dociles et se comportèrent tous deux à notre convenance tandis que Philip et moi les menions à travers le labyrinthe des ruelles qui conduisaient aux faubourgs de la ville. Il y eut pourtant un léger incident quand nous passâmes devant une écurie. Naseaux frémissants, le gris pommelé leva subitement la tête et hennit. Philip jura, tira violemment sur les rênes, rétablissant le silence, mais, un peu plus loin, les volets d'une maison s'étaient ouverts tout grands et la tête et les épaules d'une femme s'encadrèrent avec netteté dans l'embrasure de la fenêtre. Elle se pencha.

— Qui va là ? cria-t-elle.

— Ne réponds pas, me souffla Philip à l'oreille. Continue d'avancer.

John Penryn acquiesça tout bas :

— Elle ne fera pas d'histoire. Ce n'est pas un quartier respectueux de la loi.

Dix minutes plus tard, nous sortions de Plymouth et débouchions dans les champs, loin des portes et de leurs gardiens. Le patron et ses hommes prirent congé de nous ; ils nous souhaitèrent bonne chance et repartirent par où nous étions venus. Philip et moi montâmes à cheval et nous prîmes vers l'ouest, en direction de la chaumière du passeur, sur les rives de la Tamar. Le temps était sec, la nuit tranquille, le ciel semé d'étoiles, et le croissant de lune que j'avais observé aux premières heures du matin luisait bas dans les cieux. Un frisson parcourut mon épine dorsale ; j'étais de nouveau la proie de la peur et du pressentiment.

Au bac, tout se passa comme Philip l'avait prévu. Tiré du sommeil, furieux, grossier, le passeur commença par nous agonir, nous et nos ascendants, de toutes les insanités à sa disposition. La bourse pleine que Philip exhiba et la promesse d'un shilling s'il nous faisait passer la rivière, nous et nos chevaux, tarirent subitement ce torrent d'injures. Un shilling représentait pour lui le gain de plusieurs jours de travail : l'homme disparut dans sa chaumière et reparut quelques minutes plus tard, vêtu de pied en cap.

D'après mes calculs, il était minuit passé car nous avions dû couvrir six ou sept milles vers le nord-ouest depuis la ville. Le passeur exigea de nous faire traverser l'un après l'autre, ce qui accroîtrait notre retard.

— Un homme, un cheval, annonça-t-il de sa voix hargneuse. C'est pour votre sécurité.

Nous y consentîmes à contrecœur.

— Je passe le premier avec le cob, dis-je. L'attente me rendrait nerveux.

— Tu veux dire que tu me soupçonnes de filer sans t'attendre si je passe le premier ! dit Philip en riant. Ne t'inquiète pas. Je n'ai pas l'intention de déguerpier. Je commence à m'habituer à t'avoir sans cesse dans mes jambes.

Je n'étais pas sûr de pouvoir le croire et, de toute façon, il y avait du vrai dans ce que j'avais dit. J'avais déjà traversé en bac bien des rivières mais jamais encore en compagnie d'un cheval et, bien que le cob fût solidement attaché, j'étais pourtant très nerveux. Mon soulagement fut considérable quand je retrouvai

sous mes pieds le contact de la terre ferme ; à mon avis, le cob éprouvait le même sentiment. Il flaira mon visage avec affection quand le radeau repartit chercher Philip et sa monture. Je regardai autour de moi.

Pour autant que je pouvais en juger dans l'obscurité, nous étions sur une mince langue sablonneuse qui avançait sur quelques yards dans la rivière. Derrière s'étendait une petite plage et, au-delà, la lande s'élevait doucement jusqu'à une zone boisée, la lisière des forêts qui couvrent cette partie de la Cornouailles. La rivière se rétrécissait à cet endroit – les chevaux ne pouvaient cependant la traverser à la nage – et clapotait entre les berges sous l'effet de la marée descendante. S'élevant à pic, la rive opposée formait une falaise où des arbres et des arbustes chétifs s'agrippaient à leur socle précaire, exposés aux coups du vent debout qui devait battre la côte tout l'hiver. Même par cette nuit calme, ils oscillaient légèrement au rythme de la brise ; on eût dit qu'ils saluaient et faisaient leur révérence ; des formes plates et noires se profilaient sur l'horizon faiblement lumineux.

Soudain je me raidis, mes doigts se crispèrent sur les rênes de mon cob : il y avait certainement eu quelqu'un là-haut, sur la falaise, qui se tenait parfaitement immobile et suivait la scène en contrebas. Je concentrai mon regard, tâchant de voir dans les ténèbres environnantes. Mais il n'y avait rien que les arbres et les buissons malmenés par la brise. Je scrutai longtemps la falaise à la recherche d'un mouvement révélateur, m'efforçant de ne pas ciller jusqu'à ce que l'irritation de mes yeux me forçât à abandonner. Tout en me reprochant ma nervosité croissante, qui me faisait imaginer des dangers là où il n'y en avait pas, je continuai de surveiller la falaise lointaine, pas vraiment convaincu que je m'étais trompé.

Le radeau effectuait sa lente traversée de la rivière ; le passeur barrait adroitement, tenant compte du courant rapide, et déposa Philip et son cheval gris, sains et saufs, sur le sol de Cornouailles. L'homme tendit la main pour recevoir son argent ; quand ce fut fait, nous montâmes à cheval et dirigeâmes nos montures vers la côte. Philip se retourna :

— Rappelle-toi : si quelqu'un te questionne, tu ne nous as pas vus. Personne n'a traversé cette nuit. Compris ?

Le passeur marmonna ce qui pouvait être pris pour un assentiment, dont mon compagnon parut se contenter. Pour ma part, j'étais dubitatif : si quelqu'un lui offrait assez, le passeur nous trahirait sans scrupule de conscience. Je m'en ouvris à Philip tandis que nous quitions la berge en direction des forêts.

— C'est un risque à courir, fit-il avec un geste fataliste. Il peut craindre aussi notre vengeance si nous revenions par là. Ça valait le coup de l'avertir.

Je me demandais si j'allais lui dire qu'à mon avis un spectateur avait déjà observé notre traversée ; mais j'étais si peu sûr d'avoir vu cet éventuel témoin que je décidai de rester bouche cousue. De toute façon, j'allais redoubler de vigilance, au cas où mes yeux ne m'auraient pas trompé.

Avant l'orée de la forêt, nous tournâmes pour emprunter un sentier qui longeait la rivière sur une certaine distance, puis s'enfonçait dans les terres, là où les arbres leur cédaient la place. Je fus profondément soulagé ; j'avais craint que Philip n'eût l'intention de suivre des layons forestiers qui, s'ils vous dissimulent efficacement, sont infestés de hors-la-loi et de brigands. J'avais envisagé de protester, sûr d'avance qu'il prétendrait connaître ces campagnes comme le dos de sa main et que quelques meurtriers et voleurs n'étaient pas pour l'intimider ; les choses ayant tourné différemment, je me réjouis de n'avoir pas prêté le flanc au ridicule. J'étais déjà bien assez inquiet de la situation présente et, pour me rassurer, je tâtais souvent ma cape de Plymouth, placée en travers du pommeau de ma selle.

Nous chevauchions à une allure régulière, évitant autant que possible les hameaux et les groupes de chaumières étirés en longueur. À droite, le fleuve coulait vers la mer, à gauche, les ondulations de la forêt luxuriante empiétaient sur les champs et les bandes labourées, à peine visibles, de très petites exploitations. C'était une terre féconde, comme le Devon voisin ; en plein jour, la végétation opulente submergeait l'œil. Nous fîmes deux haltes pour nous restaurer, grâce aux provisions que John Penryn nous avait fournies pour le voyage ; une fois dans

un fourré d'ajoncs, la seconde dans une hutte de pierre depuis longtemps abandonnée par quelque chevrier ou berger. Nos propos rares et intermittents avaient pour thème les réactions probables du roi aux événements du St Michael's Mount.

— N'auriez-vous pu attendre de trouver un autre navire pour vous mener en Bretagne ? lui demandai-je.

— Et tomber dans les filets de lancastriens déguisés en honnêtes pêcheurs ou en négociants ? repartit Philip, caustique. Non ! J'attendrai le *Falcon*.

Je ne l'écoutais que d'une oreille car l'autre guettait sans relâche le pas tranquille du cheval de notre poursuivant. Mais je n'entendais rien que le bruissement de la brise à travers les bois lointains et le murmure apaisant de l'eau vive.

D'après Philip, nous étions à un mille de Trenowth quand nous nous arrêtâmes pour la troisième et dernière fois ; ayant mis pied à terre, nous conduisîmes les chevaux au bord de la rivière pour nous laver le visage dans l'eau glacée. Pendant que les animaux assoiffés buvaient à longs traits, nous nous efforçâmes de nous débarrasser de notre barbe de la nuit et de broser nos vêtements fripés et maculés par le voyage. Il faisait presque jour et le temps serait beau. La brume du petit matin se levait, nous enveloppant de fils de soie tournoyants ; ses volutes flottantes et nonchalantes semaient ici et là des perles dorées et tremblantes. Puis le soleil parut, irisant les nuages, et la brume se dispersa, laissant la terre humide exhaler sa buée.

Philip bâilla et s'étira.

— Je ne serai pas fâché d'avoir un déjeuner dans le ventre, dit-il. Espérons qu'il sera chaud et abondant.

Je partageai ce vœu. Mon estomac affamé gargouillait malgré les pâtés de viande froide que nous avions avalés moins de deux heures plus tôt. Je conduisis le cob jusqu'en haut de la rive et contemplai le chemin parcouru, le sentier où alternaient maintenant les zones de soleil et les taches d'ombre. J'y demeurai un moment, parfaitement immobile, mais il n'y avait rien à entendre que le chant des oiseaux, rien à voir que leurs ébats dans les arbres.

Sur un vaste plateau qui surplombe les rives boisées du fleuve, le manoir de Trenowth domine de haut la Tamar. La demeure de Sir Peveril et de Lady Trenowth est construite autour d'une cour intérieure ; ses murs de granit gris aux ouvertures étroites offrent au monde extérieur un aspect sévère mais les portes et fenêtres qui ouvrent sur la cour sont plus avenantes. En gravissant la pente raide qui mène à la loge de garde, nous constatâmes que les domestiques étaient déjà dehors ; le portail était grand ouvert et deux hommes déchargeaient des sacs de farine qu'un chariot avait dû transporter depuis le moulin à blé. Philip s'approcha d'eux.

— Votre maître est-il chez lui ? Dites-lui que son vieil ami Philip Underdown souhaite le voir.

Il avait parlé avec tant d'assurance que j'étais presque tenté de croire qu'il disait vrai et ne vis rien d'étonnant à ce que les deux hommes abandonnent aussitôt leur besogne, prêts à satisfaire ses vœux.

— Le maître est pas chez lui, monsieur, dit l'un d'eux en portant la main à son front.

— La maîtresse non plus, ajouta l'autre, confirmant ainsi les dires de Simon Whitehead.

— Y sont montés à Londres, reprit le premier, manifestement irrité par l'intervention de son compère qu'il regarda de travers. Service du roi, ajouta-t-il en se rengorgeant. L'a dit qu'ils seraient pas de retour avant longtemps.

J'avais craint qu'ils ne parlent que le cornouaillais mais les voyelles grasses et traînantes de leur parler rappelaient l'accent du Devon, de l'autre côté de la Tamar, et l'anglais était manifestement leur langue maternelle.

— Oh ! s'exclama Philip, l'air perplexe, comme s'il avait à faire face à une situation inattendue. Que c'est fâcheux ! Mon domestique et moi sommes sur les routes depuis plusieurs jours et nous comptons nous reposer un moment à Trenowth, mais dans ces conditions...

Un petit haussement d'épaules éloquent suivit sa phrase inachevée. Puis il se tut.

— Attendez-moi ici, monsieur, ordonna l'aimable compère, je vais vous chercher tout de suite l'intendant Alwyn.

Il partit en courant et revint quelques minutes plus tard accompagné de l'intendant, un individu grand, mince, un peu chauve déjà et la silhouette légèrement voûtée, comme s'il s'inclinait en permanence pour mieux entendre les requêtes de chacun. Ses yeux d'un bleu transparent m'effleurèrent avant de s'arrêter sur Philip, ce qui prouvait combien ce dernier avait eu raison de nous présenter comme maître et serviteur.

À présent certain que Sir Peveril ne pourrait revenir chez lui et le confondre, Philip réitéra son histoire avec plus de superbe encore. Faisant effort pour se rappeler son nom, l'intendant fronça légèrement les sourcils.

— Vous dites, monsieur, que vous êtes un ami de mon maître ?

— Un ami de Londres. Lui et Lady Trenowth m'ont souvent pressé de séjourner chez eux si jamais je passais par cette région de Cornouailles.

Philip mit pied à terre et entraîna Alwyn à l'écart. Je suppose qu'il lui montra sa plaque de créance, semblable à celle que portait Simon Whitehead, car je vis luire un éclat argenté et l'entendis murmurer « service du roi ».

L'intendant parut impressionné et le fut plus encore, j'imagine, lorsque Philip lui fit jurer de garder le secret.

— Entrez, monsieur, et demeurez ici aussi longtemps que vous voudrez. Mon maître et ma maîtresse ne me pardonneraient pas si je faillissais à l'hospitalité due à leurs amis. Sir Peveril sera navré de vous avoir manqué.

Il nous précéda sous le portail de la loge de garde où les sabots de nos montures firent gravement sonner les pavés, et nous demanda d'attendre pendant qu'il partait à la recherche de la gouvernante. Pendant son absence, j'observai les lieux.

Deux ailes de la cour, celle qui nous faisait face et celle à notre gauche, comprenaient deux étages ; c'étaient donc les quartiers d'habitation de la famille. Il y avait là tout l'espace nécessaire à une vaste nichée d'enfants, mais j'appris plus tard de la bouche de la gouvernante que le ciel n'avait pas béni Sir Peveril et Lady Trenowth d'une telle faveur. La buanderie et la laiterie se trouvaient d'un côté de la loge de garde, la boulangerie de l'autre, et l'on voyait par leurs portes ouvertes s'activer les

domestiques. L'absence du maître et de la maîtresse n'entraînait apparemment aucun laisser-aller, fait qui témoignait que les serviteurs étaient satisfaits et bien traités. D'après une odeur délicieuse provenant d'une porte ouverte à l'angle droit de la cour, la cuisine n'était pas loin et, selon la coutume, l'office devait lui être mitoyen. Le bâtiment bas à notre droite était donc vraisemblablement le quartier des domestiques.

L'intendant revint, très agité, et nous pria de l'excuser de nous avoir fait attendre. En l'absence de Sir Peveril et de Lady Trenowth, il assumait l'entière responsabilité de la vie quotidienne au manoir.

— J'ai parlé à Janet Overy, dit-il, et elle fait préparer vos lits. Vous disposerez de la chambre d'invité, voisine de celle de Sir Peveril, Maître Underdown, et l'on y installera pour votre domestique un lit bas à roulettes. À moins, bien sûr, que vous ne souhaitiez qu'il dorme dans le quartier des serviteurs ou à la cuisine.

Je lançai à Philip un coup d'œil véhément : qu'il ne s'avise pas d'opter pour l'une ou l'autre des dernières propositions ! Je voyais qu'il en était tenté et, si les événements récents ne l'avaient tant ébranlé, il l'aurait fait, poussé par un sens pervers de l'humour. Les choses étant ce qu'elles étaient, il répondit tranquillement :

— Mon domestique dormira avec moi.

— C'est ce que Maîtresse Overy et moi pensions, opina Alwyn. Une porte s'ouvrit dans le bâtiment des domestiques.

— Ah ! Voici Maîtresse Overy. Je vous laisse pour le moment entre ses mains compétentes. Faites-moi appeler lorsque vous serez installés. Je dois vous quitter. En l'absence des maîtres, il me faut veiller à tout.

L'air imbu de son importance, il se hâta vers l'autre extrémité de la cour, le bas de sa robe serrant ses chevilles fines, et disparut par la porte principale au sommet d'une courte volée de marches qui enjambait le sous-sol. Philip et moi tournâmes nos regards vers la gouvernante.

C'était une belle femme, bien qu'elle ne fût plus de la première jeunesse ; je lui attribuai dans les trente-cinq ans. Sur une robe de lainage noir, elle portait un tablier et une fine

gorgerette de lin blanc. Un capuchon de soie noire couvrait sa tête mais, d'après une mèche qui en dépassait, elle avait la blondeur saxonne que suggéraient aussi ses yeux bleus et son teint pâle. Le lourd trousseau de clés attaché à sa ceinture témoignait de son importance dans la maison. Son sourire était agréable mais une lueur d'acier brillait dans ses prunelles, et le pli déterminé de sa bouche ne présageait rien de bon pour le subalterne qui n'aurait su rester à sa place. Elle avait l'air d'une femme capable ; personnellement, l'idée ne me serait pas venue de la contrarier.

À quelques pas de nous, elle s'immobilisa subitement et plissa les yeux comme si elle voulait mieux nous cadrer. Nous recevions en plein visage le premier soleil du jour et elle se déplaça un peu de côté, là où l'ombre du mur de la loge lui fournissait une meilleure visibilité.

— Vous ! dit-elle en regardant Philip.

Il lui rendit son examen avec intérêt ; de son propre aveu, toutes les belles femmes l'attiraient.

— Nous nous connaissons ? demanda-t-il en souriant.

Sincèrement amusée, la gouvernante se mit à rire, un rire de gorge, bas et musical.

— Pas à proprement parler. Mais je vous ai déjà vu dans ces parages, il doit y avoir quatre ans, cinq peut-être... Je suis sûre de ne pas me tromper.

Elle pencha la tête de côté et le contempla sans dissimuler son admiration.

— Je suis certaine de ne pouvoir confondre avec un autre un homme aussi beau et bien bâti !

C'était à Philip de rire à présent. Il se gonfla de vanité et se boursoufla d'orgueil à l'idée qu'elle se souvenait de lui.

— Vous avez raison. À l'époque, j'avais encore mon frère avec moi, Dieu l'ait en Sa sainte garde ! Nous étions commerçants, nous achetions et nous vendions. Mais je ne me souviens pas de vous avoir vue à Trenowth ces années-là.

— Je n'y étais pas. J'habitais sur l'autre rive du fleuve, dans le Devon. J'étais veuve alors, et je le suis toujours, mais aujourd'hui, j'ai cette excellente place. Allons, ajouta-t-elle, se rappelant ses devoirs, nous pourrons en parler plus tard, quand

vous serez lavés et repus. Suivez-moi, je vous prie, Maître Underdown, ainsi que votre homme, s'il le veut. Je vais vous montrer vos appartements.

CHAPITRE VIII

Nous étions logés dans une pièce d'angle au-dessus de la grande salle ; son unique porte ouvrait sur un corridor étroit qui desservait une seconde chambre d'invité, pour l'instant fermée, et menait en haut de l'escalier principal.

— Nous avons peu d'invités quand le maître est absent, dit Janet Overy en nous faisant entrer. L'intendant Alwyn et moi pensons que cette pièce est la plus plaisante des deux, à cause de la fenêtre.

Elle désignait le volet ouvert qui laissait affluer le soleil d'octobre à travers des carreaux de verre plombé, un luxe inhabituel dans une pièce à l'étage, surtout une chambre à coucher.

— Sir Peveril l'a fait faire l'année dernière, reprit-elle, lorsqu'il a eu l'honneur de recevoir le shérif pendant quelques nuits. Les domestiques apporteront le lit à roulettes pendant que vous prendrez votre petit déjeuner. Maître Underdown, vous serez servi dans la grande salle. Et vous, jeune homme, vous irez à la cuisine.

Philip secoua la tête.

— Si cela vous est égal, Maîtresse, je mangerai à la cuisine avec Roger que voici. Je ne tiens pas à être seul. Ceci vaut pour tous mes repas pendant notre séjour qui, pour autant que je puisse le prévoir, durera probablement huit jours. L'intendant est au courant des tenants et aboutissants de la situation. À ce propos, je souhaite lui dire encore un mot après le petit déjeuner.

Il fit du regard le tour de la pièce : le lit, le coffre à vêtements en cèdre, la table de nuit où se trouvaient déjà un pichet et une assiette d'étain prêts pour l'en-cas de la nuit.

— Où est la garde-robe⁸ ? s'enquit-il.

— Au bout du corridor, près de l'escalier. Une fille vous apportera de l'eau pour vous laver et il y a une pompe dans la cour pour votre domestique s'il le désire.

Janet Overy me regarda comme si elle voyait vraiment pour la première fois l'homme que je suis et pas seulement le domestique de Philip Underdown. Elle parut légèrement surprise, comme si je ne correspondais pas à ce qu'elle attendait ; mais l'expression fut si fugitive que je me dis finalement que j'avais dû me tromper. Elle ajouta :

— Quand vous serez prêts, descendez à la cuisine pour votre petit déjeuner. Je vous y attends.

Elle sortit et ferma la porte.

Philip se jeta sur le lit avec jubilation.

— Alors, elle n'était pas bonne, mon idée ? Un doux logis, aussi longtemps que nous le désirons... Désolé de t'avoir attribué le rôle de domestique mais il aurait paru étrange que je voyage sans équipage.

Son ton joyeux démentait son propos ; à mon avis, il n'était pas du tout désolé. Il tirait de la situation un sentiment de puissance et restaurait en partie son orgueil que ma présence indésirable avait entamé. Sans piper mot, j'allai à la fenêtre, l'ouvris et regardai. Le manoir étant exposé au sud et le climat cornouaillais généralement doux, quelqu'un avait jadis planté une vigne contre le mur ; au fil des ans, le cep avait grandi avec tant de vigueur et d'obstination que ses feuilles et ses vrilles enserraient la fenêtre sur trois côtés. De ce fait, au lieu de deux volets, la fenêtre était équipée d'un seul qui se rabattait à gauche contre le mur. Au premier plan du paysage s'étendaient de vastes prés qui s'inclinaient brusquement devant les berges boisées du fleuve et le large chemin battu où nous chevauchions un peu plus tôt ce matin.

Je respirai profondément l'air frais et doux, et humai les senteurs de la Tamar invisible ; née sur les hautes terres, elle coulait quelque part en contrebas avant de rejoindre la mer. Sur

⁸ Expression empruntée au français et considérée comme plus distinguée à l'époque pour désigner les lieux d'aisances. (N.d.T.)

les instances impatientes de Philip, je quittai la fenêtre pour défaire mon ballot. Non qu'il y eût beaucoup à déballer, et la chose fut vite faite : ma chemise de rechange vola vers le coffre, et mon fidèle couteau à manche noir et aux multiples usages, je le glissai dans ma ceinture, à côté de la bourse où je gardais ma petite réserve d'argent. Je saisis mon gourdin.

— Pour l'amour de Marie, pourquoi prends-tu cet engin ? demanda Philip, irrité. Laisse-le là.

Je secouai la tête avec obstination.

— Quand nous aurons mangé, nous irons faire un tour de reconnaissance. Je me sens plus en sécurité quand je l'ai avec moi.

— Comme tu veux, concéda Philip en haussant les épaules. J'ai besoin d'aller à la garde-robe. Alors, descendons. Je m'y arrêterai en chemin.

Nous nous y succédâmes puis, nettement plus à l'aise, nous gagnâmes la cuisine. Elle était pleine de monde ; c'était manifestement l'heure à laquelle une partie du personnel rompait le jeûne⁹ de la nuit, après avoir effectué les premières tâches de la journée. Une fille de cuisine tournait le contenu d'une grande marmite au-dessus du feu, une autre retirait d'un panier les miches de pain chaud qu'elle avait apportées. Assis sur un banc près du mur, leur bol et leur cuiller à la main, les deux hommes qui déchargeaient des sacs de farine lors de notre arrivée attendaient impatiemment. L'intendant Alwyn surveillait la troisième fille de cuisine, qui mettait son couvert à la table centrale, et rectifiait avec une précision tatillonne ses gestes malhabiles ; Janet Overy allait calmement d'un point à un autre pour s'assurer que tout se passait comme il se devait. Nul ne capta si vivement notre attention que la femme déjà installée au bout de la table, un peu à l'écart des autres, et qui mangeait une pomme.

— Jésus ! me souffla Philip à l'oreille. Quelle merveille !

Son enthousiasme était pleinement justifié. J'avais déjà rencontré quelques très belles femmes mais peu d'entre elles

⁹ Traduction littérale de *breakfast* : *to break* : rompre, et *fast* : jeûne. (N.d.T.)

auraient pu rivaliser avec la voluptueuse créature aux yeux verts et aux cheveux roux que l'on nous présenta sous le nom d'Isobel Warden.

— La femme d'Edgar, notre régisseur, dit Janet Overy, la voix empreinte, me sembla-t-il, d'une nuance d'avertissement.

Si elle essayait ainsi de nous mettre en garde, Philip l'ignora. Isobel Warden était en soi un tel défi qu'on ne pouvait y résister. Enjambant le banc avec agilité, il s'assit près d'elle. La femme — si jeune fût-elle, on ne pouvait penser à elle comme à une jeune fille — lui jeta un regard de biais. Les veines saillaient comme des cordes sur le cou épais de Philip. Il glissa son bras autour de la taille d'Isobel et la serra. L'intéressée n'émit pas d'objection.

Elle était effrontée à un degré que je n'ai retrouvé chez aucune autre femme. Visiblement habitués à ses façons, les autres membres de la maisonnée n'en étaient pas moins désapprobateurs. Janet Overy fronça les sourcils, le nez d'Alwyn se pinça comme s'il venait de renifler une odeur d'égout, les trois filles de cuisine se mirent à ricaner avec une affectation qui révélait la gêne plus que l'amusement et les deux hommes, l'air menaçant, se parlaient à voix basse ; leur sympathie allait de toute évidence au mari absent.

La gouvernante prit un bol de bouillie d'avoine des mains d'une fille et le plaça devant Philip.

— Mangez ceci, Maître Underdown, dit-elle, et laissez Isobel tranquille. Elle a un homme bien à elle et, de surcroît, très jaloux. Il y a au manoir assez de femmes seules et de veuves, comme moi, poursuivit-elle avec un sourire apaisant, pour que les hommes n'aient pas besoin de se voler les uns les autres.

Philip rit et je lui jetai un regard sévère en m'asseyant à son côté. Regard qu'il me rendit sur le mode railleur puis, nous défiant tous, il enlaça de nouveau la taille bien tournée d'Isobel Warden.

— Tu n'as rien contre, n'est-ce pas, ma douce ? lui souffla-t-il, avant de déclarer à la cantonade : Je lui plais !

Pendant qu'il parlait, une silhouette s'était profilée dans l'embrasure de la porte. L'homme qui entraît poussa un beuglement de rage ; il était jeune, brun et bouclé, bâti en force, muni de poings impressionnants.

— Laisse ma femme tranquille ! hurla-t-il.

Il traversa la cuisine en trois enjambées, saisit Philip à bras-le-corps, le souleva du banc, le fit pivoter et l'expédia au sol d'un coup dans la mâchoire. Le tout si vite que nul, pas même moi, n'eut le temps d'intervenir.

Je fus pourtant assez rapide pour me poster à califourchon sur mon compagnon allongé avant que le jeune et farouche hercule pût lancer une nouvelle attaque. Ses mains crispées comme des serres témoignaient de son intention de poursuivre sa besogne en étranglant Philip. Ce fut sur mes biceps qu'elles se refermèrent.

— Ôte-toi de là ! gronda le régisseur.

— À vous de m'y contraindre, répondis-je.

— Cessez immédiatement cette bagarre indécente !

Alwyn tendait entre nous son bâton blanc d'intendant.

— Edgar, cet homme est un ami de Sir Peveril et tu te conduiras envers lui comme si le maître était présent. Prends garde à ce que je te dis ou je serai contraint de te renvoyer. Quant à vous, monsieur, poursuivit-il à l'adresse de Philip humilié qui se remettait sur ses pieds, ayez l'obligeance de traiter nos femmes avec la courtoisie qu'elles méritent. Et toi, femme, acheva-t-il en se tournant vers Isobel, essaie de te souvenir que tu es désormais mariée et garde tes faveurs pour ton mari !

Si je n'avais été témoin de cette scène, jamais je n'aurais cru qu'un homme d'apparence si falote disposât d'une telle autorité. Edgar, qui semblait toujours aussi assoiffé de vengeance, s'assit à la table sans discuter et se contenta de jeter à sa femme un coup d'œil qui ne présageait rien de bon. Philip, lui aussi, reprit sa place, bien que sa blessure et sa mâchoire enflée fussent de nature à lui gâcher tout plaisir lors des repas à venir. Seule l'objet de la querelle, apparemment indifférente aux admonestations de l'intendant, continuait placidement de manger sa pomme.

Maîtresse Overy voulut s'occuper aussitôt de la mâchoire de Philip mais il la repoussa d'un geste, résolu à traiter sa blessure par le mépris. En fait, son orgueil avait été blessé, bien plus que sa carcasse ; son expression furieuse me le disait. Mais après

tout, il l'avait cherché et je n'étais pas d'humeur à dilapider ma sympathie sur sa personne.

Le repas se déroula dans un silence gêné ; seuls, la gouvernante et moi tentâmes d'amorcer une conversation. Quand il fut terminé, Philip annonça qu'il allait se reposer dans sa chambre. Lui devant, moi sur ses talons, nous traversâmes la cour, la grande salle et l'escalier en colimaçon jusqu'aux chambres du second étage. Là, faisant brusquement demi-tour, il jeta, irrité :

— Faut-il vraiment que tu me suives partout, où que j'aille ?

— Je pense que c'est plus sage. Pas vous ? répondis-je froidement.

Il hésita, haussa les épaules et se dirigea vers son lit.

— Dans les circonstances présentes, peut-être bien. Je suis fatigué d'avoir voyagé toute la nuit. J'ai envie de dormir.

Avec un rire méchant, il observa :

— Dommage qu'ils n'aient pas encore apporté le lit à roulettes !

Les yeux fixés sur la fenêtre ouverte, il abandonna brusquement son ton goguenard.

— Il y a quelqu'un là-bas, sous les arbres. Je l'ai vu, dit-il en se tournant et me serrant le bras à m'en faire mal.

Je tentai de le rassurer bien que mon cœur battît, lui aussi, à m'en faire mal.

— C'est sans doute un homme de Sir Peveril. Vous avez entendu ce que Maîtresse Overy disait au petit déjeuner. Le moulin à grain, la scie de long et la forge sont tous hors de vue du manoir, à la limite du domaine. Les hommes doivent aller et venir sans cesse toute la journée.

Philip secoua la tête.

— Non. Cet homme a vu que je le regardais et s'est immédiatement dissimulé derrière un tronc. Je pense que tu dois aller y voir de plus près. Je reste ici. Seul, tu n'as rien à craindre.

— Très bien, dis-je à contrecœur. Mais gardez la porte verrouillée aussi longtemps que je suis absent.

Je pris mon gourdin et descendis. Alors que je traversais la cour pour gagner le portillon de la loge de garde, j'entendis mon

bourrin hennir dans l'écurie qui jouxtait l'aile des domestiques. J'étais étonné moi-même de constater comment, en quelques jours, j'avais appris à connaître son cri, son odeur et la texture de sa robe. Je sentais d'avance combien il m'en coûterait de me séparer de lui quand le temps serait venu de le ramener dans les écuries de l'évêque à Exeter. Je fus tenté d'aller le voir pour m'assurer qu'il avait été correctement nourri et abreuvé après sa longue course nocturne ; mais je ne pouvais laisser à notre intrus, si intrus il y avait, le temps de s'éloigner et, de toute façon, je pouvais faire confiance au valet d'écurie de Sir Peveril : il connaissait sûrement son travail.

Une des laveuses sortit de la buanderie, portant un panier de lessive sous le bras. Elle me souhaita bonjour, me suivit sous le portail et s'arrêta dans la prairie pour étendre sur l'herbe le linge humide. Moi-même je continuai vers la lisière des bois, piquant par le sentier qui menait à la rivière, ralentissant l'allure et observant soigneusement de droite et de gauche. Sous le couvert, l'éclat du soleil parvenait adouci par le combat mené pour pénétrer l'entrelacs des branches. Déjà les feuilles jaunissaient et la brise en détachait certaines dont elle soutenait le vol avant de les déposer au sol, tels de délicats copeaux de cuivre battu.

Empoignant solidement mon gourdin, je quittai le sentier pour explorer le sous-bois où le terreau de feuilles adhérait aux troncs et aux racines des jeunes arbres rabougris, incapables de se frayer une voie vers l'air et la lumière. Tout était tranquille ; je m'arrêtais de temps à autre, sans rien percevoir que les battements sourds de mon cœur. Une fois seulement, j'entendis le roulement d'un chariot sur le sentier, à présent hors de ma vue, et le charretier crier à son aide : « Regarde donc à l'arrière si les bûches sont solidement arrimées ! » Ils rapportaient de la scierie le bois de chauffage destiné au manoir en vue de l'hiver qui s'annonçait.

Je n'avais pas l'impression d'être observé mais le sentiment d'une solitude extrême. En dépit de ce que je pensais avoir vu lors de la traversée en bac, une conviction s'empara de moi : Philip, lui, n'avait vu personne et venait de se débarrasser sournoisement de moi pour se lancer à la recherche d'Isobel

Warden. Il n'avait plus maintenant qu'une idée en tête : se venger du régisseur, et le meilleur moyen d'y parvenir était de séduire sa femme. Le bon sens me disait que même Philip Underdown ne serait pas assez fou pour cela. Néanmoins, je me retrouvai bondissant dans le sous-bois sans souci de discrétion puis remontant en courant le sentier jusqu'à la loge de garde comme si j'avais l'Homme vert¹⁰ à mes trousses. Toujours courant, je traversai la cour et la grande salle, grimpai l'escalier quatre à quatre et bondis dans notre chambre...

Vautré sur le lit, Philip ronflait.

Convaincu de ma stupidité, un peu honteux de mes soupçons, je refermai doucement la porte sur mon compagnon et me demandai ce que j'allais faire à présent. Il semblait vain de retourner aussitôt dans les bois poursuivre mes recherches. Si un guetteur y avait été tapi, il s'était retiré depuis longtemps, dérangé par mon départ bruyant. Je m'aperçus que, malgré le déjeuner avalé moins d'une heure plus tôt, ma randonnée dans les bois avait aiguisé mon appétit et je me dirigeai vers la cuisine, dans l'espoir d'y trouver quelque chose à manger.

L'activité régnait à présent dans la cour où tous allaient et venaient, absorbés par leur tâche quotidienne, mais la cuisine était temporairement tranquille ; seule Janet Overy s'y trouvait encore, près d'une longue table à l'extrémité de la pièce où elle contrôlait les produits frais du potager, situé derrière le manoir, qu'un homme venait de lui apporter. En m'entendant entrer, elle se retourna et me sourit.

— Tu as faim ? demanda-t-elle en s'essuyant les mains sur un linge et s'avancant vers moi.

— Comment le savez-vous ? répondis-je, décontenancé. J'ai dû manger comme quatre au petit déjeuner.

Elle riait.

— À d'autres ! Un grand gars comme toi a constamment besoin de se sustenter. Je le sais. J'en avais épousé un tout pareil.

¹⁰ Personnage de la mythologie nordique. (N.d.T.)

Elle me fit signe de m'asseoir et apporta du pain, du fromage et une assiette de doucettes¹¹ au lait d'amande dont elle me dit qu'elle les avait faites le matin. Puis elle emplit un mazer au baril de bière et vint s'asseoir à la table pour me tenir compagnie. Elle était rouge et semblait incommodée par la température de la cuisine ; je me dis qu'elle était sans doute contente de se reposer un moment.

— Tu me rappelles un peu mon mari, ajouta-t-elle.

— Êtes-vous veuve depuis longtemps ? demandai-je, la bouche pleine de pain et de fromage.

Un voile de tristesse assombrit son visage.

— Huit ou neuf ans, peut-être plus. Le temps passe si vite et il n'est pas toujours facile de garder la trace de sa fuite. Hugh était pêcheur, et maître à son bord. Lui et deux de ses hommes se sont noyés en mer une semaine avant la naissance de notre fils.

Je reposai le mazer que j'allais porter à mes lèvres et tendis une main pour effleurer la sienne.

— J'en suis navré. Mais le garçon doit être pour vous un grand réconfort.

À son expression, je vis aussitôt que j'avais commis un impair. On eût dit que l'ombre de la mort se déployait de son menton à son front, laminant ses traits et les vidant de toute animation.

— Je l'ai perdu quand il avait cinq ans, dit-elle. Un des plus ravissants enfants qui se puisse voir, aux yeux bleus et aux cheveux blonds comme les tiens. Mais c'est assez parlé de moi et de mes affaires.

Elle prononça ces derniers mots avec entrain et une détermination qui m'interdisait de revenir sur le sujet.

— Parle-moi plutôt de toi, poursuivit-elle. Que fais-tu avec Maître Underdown ? Tu es trop jeune pour avoir été associé à ses affaires d'autrefois.

J'avais prévu la question et m'étais demandé jusqu'à quel point je pourrais lui dire la vérité si elle m'interrogeait. Manifestement, l'intendant Alwyn avait reçu certaines

¹¹ Pâtisserie fourrée de jaune d'œuf, de crème, de safran, et sucrée au miel. (*N.d.T.*)

confidences de Philip et j'ignorais jusqu'à quel point on pouvait se fier à lui pour n'en rien révéler à Maîtresse Overy, qui venait sitôt après lui dans la hiérarchie des serviteurs. Par ailleurs, si Philip et moi avions été suivis depuis Plymouth, la vigilance d'une paire d'yeux supplémentaire ne nous nuirait certes pas et pourrait même prévenir tout danger. Et puis, la responsabilité d'assurer la sécurité de mon compagnon commençait à peser lourdement sur mes épaules. Le duc m'avait imposé deux jours de garde et nous en étions déjà à cinq, sans parler de ceux à venir. J'avais besoin de partager mon fardeau avec quelqu'un et Maîtresse Overy, bien qu'elle fût nettement plus jeune, me rappelait beaucoup ma mère, dont elle avait la même attitude sereine devant l'existence, l'air de connaître la réponse à toutes les questions qu'elle pose, et aussi l'art de vous soutirer les secrets que vous avez résolu de taire. Je savais bien que je n'aurais dû faire confiance à personne mais le désir de parler était souverain.

Je regardai derrière moi pour m'assurer que nous étions toujours seuls, jetai deux brefs coups d'œil vers la porte et vers la fenêtre ouvertes, ma voix devint murmure et je m'abîmai dans mon récit.

CHAPITRE IX

Quand je me tus, Janet Overy se leva pour remplir mon mazer, puis reprit sa place à la table et posa devant elle ses mains jointes.

— Une histoire étonnante, dit-elle, qui en recouvre une autre que tu ne m'as pas dite, sinon pourquoi un personnage aussi important que le frère du roi t'aurait-il choisi pour une telle mission ? Sois tranquille, je vais ouvrir l'œil sur tous les étrangers au manoir. Quant à l'homme que tu appelles Silas Bywater, je crois le connaître. Je me souviens l'avoir vu en compagnie de Maître Underdown un jour que je faisais des provisions à Plymouth. À l'époque, j'avais encore mon fils.

Elle se tut abruptement, sans doute pour chasser des souvenirs par trop insupportables.

— Je vous en supplie, gardez pour vous ce que je vous ai dit, lui recommandai-je. Encore que je suppose qu'Alwyn en sache une partie.

Elle sourit :

— Je n'ai pas l'habitude de commérer avec les filles de cuisine... Tu as entendu ?

L'index dressé en signe d'avertissement, elle se leva brusquement et traversa la pièce sur la pointe des pieds pour regarder par la porte. Je la suivis anxieusement des yeux. Au bout d'un instant, elle se retourna en secouant la tête.

— Il n'y a personne. Je dois entendre des voix... De toute façon, dit-elle avec optimisme, nous parlions si bas que personne n'aurait pu nous écouter.

Soulagé mais pas vraiment convaincu, je sortis à mon tour pour vérifier par moi-même. Beaucoup de gens circulaient dans la cour – les bûches que j'avais vu charger sur le chariot étaient maintenant rangées dans la salle en sous-sol – mais il n'y avait

personne près de la cuisine. Je rentrai dans l'intention de terminer les dernières doucettes. Un souvenir me revint alors et j'ouvris la sacoche attachée à ma ceinture dont je tirai le brin de renouée tout flétri et fané.

— Voici ce que Silas Bywater m'avait demandé de donner à Maître Underdown. Est-ce que cela vous dit quelque chose ?

La gouvernante saisit la tige et l'examina avec curiosité avant de secouer la tête.

— C'est tout simplement de la renouée, comme tu le dis. Une plante très commune.

— Ma mère m'a dit un jour qu'elle est vénéneuse.

Maîtresse Overy parut dubitative.

— Je ne l'ai jamais entendu dire. Mais je ne sais pas tout, reconnut-elle, rieuse, et ta mère avait sans doute raison.

Elle pencha la tête de côté et me considéra pensivement.

— J'avais cru comprendre que Philip Underdown l'avait jetée après que tu la lui avais montrée. Si c'est le cas, comment se fait-il que tu l'aies encore ?

— Dès qu'il a eu le dos tourné, je l'ai ramassée et mise dans ma poche. Ne me demandez pas pourquoi... Je pense que c'était simple curiosité de ma part ; la plante en soi et l'effet qu'elle a produit sur Philip m'intriguaient. J'ai senti qu'elle avait pour lui une certaine signification, bien qu'il l'eût nié avec la dernière énergie. À vrai dire, je l'avais oubliée jusqu'à cet instant. Eh bien, je n'ai plus qu'à m'en débarrasser.

J'allai jusqu'à la porte et jetai la plante. Un petit coup de vent s'en empara, la fit virevolter en l'air avant de la laisser tomber dans la poussière de la cour.

— Je vous empêche de faire votre travail, dis-je. Merci pour les doucettes et la bière, et merci de m'avoir écouté. À présent, je vous quitte.

— Va dormir un peu, me conseilla-t-elle, comme ton prétendu maître. James et Luke ont dû porter le lit dans votre chambre. Si je remarque ou si j'entends quoi que ce soit d'anormal, j'enverrai l'un d'eux te réveiller. Après avoir passé la nuit à cheval, tu dois être fatigué.

Je reconnus le fait et la remerciai à nouveau. J'étais heureux de lui avoir dit la vérité. Janet Overy était une femme de tête et

je lui faisais confiance : elle saurait tenir sa promesse. De plus, il y avait à la porte de notre chambre une solide serrure pourvue de sa clé. À condition de fermer la fenêtre, car la vigne me tracassait un peu, nul ne pourrait nous surprendre, Philip et moi. Quand j'arrivai dans la chambre, j'y trouvai le lit à roulettes installé contre un mur et il semblait que son installation n'avait pas troublé mon compagnon qui ronflait toujours à pleine gorge.

Je posai mon gourdin, retirai mes bottes et, sans prendre le temps d'ôter mon pourpoint, je m'affalai sur le matelas étroit et tombai instantanément dans un sommeil aussi profond que celui de Philip. Et, pour autant que je sache, aussi sonore.

Quand je m'éveillai, le soleil déjà haut dans le ciel entraît à flots par les vitres de la fenêtre. Assis sur son lit, Philip m'observait.

— Enfin ! Te voilà réveillé ! soupira-t-il en sautant sur ses pieds. J'ai réfléchi.

Je prêtai peu d'attention à ce qu'il disait, tant j'étais absorbé par une découverte subite : j'avais échangé une prison pour une autre, *La Tête de Turc* pour le manoir de Trenowth, et il me faudrait encore endurer une semaine en compagnie de Philip Underdown avant d'être relevé de ma charge ; peut-être même davantage si, étant donné les événements du St Michael's Mount, le roi Édouard décidait que le *Falcon* devait demeurer là où il était mouillé. J'aspirais infiniment à retrouver ma solitude et ma grand-route, et l'insouciance qui était mienne quand je colportais ma marchandise de village en hameau. Si seulement j'avais décidé d'éviter Exeter jeudi matin, je ne serais pas ici, en train de servir de nourrice à un homme que je trouvais de plus en plus difficile d'apprécier.

Je me rendis compte que Philip essayait de me fourrer quelque chose dans les mains.

— La voici, disait-il, tu la prends.

— Quoi ? Quoi ? bégayai-je, essayant de rassembler mes idées.

— Tu n'as pas écouté un mot de ce que je t'ai dit, maugréa-t-il, postillonnant d'exaspération. Je veux que tu gardes la lettre

du roi jusqu'au moment où j'embarquerai à Plymouth la semaine prochaine ; si tout va bien, évidemment.

Cette précaution oratoire rejoignait hélas mes propres réserves.

— Mets-la à l'abri.

— Pourquoi ? demandai-je, sans un geste pour prendre la lettre.

— Parce que, comme je viens de te l'expliquer pendant que tu rêvassais, s'il m'arrive quoi que ce soit – ce qu'à saint Michel et tous ses anges ne plaise ! –, ce sera la première chose que mon agresseur cherchera sur moi. Personne ne pensera que c'est toi qui en as la charge, ricana-t-il. Mets-la dans ta sacoche et préserve-la au péril de ta vie.

Le regard qu'il me lança impliquait que cette dernière ne valait pas cher. Toutefois, la force de son argument ne pouvait m'échapper, bien que je fusse vaguement surpris qu'il manifestât tant d'inquiétude et de lucidité à propos de sa mission. Jusqu'alors, en dépit de ses mésaventures, il s'était conduit comme s'il était immunisé contre le danger. Il commençait enfin à se comporter comme un homme sensé, conscient de ses responsabilités, et ce n'était sûrement pas moi qui l'en découragerais. Je pris la lettre cachetée du sceau royal et la mis dans ma sacoche comme il me l'avait demandé. Je me sentis brusquement encore plus accablé, comme si mes soucis venaient de décupler.

Il me vint tout à coup à l'esprit qu'il ne m'avait pas questionné à propos de l'étranger qu'il avait juré avoir vu ce matin de la fenêtre. Étrange omission de la part d'un individu qui, sur le moment, avait manifesté tant d'anxiété. Maintenant que j'y pensais, il était aussi bizarre qu'il se fût tranquillement endormi sur le lit, sans attendre mon retour et mon rapport. Mon malaise se renforçait. Qu'avait-il bien pu faire en mon absence ?

— Isobel Warden... dis-je spontanément.

Puis j'hésitai.

— Eh bien, quoi, Isobel Warden ?

— Ce serait pure folie de s'aliéner le mari. Nous avons d'autres ennemis auxquels penser. S'en faire délibérément un de plus du régisseur serait aller au-devant d'ennuis inutiles.

Sa moue hautaine s'accentua :

— Tu me prends vraiment pour un crétin ! Je n'ai pas besoin de toi pour résoudre ça.

— Je pense que vous êtes imprudent et que vous pouvez être irréfléchi quand vous vous croyez provoqué. En l'occurrence, c'est vous qui avez joué les provocateurs.

Il tourna la tête et la lumière tomba en plein sur sa joue et sa mâchoire meurtries.

— Tu n'appelles pas ça une provocation ?

— Non, des représailles. Avant de mettre la main sur elle, vous saviez que la femme était mariée.

Philip s'esclaffa et se rassit sur le bord de son lit.

— Sainte Mère de Dieu, préservez-moi de ce Roger Chapman prude et hypocrite ! implora-t-il, les yeux au ciel. Et si tu crois qu'Isobel Warden est une dame, laisse-moi te dire que tu fais erreur. C'est une putain comme j'en connais peu. Je te parie, moi, qu'avant la prochaine Saint-Michel son mari pourra casser la mâchoire d'un bonhomme qui aura fait mieux que lui enlacer tendrement la taille.

— C'est possible, répondis-je en ravalant ma colère de ce qu'il eût si bien lu mon caractère. Mais ceci ne regarde que lui et elle. Notre objectif prioritaire est de faire ici aussi peu de remous que possible. Si Edgar Warden commence à se plaindre de vous dans la taverne du pays, chacun saura bientôt où vous êtes et ce que vous y faites. Nous devons rester discrets. Et puisque vous ne me l'avez toujours pas demandé, je vous informe que je n'ai trouvé personne dans les bois ce matin.

— Hein ? fit-il, déconcerté, en me regardant les yeux écarquillés.

Puis il se reprit.

— Ah oui... commença-t-il, décontenancé, ne sachant comment expliquer son oubli. Après ton départ, je me suis dit finalement que j'avais dû me tromper. Ce que j'ai vu n'était sans doute que l'ombre d'une branche agitée par la brise.

Sa trouvaille était minable, et il le savait. Sans me laisser le temps de répliquer, il se leva comme un ressort.

— D'après le soleil, il doit être près de midi. Si on ne se dépêche pas un peu, il ne restera rien du dîner.

Je laissai tomber le sujet, mais résolu d'avoir Philip doublement à l'œil et de ne plus me laisser berner. Je le soupçonnais plus que jamais d'avoir exploité mon absence au profit de quelque dessein personnel.

La fin de la journée se passa comme se passerait, j'en avais très peur, le reste de la semaine : à manger, somnoler et de nouveau manger. La vie du manoir se déroulait autour de nous mais nous n'y avions pas de rôle actif à tenir. D'après Philip, l'indifférence des serviteurs à notre égard tenait à l'explication que l'intendant avait jugé bon de leur fournir au sujet de notre présence parmi eux.

— Car, il faut que tu le saches, insista-t-il, j'ai jugé nécessaire de dire à Alwyn une part de la vérité.

— Je m'en doutais.

Je m'abstins de lui révéler que j'avais moi-même raconté toute l'histoire à Janet Overy, y compris des bribes d'informations dont j'étais sûr que j'aurais mieux fait de les taire. Si la dame les gardait pour elle, ce dont j'étais certain, il n'était pas besoin d'exciter la colère de Philip. Une seule chose me préoccupait : avant de se convaincre du contraire, Janet avait craint que l'on n'eût surpris notre conversation.

Ni Philippe ni moi ne nous aventurâmes hors de la cour ; adossés au mur du manoir, nous nous délectâmes tout l'après-midi de la douceur du soleil d'octobre, en attendant que viennent quatre heures et le signal du souper. À mon avis, Philip commençait à se rendre compte qu'en matière de distraction le manoir de Trenowth ne valait pas mieux que *La Tête de Turc*. J'espérais qu'il s'en accommoderait ; sinon, il était bien capable de créer à sa manière son propre divertissement, auquel, me disais-je, Isobel Warden serait inévitablement associée.

Nous assistâmes aux vêpres dans la chapelle du manoir ; en cette veille de la Sainte-Foi et en l'absence du chapelain de Trenowth, qui avait accompagné son maître et sa maîtresse à

Londres, elles furent célébrées par le curé de la paroisse. Rouge, suant et agité, celui-ci traversa la cour au pas de course et se confondit en excuses pour son retard, alors que nous nous asseyions pour souper. Ses yeux chassieux brillèrent quand il vit la table dressée, et il n'y avait aucun risque qu'il refusât de prendre place à table et de partager le repas après l'office. Quand, de nouveau, nous fûmes tous rassemblés dans la cuisine et assis autour de la table, une fois les premières affres de la faim apaisées par le poulet, le bacon et les pois bouillis, le curé réussit à détourner son attention de son assiette et la focalisa sur Philip et sur moi.

— Alwyn m'a appris que vous êtes un ami de Sir Peveril et que vous voyagez dans notre région, dit-il à Philip.

Là-dessus, il haussa ses sourcils hirsutes, comme une invite éloquente aux confidences, mais Philip se contenta d'un vague grognement et continua de manger.

— Sir Peveril est un excellent homme, reprit le prêtre sur un ton onctueux. Un grand bienfaiteur de l'Église.

— Et un excellent ami, reconnut Philip en se servant une seconde ration de poulet.

— Quant à vous, monsieur, insista le prêtre que tout le monde appelait père Anselm, puis-je vous dire combien il est plaisant de rencontrer un gentleman qui n'hésite pas à prendre ses repas en compagnie des membres les plus modestes de la maisonnée et d'un humble prêtre de paroisse tel que moi...

— Je n'aime pas manger seul, répondit Philip, bourru.

Sur quoi, il enfourna une grosse bouchée qui le dispensait de s'étendre davantage.

Le père Anselm eut un mince sourire, acceptant sa défaite dans le jeu subtil auquel normalement il excellait : soutirer des renseignements à autrui.

— Néanmoins, je considère qu'il est digne d'éloges de ne pas tenir à distance vos frères humains. Voyez l'autre étranger à notre communauté qui est arrivé ce matin à la taverne du village. Il n'a pas assisté aux vêpres à l'église et Thomas Aylward, le tenancier, m'a dit qu'il n'a pas daigné quitter sa chambre depuis son arrivée et demande que ses repas lui soient montés par une servante.

La main de Philip qui portait une bouchée à ses lèvres trembla et je dressai la tête.

— Un étranger ? demandai-je. Au village ?

Village était peut-être un grand mot pour décrire Trenowth, que nous avions traversé à l'aurore. Une poignée de chaumières rassemblées autour d'une église et d'une hôtellerie abritaient les familles qui travaillaient sur le domaine mais n'habitaient pas au manoir. Ce hameau se dressait en retrait de la limite des eaux, sur un bras de terre qu'enlaçait le cours protecteur d'un petit affluent de la Tamar. Dans la lumière rosée de l'aube, il m'avait paru prospère et bénéficiait manifestement de la protection de Sir Peveril et de son épouse.

Le père Anselm avait dû sentir la nuance d'alarme dans ma voix car il parut surpris et intrigué.

— Je reconnais que nous sommes isolés ici, à l'écart du grand courant des événements, mais les étrangers ne sont pas une espèce inconnue, ce dont vous et votre maître portez témoignage. Étant donné les nouvelles qui nous sont parvenues hier – la prise du St Michael's Mount par le comte d'Oxford –, on peut s'attendre, je crois, à quelques allées et venues des autorités jusque dans notre petit trou.

À présent, Philip n'avait plus la bouche pleine et il avait recouvré son contrôle. Il m'envoya sous la table un vilain coup de pied.

— Mon père, vous avez tout à fait raison. Un tel événement est de nature à accroître la circulation sur les routes. Le gentleman hautain qui demeure à l'auberge pourrait bien être là pour le service du roi.

Ayant habilement détourné la conversation, il fit dévier l'intérêt du prêtre par une question qui me coupa le souffle.

— Nous confesserez-vous avant de nous quitter, mon père ?

— Bien sûr, mon fils, repartit le père Anselm, ramené sans détour à ses devoirs envers ses ouailles. Tous ceux qui le désirent. Je serai à la chapelle après le souper.

Je ne pouvais imaginer que Philip Underdown fût désireux de purifier son âme mais j'admirai sans réserve le tour de passe-passe grâce auquel il avait fait oublier ma bourde. Un intérêt trop manifeste à l'égard de l'étranger qui logeait à la taverne

reviendrait aux oreilles du patron qui, à son tour, révélerait notre présence à son client. Personnellement, j'avais très peu d'espoir que celle-ci demeurât longtemps un secret et, si le visiteur était notre gentilhomme de l'abbaye de Buckfast, il devait avoir déjà une idée assez précise du lieu où nous nous étions réfugiés. Mais il se pouvait aussi qu'il fût un voyageur parfaitement inoffensif et, jusqu'à ce que son identité fût confirmée grâce à l'enquête prudente que je mènerais le lendemain, mieux valait apaiser la curiosité du père Anselm et modérer sa propension évidente aux ragots.

Je fis des yeux le tour de la table. Mis à part le prêtre, Philip et moi, les autres convives étaient Janet Overy, l'intendant, deux petites servantes – la nuit, elles couchaient à la cuisine sur des paillasses, dans la chaleur douillette du feu –, et Isobel et Edgar Warden, qui logeaient dans l'aile des domestiques, ainsi que la gouvernante et Alwyn. Tous les autres habitaient le village et venaient chaque matin au manoir, dès l'ouverture des portes. Je rencontraï le regard de Janet Overy et détournai les yeux. À l'exception de mon compagnon et de moi-même, elle seule avait saisi le sens possible de la présence de l'étranger à l'auberge puisque je lui avais raconté l'affaire, et je devais à tout prix cacher à Philip que j'avais failli à la discrétion : j'arrivais à m'arranger de ses colères mais pas de son mépris. Pour le reste, Alwyn en savait trop peu pour flairer le danger ; Isobel fixait son assiette d'un air maussade : marque du courroux marital, un bleu s'étalait sur sa tempe droite ; Edgar ruminait ses propres pensées qui n'étaient guère amènes à en juger par les coups d'œil venimeux qu'il dardait sur Philip.

Une fois le souper fini et la table débarrassée, le père Anselm annonça qu'il écouterait les confessions le plus tôt possible ; le crépuscule d'octobre tombait et il souhaitait être de retour au presbytère avant la nuit. Il repartit en hâte vers la chapelle, située dans un angle du quadrilatère, entre la buanderie et la grande salle.

— Tel est pris qui croyait prendre, soufflai-je en souriant à l'oreille de Philip. Je crains que vous n'ayez d'autre choix que de passer le premier.

Nous étions sur le pas de la porte de la cuisine, contemplant le fin voile bleuté qui commençait à noyer les bâtiments. Sur un ton plus sérieux, je questionnai :

— Cet étranger, croyez-vous que ce soit notre assaillant ?

— *Mon* assaillant ! jappa-t-il. C'est bien pourquoi je t'ai confié la lettre. Tu l'as toujours ?

Je fis signe que oui, et il reprit :

— Il se peut après tout que nous ayons été suivis. Mais nous n'avons vu personne et, en définitive, j'en doute. Nous commençons à flairer des ennuis là où il n'y en a pas et nous sursautons à la vue de notre ombre. N'était mon intervention opportune, tu aurais rendu ce prêtre malade de curiosité.

Son ton était devenu mauvais.

— Et à présent, à cause de ta stupidité, me voilà contraint de passer à confesse, chose que j'ai pu éviter depuis des années. Je pourrais raconter une histoire qui ferait crever de peur le malheureux, fit-il avec un rire sinistre. Mais je ne le ferai pas. À quoi bon ? Il n'est pas de pénitence qui pourrait me laver de mes péchés. Quand je mourrai, j'irai droit en Enfer.

CHAPITRE X

Au cours de cette soirée nacrée, iridescente, il semblait que le ciel avait aspiré les couleurs de la terre pour les fondre en un vaste lac céleste, d'une pâleur chatoyante. Mais quand je sortis de la chapelle, ce jour, un des plus longs de ma vie, arrivait à son terme. On avait allumé les torches qui léchaient l'obscurité croissante de leurs brillantes langues de feu. J'avais été le dernier à me confesser ; sorti derrière moi, le père Anselm fit des adieux hâtifs à Janet Overy et à l'intendant qui, sitôt qu'il fut parti, verrouilla et barricada la grande porte tandis que la gouvernante fermait à clé le portillon à gauche du portail.

Philip m'attendait, un sourire sardonique aux lèvres.

— Pur et purgé ! s'esclaffa-t-il. Deux *Je vous salue, Marie*, et me voilà innocent comme l'enfant au berceau. Il est facile de berner ces prêtres !

— Peut-être. Mais sûrement pas Dieu, répondis-je tranquillement.

Je m'attendais à ce qu'il déversât sur moi le flot de son mépris et sa réaction me surprit : ses traits se vidèrent de toute expression et il resta muet. Nous franchîmes les quelques pas qui nous séparaient du seuil de la grande salle, prêts à nous coucher bien qu'il fût encore tôt. La gouvernante et l'intendant nous souhaitèrent une bonne nuit et repartirent vers la cuisine, sans doute pour bavarder et boire de la bière chaude aux épices jusqu'à ce que leur vienne l'envie de dormir. L'aiguillon du remords me tourmentait de nouveau en songeant aux révélations que j'avais faites à Janet Overy. Car, après tout, que savais-je d'elle ? Je soupirai. Le duc n'aurait jamais dû placer en moi sa confiance. Je n'étais pas taillé pour ces besognes clandestines et tortueuses. Une fois encore, je fus tenté de

soulager ma conscience en avouant mon indiscretion à Philip ; une fois encore, le courage me manqua.

Nous montâmes l'escalier et entrâmes dans notre chambre au bout du petit corridor. Je posai mon gourdin au pied de mon lit à roulettes et j'allai fermer la fenêtre. Penché sur l'appui, je jetai sur le paysage un regard anxieux ; tout semblait tranquille et, juste à cet instant, l'ultime traînée de jour vacilla et mourut, adoptant une teinte froide et cendrée sous le ciel obscurci. Je fermai le volet de bois, puis la fenêtre. Quand je la poussai, elle grinça légèrement sur ses gonds de fer. Je m'assis sur le bord de mon lit et retirai mes bottes. Philip s'était déjà débarrassé des siennes et délaçait son pourpoint.

— Tu penses que je suis un crétin d'être venu ici, pas vrai ? me lâcha-t-il tout à trac.

J'étais sidéré. C'était la première fois depuis nos cinq jours d'intimité forcée qu'il manifestait quelque intérêt pour mon opinion, voire qu'il laissait entendre que je pouvais en avoir une.

— Je pense que nous aurions mieux fait de rester à Plymouth, dis-je prudemment. Nous y étions aussi bien protégés qu'ici et vous auriez appris sans délai l'arrivée du *Falcon* dans le port.

Il y eut un silence avant qu'il rétorquât avec une violence contenue :

— Je ne supporte pas d'être enfermé ! Cela me tараude de rester très longtemps dans un espace confiné.

Il avait légèrement buté sur le mot « tараude » et il me vint à l'esprit qu'il avait failli utiliser le mot « terrorise ». Il eut un rire forcé.

— Foutaises, bien sûr, mais, dans mes cauchemars, je me vois enchaîné dans le noir.

À peine prononcé cet aveu, je sentis qu'il le regrettait et mon intuition me dit qu'il l'avait lâché malgré lui, dans la foulée de sa confession au prêtre.

Pour le mettre à l'aise, j'enchaînai vivement :

— Moi aussi, j'ai parfois de mauvais rêves qui sont généralement la conséquence de trop de bière et de pain aigre. Pensez aussi que nous disposons à Trenowth de tout le manoir

au lieu d'être enfermés dans une chambre, comme à *La Tête de Turc*.

Il acquiesça, apparemment soulagé que j'aie pris sa défaillance à la légère.

— J'ai entendu parler du manoir de Trenowth il y a quelques années, dit-il, un été où mon frère et moi écumions les hameaux et les villages au bord de la Tamar, du côté du Devon. J'avais traversé le fleuve pour voir si Sir Peveril souhaitait vendre des bijoux ou de l'argenterie. C'était l'époque du mariage de la princesse Marguerite et du duc de Bourgogne et, dans la petite noblesse, beaucoup avaient du mal à trouver assez d'argent pour gagner leurs bonnes grâces en leur offrant un cadeau de mariage princier.

— Était-ce le cas de Sir Peveril ?

— Cette fois-là, je n'ai même pas eu accès à la cour du manoir, ricana Philip sur un ton mordant. Alwyn m'a envoyé promener. Manifestement, il a oublié l'incident.

— Encore une chance, puisqu'il vous a fallu le convaincre que vous êtes un ami de son maître. Que lui avez-vous raconté exactement ? demandai-je en tâtant du bout des doigts le poil de ma barbe.

Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire et s'étira ; ses jointures craquèrent.

— J'en ai dit le moins possible. Que je suis un agent du gouvernement, que j'ai besoin d'un asile pendant quelques jours et que mon ami Sir Peveril, partisan sincère de la maison d'York, aurait souhaité que je séjourne chez lui. Si bien que je n'ai rien d'autre à faire qu'à me divertir pendant une semaine. Ça ne devrait pas être sorcier.

— Si vous pensez à Isobel Warden... commençai-je.

Il me coupa la parole en claquant rageusement des doigts.

— Ma façon de me divertir ne concerne que moi. Alors, mêle-toi de tes oignons ! Ta besogne consiste à veiller à ce qu'il ne m'arrive rien et elle s'arrête là. Côté femmes, je m'en tire très bien tout seul. Et Dieu sait qu'avec les jaloux je ne manque pas d'expérience, ajouta-t-il avec un sourire abject.

Il n'était pas d'humeur à entendre raison, aussi décidai-je de ne rien ajouter pour l'instant. Je n'avais d'ailleurs plus l'énergie

nécessaire pour discuter avec lui. Le voyage de la nuit et les péripéties du jour m'avaient fatigué. Je retirai ma chemise et mes chausse et suggérai que nous nous mettions au lit. Philip étant d'accord, j'allai éteindre la bougie posée sur le coffre contre le mur. En me penchant pour la souffler, je m'avisai que quelqu'un avait posé un petit bouquet de marguerites près du chandelier et qu'au milieu des fleurs se trouvait la tige de renouée. Celle que j'avais moi-même jetée ce matin, je le sus car elle était sèche et flétrie.

Je dus émettre un son – inspiration rapide ou soupir de désarroi, je ne sais – car Philip demanda sèchement :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je réfléchis rapidement. Il était de loin préférable de le laisser dormir tranquille cette nuit et de repousser à demain l'annonce de ma trouvaille.

— Rien du tout, dis-je. Une goutte de cire chaude m'est tombée sur la main.

Je laissai choir les fleurs entre le mur et le flanc du coffre, retournai dans mon lit et tirai les couvertures sous mon menton. Mais cette découverte m'inquiétait. Les yeux ouverts dans l'obscurité, j'étais en proie au malaise et au pressentiment. Qui donc avait récupéré la tige de renouée dans la cour et avait pris la peine de la mettre dans notre chambre ? Que signifiait-elle pour Philip ? Et qui donc avait bien pu cueillir les marguerites ? À ces questions s'ajoutait le souvenir de mon rêve. Pour me rassurer, je m'accrochai à l'idée que son message n'était pas forcément de m'annoncer un événement qui devait advenir mais de m'en avertir pour que je puisse le prévenir. Mais qui était l'étranger de la taverne du village ? Mes idées tournoyaient.

— Roger ! appela doucement Philip.

— Quoi encore ? répondis-je rudement, car je commençais à sommeiller et j'étais irrité d'avoir été réveillé.

— Je voudrais que, cette nuit, tu montes la garde de l'autre côté de la porte. Je me sentirais mieux. Si quelqu'un essaie d'entrer, il devra d'abord t'enjamber et tu pourras donner l'alarme.

Si j'avais eu toute ma tête, j'aurais protesté ou subodoré quelque stratagème. Mais la réapparition de la renouée m'avait troublé. Je repoussai mes couvertures et me levai.

— N'oubliez pas de refermer la porte derrière moi.

J'enfilai mon pourpoint, m'assurai que ma sacoche et la lettre étaient avec le reste de mes biens et empoignai matelas et couvertures. Je me baissai pour ramasser mon bâton mais décidai finalement de le laisser là. Si l'on m'attaquait dans le noir et que j'avais à me défendre, ce serait une arme peu maniable dans l'espace exigu du corridor. À la place, je passai mon couteau dans ma ceinture.

Quelques secondes plus tard, ayant installé mon matelas et ma personne sur les dalles de pierre du couloir, j'entendis Philip tourner la clé et, pour plus de précaution, la retirer de la serrure. Le silence retomba. Je m'enroulai dans mes couvertures et m'efforçai de rester éveillé.

Bien sûr, c'était impossible. Tour à tour je somnolais, m'éveillais, m'assoupissais de nouveau. Puis je sombrai dans un sommeil hanté par un bric-à-brac de rêves incohérents. Soudain, je m'assis brusquement, l'oreille aux aguets. Tout était tranquille. Je pressai l'oreille contre le trou de la serrure. Le silence régnait...

Mon cœur se mit à battre un peu trop vite. Le silence était trop profond. Philip Underdown avait le sommeil sonore, je l'avais appris à mes dépens lorsque nous avons passé la nuit dans une même salle à l'abbaye de Buckfast et à *La Tête de Turc*. Pourquoi donc avais-je obtempéré si docilement quand il m'avait demandé de coucher dans le corridor ? J'avais été un parfait imbécile d'accéder à cette exigence, maintenant, je le savais. J'appelai par le trou de la serrure :

— Philip ?

Pas de réponse. J'appelai de nouveau, plus fort. Toujours rien. Après plusieurs tentatives, abandonnant toute prudence, je criai son nom et tambourinai contre la porte. Je faisais un vacarme à réveiller les morts mais, grâce au ciel, nous étions logés dans l'aile de bâtiment opposée à celle des domestiques. Je secouai et agitai désespérément le loquet mais c'était en pure perte, la porte étant fermée de l'intérieur. Tout en me traitant de

sombre crétin réchappé de la potence, je collai un œil devant le trou de la serrure sans voir autre chose que les ténèbres. Il était arrivé quelque chose à Philip et j'étais enfermé hors de la chambre.

Je me souvins de mon couteau dans ma ceinture et d'un certain Nicholas Fletcher, novice comme moi à Glastonbury. Dans ses vertes années, Nicholas et sa mère avaient voyagé avec une troupe de jongleurs et de danseurs, souvent reléguée dans la compagnie des coquins et des vagabonds. Il avait appris de l'un d'eux comment crocheter les serrures et, à ses moments perdus, m'avait transmis son savoir. Jamais je n'avais songé à l'utiliser avant cette nuit. Je sortis le couteau de son fourreau et introduisis la lame dans la serrure. Suivit un instant d'angoisse : et maintenant, que faire exactement ? Ma fidèle mémoire, elle, le savait encore et j'entendis bientôt le pêne glisser librement. J'ouvris tout grand la porte et me précipitai.

Le lit était vide, les couvertures par terre, la fenêtre et le volet béaient sur leurs gonds. Je poussai contre la paroi intérieure la vitre plombée encadrée de fer et envoyai le volet de bois heurter le mur extérieur. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. En me penchant sur le rebord de la fenêtre, je constatai les dommages que Philip avait infligés à la vigne en l'utilisant comme échelle. De toute évidence, il était sorti de son plein gré pour honorer un rendez-vous ou se rendre à une assignation dont j'ignorais tout. Mais où ? Dans la forêt ou sur les berges du fleuve probablement, car il n'était pas imaginable qu'il ait pu entrer dans la cour du manoir sans la clé du portail, laquelle était à la garde de l'intendant. J'étais sûr d'avoir raison ; outre qu'il s'agissait d'une hypothèse plausible, il y avait aussi le souvenir de mon rêve...

De toute mon âme, je priai le ciel qu'il m'accorde d'arriver à temps pour empêcher qu'il ne s'accomplît. Je m'étais félicité le matin de ma perspicacité : j'avais vu que la vigne était un moyen de pénétrer dans la chambre à coucher ; mais que l'on pût aussi l'utiliser pour s'enfuir m'avait échappé. J'aurais dû envisager cette possibilité sitôt que Philip avait posé les yeux sur Isobel Warden. Comment s'y prendrait Isobel pour sortir de l'enceinte barricadée ? Je ne m'attardai pas à étudier la question. Le

manoir de Trenowth n'était pas fortifié et il existait forcément des moyens d'y entrer et d'en sortir une fois le portail fermé ; le tout était de les connaître. Ces considérations, d'ailleurs, pouvaient attendre. L'essentiel pour l'instant était de trouver Philip et de le ramener sain et sauf au manoir.

Je fis demi-tour et tâtonnai au pied du lit à roulettes en quête de mon bâton ; j'avais l'intention de le jeter par la fenêtre avant de sauter et de le ramasser une fois parvenu au sol. Mais il avait disparu... Philip l'avait emporté. Jurant entre mes dents, j'enjambai le rebord de la fenêtre, basculai de côté, réussis à agripper la vigne et balançai mes jambes jusqu'à ce qu'elles trouvent une prise parmi les branches. Quelques minutes plus tard, mes pieds entraient en contact avec la terre ferme ; j'étais en bas. Murmurant à mi-voix une prière de remerciement, je traversai le pré jusqu'au chemin qui menait au moulin, à la scierie, à la rivière et au village, lové dans son cirque de forêts.

Une brise rafraîchissante agitait les branches enlacées au-dessus de moi ; je percevais les inégalités du sentier sous mes pieds et tendis l'oreille aux pas furtifs d'un animal nocturne apeuré qui se coulait dans le fouillis protecteur des ronces et des buissons. Mon appréhension concernant Philip tournait à la crainte et je progressais prudemment, sans bruit, sauf quand une petite branche se brisait sous mes pieds. En levant les yeux, je voyais paraître de temps à autre le croissant de lune qui, très haut, indifférent, chevauchait les nuages. Le temps changeait et une bourrasque automnale soufflait de la mer.

Chaque fois que la rive tombait à pic et que les fourrés s'éclaircissaient, je voyais à mes pieds luire la Tamar. Je m'arrêtai plusieurs fois pour regarder derrière moi et j'écoutais intensément, à l'affût du moindre bruit qui pourrait me révéler la présence de Philip, encore que le bon sens suggérât que je le découvrirais avec Isobel Warden, dans l'herbe haute des bords du fleuve. Je sentais un filet de transpiration couler entre mes omoplates.

Je faisais halte à chaque tournant, à chaque courbe du sentier pour scruter l'obscurité devant moi. Une chouette quitta les cimes et glissa silencieusement d'un perchoir à l'autre,

traversant mon champ de vision. Son mouvement soudain me fit sursauter et je m'immobilisai, le souffle court et rapide, le cœur fou dans ma poitrine. Puis je me remis en marche avec précaution, conscient que j'étais presque au bas de la descente ; quelques minutes encore et j'étais au niveau de la Tamar. Grâce à une trouée entre les arbres, je distinguai jusqu'à son autre rive la vaste étendue d'eau qu'argentait la lune fugitive.

J'appelai doucement :

— Philip ! Philip ! Êtes-vous là ?

Faute de réponse, je continuai d'avancer parmi les herbes folles qui, de ce côté, frangeaient le cours d'eau et me frôlaient jusqu'à mi-jambe. Derrière moi, dans les arbres, la chouette hulula...

L'extrémité de ma botte gauche buta contre une grande forme qui gisait, à demi cachée par la végétation. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque et je baissai les yeux à l'instant où le fragile croissant, émergeant des nuages, me permit de distinguer la forme d'un corps. « Marie, mère de Dieu, pria-je avec ferveur, faites que ce ne soit pas Philip. » Mes jambes tremblaient mais je me forçai à m'accroupir pour regarder de plus près.

Il gisait face contre terre. J'avancai la main pour toucher la tête et la retirai instinctivement. La substance qui poissait mes doigts ne pouvait être que du sang. Le crâne de Philip avait été défoncé. J'avais brisé mon rêve.

Assis sur mes talons, j'essayai de contrôler le tremblement qui s'était emparé de mon corps tout entier. Mon cerveau avait cessé de fonctionner et je demeurais immobile, inconscient de l'écoulement du temps, privé de sensation. Toutefois, l'engourdissement ne se dissipa que trop vite et je plongeai alors dans un tourbillon de terreurs et d'émotions contradictoires. Mais, peu à peu, j'en pris le contrôle et m'obligeai à penser clairement. Je me signai puis me mis à palper la terre autour du corps, à la recherche d'un objet hypothétique que le meurtrier aurait pu laisser tomber, du moindre indice qui me mettrait sur sa piste.

Je trouvai cet objet mais il n'était ni ce que j'espérais, ni ce à quoi je m'attendais. Avec une horreur grandissante, mes doigts

reconnurent l'écorce et les nœuds de mon propre gourdin dont une extrémité était encore humide de sang. Mon esprit s'emballait ; comme un écureuil en cage, il se précipitait avec frénésie de tout côté. Philip s'était muni du bâton pour se protéger en cas d'attaque, mais l'assaillant le lui avait arraché et s'en était servi pour le tuer. La chose était claire, et plus claire encore la suite des événements : si je laissais mon gourdin sur place et que je donnais l'alarme, je serais moi-même suspect. Et pour ne pas trahir complètement la confiance du duc de Gloucester, il fallait à présent que je prenne la place de Philip à bord du *Falcon* et porte la lettre du roi Édouard à la cour de Bretagne. Je devais revenir immédiatement au manoir, emporter avec moi ma cape de Plymouth et laisser quelqu'un d'autre découvrir le corps de Philip.

Mais Philip était venu là pour rencontrer une autre personne et, pour moi, cette personne était Isobel Warden. Alors, que lui était-il arrivé ? Avait-elle changé d'idée et manqué à sa promesse ? Avait-elle au contraire assisté au meurtre de Philip et vu le meurtrier ? Un instant de réflexion me permit cependant d'éliminer cette seconde hypothèse : dans ce cas, le meurtrier l'aurait aussi tuée. Et si elle s'était trouvée à proximité, sans être cependant assez près pour que l'agresseur pût l'apercevoir, alors elle aurait été dans l'incapacité de l'identifier, du fait de l'obscurité ambiante. De toute façon, il était peu probable qu'elle se présente comme témoin, car cette initiative l'obligerait à exposer les raisons de sa présence dans les bois, au milieu de la nuit, avec Philip Underdown. Non, même si dans sa terreur elle était encore tapie dans le sous-bois, je n'avais rien à craindre d'elle si j'usais de ce subterfuge.

Avec lenteur et précaution, je me remis debout, ramassai mon bâton et franchis les quelques yards qui me séparaient du fleuve dont la berge à cet endroit dépassait de deux pieds le niveau de l'eau. Étendu à plat ventre, je plongeai dans l'eau l'extrémité souillée de sang de mon bâton et le maintins dans le courant rapide. Cela fait, je me relevai et, transpirant de peur, regardant sans cesse derrière moi, je revins au manoir et regagnai la chambre en escaladant la vigne.

CHAPITRE XI

Une fois revenu dans la chambre que j'avais partagée avec Philip, je fermai le volet et la fenêtre. Je fis deux tentatives infructueuses pour allumer la bougie : la première fois, mes doigts tremblants laissèrent échapper le briquet, la seconde, je ne parvins pas à faire jaillir assez d'étincelles entre le chien et le silex pour enflammer l'amadou. La troisième fois fut la bonne. Ensuite, je fus forcé de rester quelques instants immobile, à genoux près du coffre, avant que mes jambes retrouvent quelque vigueur. Alors seulement, j'ouvris la porte pour débarrasser le couloir de mon matelas et de mes couvertures.

Je fouillai toute la pièce avant de trouver la clé que Philip avait simplement laissée sur la table, à côté de son en-cas, auquel il n'avait pas touché : le pichet de bière était plein et la petite miche de pain intacte. Je réalisai soudain qu'en dépit de tout je mourais de faim. Je n'avais rien mangé depuis le souper, et ni la peur ni la panique la plus pitoyable ne pouvaient entamer mon appétit. Mais il fallait d'abord que je m'assure que la serrure de la porte fonctionnait toujours et que mes exploits de crocheteur novice ne l'avaient pas mise à mal.

Je n'en crus pas mes oreilles quand j'entendis le pêne se loger dans la gâche et je bénis Nicholas Fletcher et sa fructueuse initiation. Puis, assis sur le bord du lit de Philip, je mangeai.

Tant que ma faim ne fut pas rassasiée et ma soif étanchée, je refusai d'affronter les fantasmagories dont ma conscience était assaillie. Horrifié par ce qui venait d'arriver, j'avais tour à tour trop chaud ou très froid. J'étais aussi très en colère ; furieux de mon incroyable niaiserie et de ma stupidité qui avaient permis à Philip de me jouer un tour auquel un écolier ne se serait pas laissé prendre ; furieux aussi de l'irresponsabilité de Philip qui l'avait conduit à risquer sa vie et le succès de sa mission pour un

rendez-vous clandestin avec une femme. Mais je ne devais pas laisser mes émotions l'emporter sur les autres considérations. Avant le lever du jour et la découverte inévitable du corps, j'avais à résoudre certaines questions et à prendre des dispositions. Et pour cela, j'avais besoin de nourriture.

Engloutis jusqu'à la dernière miette et la dernière goutte, le pain et la bière remplirent leur fonction : je me sentais un peu mieux. Mes idées étaient plus claires et j'avais pris les précautions dont j'aurais dû me soucier sitôt revenu dans la chambre ; je vérifiai mes affaires pour m'assurer que la lettre du roi Édouard au duc François s'y trouvait toujours. Jusqu'alors, je n'avais pas envisagé que quelqu'un ait pu attirer Philip hors de la chambre et lui voler ainsi ce pour quoi il avait été tué ; c'est dire l'innocent que j'étais dans ce monde d'intrigues et de complots. Cependant, la lettre était toujours là dans ma sacoche, enveloppée dans mon ballot sous le lit à roulettes. Du fond du cœur, j'adressai au ciel une prière de gratitude.

Je comprenais mieux à présent le mobile de Philip lorsqu'il m'avait confié la lettre. D'une certaine manière, il avait connaissance du risque qu'il courrait lors de ce rendez-vous nocturne. Qu'avait-il donc dit ? « *S'il m'arrive quoi que ce soit, ce sera la première chose que mon assaillant cherchera sur moi.* » Ses narines s'étaient pincées quand il avait évoqué ce danger qu'il avait cependant considéré comme trop minime pour en tenir vraiment compte, mais il avait pris contre cette menace les précautions qu'il pouvait. Cependant, il n'aurait sûrement pas gardé la lettre sur lui lors d'un rendez-vous galant avec Isobel Warden. Il l'aurait laissée derrière lui. Il avait même estimé qu'elle serait plus en sûreté dans mes affaires que dans les siennes...

Mes paupières pesaient de plus en plus. En dépit de l'effervescence de mes idées et de la nécessité de jouer les innocents quand viendrait le jour, mon corps exigeait du repos. Il est presque impossible de résister à ce besoin impérieux sur lequel nous n'exerçons pas de contrôle. J'ai entendu dire que des hommes condamnés au gibet dormaient encore profondément la veille de leur exécution. Je ne faisais pas exception à la règle : je dus m'étendre sur le lit, m'emmitoufler

dans les couvertures et m'endormir sur-le-champ, bien que je n'en aie gardé aucun souvenir.

Nul rêve ne troubla mon sommeil ; les cavales de la nuit¹² ne m'emportèrent pas sur leur croupe vers les portes du monde hideux où les chimères tapies guettent le dormeur et l'étreignent féroce­ment pour lui ravir sa forme humaine. Je dormis profondément et m'éveillai revigoré, conscient que c'était le matin avant même de discerner derrière le carreau de verre plombé le mince filet de lumière autour du volet. Je m'étirai avec plaisir, comme un homme en paix avec lui-même et avec son environnement, puis je tournai la tête et mon regard se posa sur le lit de Philip : vide. Aussitôt les souvenirs affluèrent. Je m'assis et me mis à transpirer tout en essayant de me convaincre que mes expériences de la nuit n'étaient rien d'autre qu'un rêve abominable. En vain. Philip était mort, assassiné, et pour détourner les soupçons de ma personne, je devais feindre d'ignorer ce qui était arrivé jusqu'à ce qu'un autre apportât la nouvelle.

J'ouvris la fenêtre, ôtai la barre du volet et le rabattis contre le mur. Une lumière tamisée pénétra dans la chambre ; la tempête qui menaçait la nuit dernière s'était apaisée ou dissipée. L'air était moins vif et limpide que la veille mais le vent était tombé et les sombres nuages s'étaient dispersés, laissant derrière eux une blancheur laiteuse qui atténuait l'éclat du soleil. Je quittai la fenêtre et ramassai mon gourdin qu'à mon retour, plus tôt le matin, j'avais laissé sur le plancher. En l'examinant minutieusement près de la fenêtre, je m'aperçus que, malgré le rinçage dans le fleuve, une de ses extrémités avait nettement changé de couleur. Quelques cheveux noirs et bouclés de Philip adhéraient encore au bois et je les détachai avec soin avant de les jeter par la fenêtre. Cela fait, je me sentis moins mal. Si quelqu'un remarquait le ternissement du bois, il serait simple de le justifier et, de toute façon, seul le meurtrier savait que c'était l'arme utilisée pour tuer Philip Underdown.

¹² Traduction littérale du mot anglais *nightmare* (cauchemar), composé de *night* : nuit, et *mare* : jument. (N.d.T.)

Autre chose à faire de toute urgence : dissimuler la lettre du roi sur ma personne. Ma sacoche était une cachette beaucoup trop rudimentaire ; après réflexion, je pensai à mon pourpoint. Ce n'était pas un vêtement de paysan, taillé dans le lainage grossier qu'autrefois on appelait *brocella* ; façonné dans un cuir souple, il m'avait été donné par une veuve pour payer des marchandises que je lui avais vendues. Les temps étaient durs pour elle depuis la mort de son mari et elle avait été bien contente d'échanger mes articles contre quelques vêtements du défunt dont elle n'avait que faire. L'agrément de ce pourpoint était sa doublure d'écarlate, un doux lainage teint à la cochenille que l'on utilisait pour les sous-vêtements et qui protégeait du froid pendant l'hiver. Je le destinais à présent à un autre usage. Prenant mon couteau, je fis une fente de plusieurs pouces dans la doublure du devant gauche et je glissai la lettre entre la laine et le cuir. Plus tard, je demanderais à Janet Overy une aiguille et du fil pour refermer la déchirure ; en attendant, le document était en sécurité, l'ourlet l'empêchant de tomber. Cela fait, j'enfilai mon pourpoint que j'attachai, avant de faire usage de la garde-robe en haut de l'escalier puis de descendre à la cuisine pour le petit déjeuner. (Je dois dire ici que le mot « lieux d'aisances » m'a toujours convenu mais certaines personnes sensibles lui préfèrent le terme franco-normand de « garde-robe ».)

Je traversai la cour avec circonspection, mes sens en alerte guettant des signes de bouleversement, mais, pour l'instant, tout semblait normal. Par les portes ouvertes s'écoulait le double courant des domestiques et des servants du manoir qui entraient et sortaient. De la fumée s'élevait du trou dans le toit de la boulangerie et de la vapeur s'échappait de la buanderie où un chaudron chauffait sur le feu. J'entrai dans la cuisine, conscient que la matinée était déjà bien avancée et qu'il était plus près de huit heures que de sept. De fait, deux filles de cuisine récuraient les pots et les poêlons utilisés pour cuire les mets du petit déjeuner et le blâme durcissait le visage de Janet Overy.

— Toi et ton maître êtes en retard ce matin, grommela-t-elle en désignant la table du menton. Assieds-toi ! Assieds-toi ! Je vais t'apporter du porridge.

D'un geste brusque, elle s'empara du bol de bois posé devant moi. Puis, se tournant vers une fille, elle ordonna :

— Agnès ! Donne un mazer de bière à Roger Chapman. Où donc est ton maître, hein ? enchaîna-t-elle en emplissant mon bol. S'il paresse au lit plus longtemps, il n'aura rien à manger avant le dîner. Je ne peux pas tenir la nourriture au chaud et les filles à musarder pour ça toute la matinée. Elles ont autre chose à faire et moi aussi.

Elle avait l'air épuisée et j'aurais aimé qu'elle fût de meilleure humeur. Ç'aurait été plus facile pour moi de jouer mon rôle. Toutefois, je n'y pouvais rien et demandai aussi calmement que je pus :

— Maître Underdown n'a donc pas encore mangé ? Il n'était pas dans son lit quand je me suis réveillé. J'ai pensé qu'il s'était levé très tôt. Vous... vous ne l'avez pas vu ?

— Non, je ne l'ai pas vu, dit-elle avec humeur. Et il est bien dommage qu'il soit allé flâner autour du manoir sans rien avoir dans l'estomac.

Elle posa le bol de porridge devant moi et ajouta sur un ton moins bourru :

— Tu le trouveras peut-être quand tu auras fini de manger, à moins qu'il ne soit revenu d'ici là.

Puis, comme si elle avait honte tout à coup de son accès d'humeur, elle sourit et me tapota l'épaule :

— Désolée, mon garçon. Ce n'est pas ta faute si Maître Underdown n'est pas là. Mais tout est allé de travers ce matin. Moi-même, j'ai trop dormi et j'étais en retard pour envoyer Alwyn ouvrir les portes. Et quand il les a ouvertes, nous avons découvert un autre visiteur devant chez nous, une autre bouche à nourrir.

Elle donna un petit coup de tête en direction de l'âtre où j'aperçus une silhouette que je n'avais pas remarquée jusqu'alors : un homme assis sur un tabouret, penché en avant, les mains tendues vers la chaleur du feu.

Vu de dos, cet homme me rappelait quelqu'un mais je n'eus pas le temps d'interroger ma mémoire qu'il se levait, et je le vis clairement. Court, trapu, les cheveux cendrés, la barbe en bataille, le visage buriné, les yeux bleus et brillants, on le reconnaissait au premier coup d'œil.

— Toi ! suffoquai-je. Au nom du ciel, que viens-tu faire ici ? Comment nous as-tu trouvés ?

C'était Silas Bywater.

Il porta son tabouret près de la table et s'installa à côté de moi sans cesser de se curer les dents ; manifestement, on l'avait bien nourri et il avait apprécié son petit déjeuner.

— Oh, vous n'êtes pas difficiles à trouver, dit-il, pas pour un homme comme moi qui a des amis à Plymouth. Il ne m'a pas fallu longtemps pour découvrir que toi et Maître Underdown aviez logé à *La Tête de Turc*. Quand je le lui ai suggéré, le patron ne l'a pas nié mais il a dit que vous étiez partis et qu'il ignorait où vous alliez. Bien entendu, je savais qu'il mentait, conclut Silas en riant.

— Quand es-tu arrivé à Plymouth ? demandai-je.

Mon cerveau s'activait, essayant d'évaluer ce que signifiait la présence de Silas Bywater dans le voisinage. S'il attendait derrière la porte ce matin, c'est qu'il était déjà dans les environs du manoir pendant cette dernière nuit blafarde. Était-ce lui l'assassin de Philip, et non le voyageur inconnu de l'auberge ? Était-ce lui que j'avais vu se dissimuler dans l'ombre sur le quai du port de Sutton ? Il y avait trop de questions et pas l'amorce d'une réponse. Il me fallait de surcroît imposer à mes traits une expression proche de l'indifférence, comme si ses déplacements n'avaient guère d'importance. Je priai le ciel que quelqu'un surgît rapidement, apportant la nouvelle de la mort de Philip. Dissimuler m'était difficile.

— Samedi vers le crépuscule, dit-il en réponse à ma question. Un roulier qui transportait de la tourbe m'a emmené jusqu'au prieuré de Plympton. J'ai passé là-bas la nuit de vendredi et, le lendemain, j'ai couvert à pied la fin de mon voyage ; j'étais chez moi en fin d'après-midi et j'ai commencé mes recherches le dimanche. À vrai dire, il n'était pas vraiment besoin de chercher pour vous retrouver.

Il sourit en caressant sa barbe.

— Je savais où Maître Underdown se rendrait : là où il descendait toujours quand il était à Plymouth, chez son vieux compère John Penryn.

— Ainsi, tu étais dans la ville samedi soir et tu savais où nous trouver, dis-je. Aurais-tu par hasard essayé de pénétrer par effraction dans la chambre à coucher de Maître Underdown pour terminer ce que tu avais essayé de faire à l'abbaye de Buckfast et que tu avais raté ?

Roulant des yeux comme un cheval nerveux, il me lança un long regard de biais.

— Je ne vois pas ce dont tu parles, répondit-il. J'ai poursuivi Philip Underdown pour une seule raison : lui arracher un peu de l'argent qu'il m'a promis autrefois et ne m'a jamais payé.

— Tu ne m'as toujours pas dit comment tu as remonté notre piste jusqu'ici. Tu dis que John Penryn t'a affirmé ne rien savoir de notre destination.

Silas Bywater haussa les épaules.

— Si vous voulez quitter une ville de nuit et en secret, il faut contrôler mieux vos chevaux. Si l'un d'eux hennit, cela attire l'attention. Une amie à moi a vu des hommes et des chevaux passer sous sa fenêtre bien après le couvre-feu ; elle a déduit de leur direction qu'ils prenaient la route du bac. Le passeur, un autre ami à moi, m'a confirmé qu'il avait fait traverser la Tamar à deux hommes et leurs chevaux aux mortes heures de la nuit, quand les honnêtes citoyens dorment dans leur lit. Il m'a dit aussi qu'une fois sur l'autre rive ses clients avaient pris la direction du nord. J'ai passé toute la journée d'hier à suivre la foulée de vos chevaux, m'arrêtant pour questionner dans toutes les maisons devant lesquelles je passais. Je savais que si Philip Underdown travaillait de ce côté du fleuve, il serait planqué quelque part mais, grands dieux, je ne m'attendais pas à le trouver dans une pareille demeure ! La nuit dernière, j'ai dormi sous une haie et ce matin, quand les portes se sont ouvertes, je suis venu mendier un petit déjeuner avant de poursuivre mes recherches. Quand tu es entré il y a un instant, je me suis rendu compte que toi et Maître Underdown deviez loger ici ; je n'en

croyais pas mes yeux. Puis je me suis dit : et pourquoi pas ? Il a toujours eu un culot d'enfer !

Silas Bywater pivota sur son tabouret pour me voir bien en face et, pour la première fois, me regarda droit dans les yeux.

— Tu es son nouvel associé, pas vrai ? Tu as pris la place de son frère ? Bizarre... T'as pas le genre de ces petits gars qui trifouillent dans les affaires de Philip Underdown.

Je le regardai bêtement pendant quelques secondes avant de comprendre brusquement. Bien entendu, Silas Bywater ne pouvait pas savoir que Philip avait changé d'occupation après le sinistre et ultime voyage du *Speedwell*. Il le croyait toujours commerçant et marchand d'esclaves, et me prenait pour son complice. Ce qui ne voulait pas dire pour autant qu'il était innocent du meurtre de Philip. S'il était tombé sur lui par hasard dans la nuit, sa soif de vengeance l'avait peut-être submergé. Il avait pu saisir ou ramasser le gourdin et frapper Philip à mort avant de s'arrêter pour penser à ce qu'il faisait.

À ce moment, Janet Overy, qui apprenait aux filles de cuisine comment on prépare un pot-au-feu, quitta la table de travail à l'autre bout de la cuisine et s'approcha de nous.

— Je ne peux pas garder le porridge au chaud plus longtemps, me dit-elle sèchement. J'ai besoin de la crémaillère pour y pendre la marmite du ragoût. Ton maître devra rester sur sa faim jusqu'au dîner. Si tu le trouves, dis-le-lui.

Ses yeux se tournèrent vers Silas Bywater qu'elle observa pensivement.

— Et vous, mon brave, si vous voulez rester et partager notre repas, vous êtes le bienvenu. Votre visage me dit quelque chose. Si je ne me trompe, nous nous sommes déjà rencontrés.

— Pas à ma connaissance, Maîtresse, répondit Silas en levant les yeux vers elle. Je ne me rappelle pas vous avoir déjà vue.

Je saisis le regard de la gouvernante et dis d'un ton significatif :

— Cet homme s'appelle Silas Bywater ; c'est un ancien ami de Maître Underdown.

Je la vis triturer sa cervelle quelques secondes avant que sa mémoire lui restituât ce que recouvrait ce nom.

— Bien sûr, dit-elle en souriant. Il y a bien des années maintenant, quand je vivais de l'autre côté du fleuve, j'allais chaque mois au marché de Plymouth. Je me souviens vous avoir vu en compagnie de Maître Underdown et avoir entendu votre nom. Sauf erreur de ma part, vous étiez alors capitaine de la marine marchande.

— Je le suis toujours quand il y a du travail, répondit Silas avec un sourire complaisant, heureux de constater qu'il était dans sa ville natale un personnage assez connu pour qu'une belle femme, même si elle n'était plus toute jeune, l'eût remarqué et reconnût son visage.

Je me levai.

— Je vais aller chercher mon maître, dis-je avec réticence car je haïssais les subterfuges auxquels j'étais contraint de recourir.

— Je viens avec toi, dit Silas Bywater en se levant lui aussi. Je resterai volontiers pour le dîner, Maîtresse. Merci beaucoup. J'ai quelques affaires en suspens dont je veux parler avec Maître Underdown.

Il me suivit dans la brume ensoleillée de la cour et me dit, l'œil luisant de curiosité :

— Ainsi, il est ton maître, hein ? Je comprends mieux, poursuivit-il en me jaugeant du regard. Il a besoin d'un bon garde du corps, jeune, fort et robuste comme toi pour le protéger de tous les gens qui lui veulent du mal. D'après ce que tu viens de dire, il y avait à Buckfast et à Plymouth quelqu'un qui ne le porte pas dans son cœur.

Il eut un mauvais rire et reprit :

— Ce qui explique la fuite clandestine à minuit. Mais, qui que ce fût, ce n'était pas moi. Je veux Philip Underdown vivant, du moins jusqu'à ce que j'aie obtenu ce que cet immonde bâtard me doit. Je l'ai prévenu que maintenant que j'ai mis la main sur lui, je ne le laisserai pas se défilier facilement.

Il avait l'air sincère, mais c'était son intérêt de le paraître s'il était le meurtrier, car on trouverait bientôt le corps et il y aurait certainement une enquête.

Je me dirigeai vers la porte ouverte, conscient qu'il ne me lâchait pas d'une semelle. Nous avions presque atteint la zone d'ombre sous le porche quand j'entendis des bruits de roues sur

le chemin et des voix qui criaient et appelaient pour attirer l'attention. Un moment plus tard, conduit par le scieur et son aide que j'avais vus la veille, le chariot utilisé pour le transport des bûches franchit en cahotant le passage pavé et s'arrêta au milieu de la cour ; entre les brancards, les flancs du cheval couverts d'écume se soulevaient rapidement, la pauvre bête ayant été poussée à une vive allure, pour elle inhabituelle. Mais, ce jour-là, le chariot n'apportait pas de bois : rien que le corps affalé, sans vie, de Philip Underdown.

CHAPITRE XII

Silas Bywater s'approcha le premier du chariot.

— Couteau, dit-il laconique. En plein cœur.

— Quoi ! Tu dois te...

J'avais failli dire « Tu dois te tromper » mais je m'étais retenu à temps. Je m'avançai pour voir par moi-même.

Philip était étendu sur le dos, tel que le scieur et son aide l'avaient jeté sans cérémonie ; sous la couche de boue et les traces laissées par l'herbe, son visage était cireux et ses traits puissants amoindris par la mort. Les yeux à demi clos et les lèvres épaisses gardaient secrète l'ultime expression de surprise ou d'horreur qui avait été sienne à l'approche du destin. De la terre s'était agglutinée aux genoux de ses chausses et à la pointe de ses bottes pendant les longues heures qu'il avait passées face contre terre sur la rive imbibée d'eau. Le devant de son pourpoint avait aussi changé de couleur et, mêlés à la boue, de sinistres filets brun rouille suintaient du manche d'un couteau planté jusqu'à la garde dans sa poitrine et solidement arrimé dans sa chair et ses muscles.

— Le dos d'sa tête a aussi été défoncé, dit le scieur avec délectation. J'dois dire que çui qu'a fait ça, l'a fait du bon boulot.

La représentation de ce qui était véritablement arrivé à Philip s'ébaucha dans mon esprit quand je me rendis compte que le couteau aurait pu ne pas l'avoir achevé. J'étais certain que le meurtrier avait eu l'intention de le tuer à coups de couteau mais que, dans l'obscurité, il avait manqué son but : Philip s'était abattu mais respirait encore. Il était tombé en avant, le couteau dans le corps, et l'assassin avait alors cherché un autre moyen de l'achever. Mon bâton, que Philip avait emporté, avait dû lui échapper des mains et l'autre s'en était saisi pour lui défoncer le crâne et en finir ainsi avec sa sinistre besogne. Je me penchai

davantage pour examiner le manche du couteau mais il était en os, très ordinaire et dépourvu d'ornement ; l'objet aurait pu être acheté dans n'importe quelle coutellerie ou à l'éventaire d'un marché de campagne.

À ce moment, les domestiques du manoir qui se trouvaient à portée de voix avaient compris qu'un événement fâcheux était survenu. Maîtresse Overy et les deux filles de cuisine sortirent de leur domaine, la blanchisseuse et ses aides émergèrent des nuages de vapeur qui s'échappaient par la porte de la buanderie, le boulanger apparut, son tablier blanc de farine, ses mains engluées de pâte, et Alwyn, surgissant du hall principal, traversa hâtivement la cour, sa longue robe bleu nuit battant ses chevilles fines. Encore une minute et Isobel Warden sortait du quartier des domestiques ; des boucles de cheveux roux qui s'échappaient de son capuchon de femme mariée luisaient insolemment au soleil. Elle portait une robe de laine vert foncé qui reflétait la couleur de ses yeux et ne faisait rien pour dissimuler les courbes de sa splendide silhouette. Philip aurait bien pu estimer qu'elle valait tous les risques.

Un long silence pesa pendant que tous se rassemblaient autour du chariot pour en examiner le contenu. Je pouvais presque voir comment, au rejet initial du témoignage de leurs yeux, succédaient lentement l'acceptation naissante et l'horreur croissante. Une des petites laveuses se mit à hurler et sombra dans une crise d'hystérie ; Alwyn blêmit visiblement ; les deux aides de cuisine cherchèrent soutien en s'accrochant l'une à l'autre ; le boulanger se passa la main sur le front, y laissant une traînée de farine. La gouvernante et Isobel Warden étaient, semblait-il, moins affectées ; la première avait connu trop de tragédies personnelles pour se laisser abattre par cette manifestation présente de la dureté du destin, la seconde demeura impassible pour des raisons que je n'osais imaginer. Isobel savait-elle à quoi s'attendre avant de s'approcher du chariot ? Le beau visage à la peau crémeuse et à la pâleur délicate ne livra pas ses secrets.

— Est-il mort ? demanda Alwyn pour briser le silence, la réponse ne faisant aucun doute.

— Par-devant tout comme par-derrrière, répondit le scieur, révélant un sens de l'humour morbide. L'fond d'son crâne, il est fendu en deux, ajouta-t-il à l'intention de ceux qui l'ignoraient encore.

L'intendant respira profondément. En l'absence de son maître et de sa maîtresse, c'était à lui de décider ce qu'il convenait de faire à présent et, pour l'instant, il ne savait vraiment pas comment s'y prendre. La mort violente, sous le toit même de Sir Peveril, d'un individu qui se disait l'ami de Sir Peveril était évidemment chose grave et il se sentait mal armé pour y faire face.

— Nous ferions mieux d'envoyer un courrier à Londres pour prévenir Sir Peveril de l'événement, dit-il enfin. Pendant ce temps, quelqu'un doit partir au galop pour Launceston Castle et ramener l'officier du shérif de la garnison.

Alwyn fit du regard le tour des visages.

— Thomas Sawyer¹³, à toi de le faire. Dès qu'il reviendra de l'entraînement des chevaux, dis à John Groom¹⁴ de seller la jument grise. Si tu pars dans moins d'une heure et pousses ta monture, tu pourras y être à midi et revenir avec l'officier avant la tombée de la nuit. Est-ce toi qui l'as découvert ?

Imbu de sa soudaine importance, Thomas Sawyer hocha la tête. La perspective d'un jour de liberté, loin de sa fosse de scieur de long, et l'occasion de filer tout le travail à son aide l'enchantèrent.

— Je m'promenais le long d'la rive pour m'dégourdir les jambes. C'est un travail à attraper des crampes d'être debout dans la fosse pendant des heures, ronchonna-t-il sur le mode défensif. J'suis tombé sur lui. Il était le visage dans les grandes herbes du bord de l'eau. Pas possible d'le voir du sentier, je dirais.

— Eh bien, nous ferions mieux de porter le corps dans la maison, décida Alwyn. Nous allons dresser un tréteau dans le grand hall et l'y installer. Thomas, toi et le jeune Gérard, vous

¹³ L'apparition des patronymes était souvent liée à la profession exercée. *Sawyer* : scieur. *Groom* : valet d'écurie. (N.d.T.)

¹⁴ Idem.

vous en occupez. D'ici là, John Groom sera revenu avec les chevaux et tu partiras pour Launceston. Ensuite, toi, Gérard, tu redescendras au village et tu rassembleras le reste des hommes. Dis-leur ce qui est arrivé. Colin et Ned travaillent à la clôture de l'est avec Edgar Warden.

Puis l'intendant se retourna ; avec un grand geste du bras qui nous englobait tous, il nous enjoignit :

— Allez-y ! Rentrez. Il n'y a pas de raison de s'attarder dehors et je pense, Maîtresse Overy, qu'une mesure de bière forte pour chacun ne sera pas malvenue. À bien y réfléchir, peut-être que du vin serait plus approprié ; vu les circonstances, je suis sûr que Sir Peveril n'y verrait pas d'objection. Vous avez la clé de l'office.

— Je m'en occupe tout de suite.

Janet Overy pivota vivement sur ses talons et ramena sous sa houlette les jeunes aides de la cuisine et de la buanderie à la maison ; la blanchisseuse et le boulanger suivirent, ni l'un ni l'autre n'auraient manqué l'aubaine d'une mesure de vin gratuite. Et puis, tout prétexte d'interrompre le travail était aussi le bienvenu.

Quand nous entrâmes dans la cuisine, je saisis la manche de l'intendant et le tirai à l'écart. L'évocation de John Groom et des chevaux m'avait fait prendre conscience d'un autre problème.

— Maître Underdown vous avait parlé de la mission dont il était chargé, dis-je à voix basse. Je dois à présent la terminer à sa place. Puis-je laisser son cheval dans vos écuries jusqu'à ce que j'aie pris contact avec ceux qui viendront le récupérer ?

Alwyn parut un peu surpris.

— Il restera ici, dit-il. C'est certainement le bien le plus précieux qui était en la possession de Maître Underdown au moment de sa mort, et comme sa mort a eu lieu dans le territoire du manoir de Trenowth, l'animal appartient désormais à Sir Peveril.

Il leva les sourcils devant mon air manifestement perplexe.

— C'est la loi féodale en Cornouailles, m'expliqua-t-il. N'en est-il pas de même en Angleterre ?

— Pas à ma connaissance, répondis-je sèchement. Mais je ne suis pas très versé en matière de droit. Les moines de

Glastonbury m'ont appris à lire et à écrire, mais l'acquisition de biens n'était pas considérée comme un sujet convenant aux novices. J'en aurais sûrement appris davantage si j'étais resté assez longtemps pour m'élever dans la hiérarchie de l'Église.

Alwyn semblait terriblement choqué par ce cynisme éhonté et je décidai que j'en avais assez dit. Un de ces jours, ma langue me jouerait de vilains tours, pensai-je. Et le problème de l'entretien du gris pommelé de Philip venait d'être résolu pour moi, même si ce n'était pas, je l'avoue, de la manière que j'avais escomptée. Je détournai l'attention d'Alwyn sur Maîtresse Overy qui revenait à la cuisine, porteuse de deux grandes outres.

On les ouvrit et l'on servit du vin à toutes les personnes présentes. Un moment plus tard, Thomas Sawyer et son aide Gérard vinrent réclamer leur part et dire que le corps était à présent étendu sur un tréteau dans le grand hall, prêt à recevoir les soins des femmes.

— Quelqu'un devrait informer le prêtre de la paroisse que nous aurons besoin de ses services, rappelai-je à l'intendant. Heureusement, comme nous tous, Maître Underdown s'est confessé hier soir et a reçu l'absolution. Il ne peut donc y avoir discussion quant aux dispositions de son âme à l'heure de la mort.

Tout en parlant, je m'interrogeais secrètement sur la véracité de ces paroles ; mais en ce qui concernait le père Anselm, il pourrait enterrer Philip la conscience tranquille.

Alwyn hocha la tête.

— Thomas, arrête-toi en route au presbytère et dis au père Anselm ce qui est arrivé. Comme c'est le jour de la Sainte-Foi, il doit célébrer une messe spéciale ; donc, si tu ne peux pas le voir, laisse un message à sa gouvernante ou à un voisin. À présent, si tu as terminé ton vin, pars pour Launceston. Il n'y a pas de temps à perdre. Toi et l'officier du shérif devez être de retour ici à la tombée de la nuit.

Contrarié qu'on le bousculât, le scieur était néanmoins si content de cette journée de liberté qu'il se contenta de grommeler un juron dans sa barbe, histoire de ménager son amour-propre. Il aurait eu piètre opinion de lui s'il n'avait manifesté, ne serait-ce que pour la forme, son opposition à

l'autorité. Il siffla les dernières gouttes de son vin, reposa le gobelet sur la table et redressa les épaules.

— J'suis parti, déclara-t-il. Ça fait dix minutes que John Groom est rentré d'entraînement avec les chevaux. J'saute en selle et j'me cavale comme si j'avais la mort aux trousses...

La maladresse de cette remarque le frappa comme un soufflet et il rougit.

— Alors... Dieu soit avec vous tous ! J'suis d'retour dès que possible.

— Et je dirai aux autres ce qui s'est passé, conclut Gérard, se rappelant soudain les premières instructions de l'intendant.

Craignant une réprimande, il se faufila hors de la cuisine dans le sillage de Thomas.

L'air fortement réprobateur, Alwyn suivit des yeux son dos qui s'éloignait, avant de revenir à la besogne désagréable qui réclamait son attention. Il regarda Janet Overy :

— Voulez-vous, avec une des filles, vous occuper de la toilette mortuaire ?

Nerveuses, les jeunes servantes de la cuisine et de la buanderie, dont la détresse initiale s'était calmée et qui chuchotaient entre elles, manifestèrent aussitôt tous les signes d'un débordement hystérique. La gouvernante les rassura.

— Isobel m'aidera, n'est-ce pas, ma chère ?

La jeune femme n'avait pratiquement pas touché au vin ; assise à la table, elle nous regardait tous avec un ennui détaché et répondit d'un ton indifférent :

— Si vous le souhaitez.

— Je le souhaite sincèrement, affirma vivement Janet Overy qui s'efforçait de ramener un peu de calme dans une maisonnée saisie par l'horreur et la suspicion. Mettons-nous-y tout de suite. Repousser à plus tard n'y changerait rien.

Passant aussitôt aux préparatifs, elle prit le chaudron qui était sur le feu et versa de l'eau chaude dans une grande terrine de terre cuite ; puis elle envoya une de ses aides à la lingerie pour y chercher une chemise de nuit propre, des draps et quelques chiffons. Une fois ces objets rassemblés, elle interpella de nouveau Isobel Warden.

— Prenez le linge, je porterai la terrine.

Puis elle ajouta :

— Ceci va nous prendre un moment. Si l'intendant Alwyn le veut bien, je suggère que tout le monde reparte à son travail aussi vite que possible. Chacun de nous s'en trouvera mieux.

Les jeunes membres de la maisonnée n'étaient guère portés à croire en sa sagesse mais, d'une voix sans réplique, la blanchisseuse ordonna à ses aides de retourner à la buanderie ; le boulanger reconnut à contrecœur qu'il devait aller voir son pain, sinon toutes les miches seraient brûlées, et l'œil d'aigle d'Alwyn contraignit les deux aides de cuisine à reprendre leur besogne. En dépit d'un équilibre précaire dû aux effets du vin, elles battirent en retraite à l'autre bout de la cuisine et se mirent à couper les légumes du dîner avec une négligence qui me fit trembler pour l'intégrité de leurs doigts.

Je posai la main sur le bras de l'intendant, espérant obtenir de lui un entretien privé, loin de Silas Bywater, mais, à ce moment, Edgar Warden entra dans la cuisine, suivi des deux hommes, Colin et Ned, qu'Alwyn avait mentionnés. Le visage basané du régisseur était tendu et soupçonneux, comme s'il pensait qu'on lui avait joué un tour.

— Qu'est-ce que cette histoire absurde que nous a racontée le jeune Gérard ? demanda-t-il d'un ton agressif. Il y a encore beaucoup de travail à faire sur la barrière extérieure. Si le gamin s'est moqué de nous, je l'écorche vif !

Bougonnant à mi-voix, ses deux compagnons approuvaient ses dires mais Alwyn saisit vivement le régisseur par la main.

— Gérard vous a dit la vérité. Notre hôte, Maître Underdown, a été assassiné la nuit dernière, sur la berge. J'ai envoyé chercher l'officier du shérif de Launceston Castle. Il n'y a rien que nous puissions décider avant son arrivée. Maîtresse Overy est en train de procéder à la toilette du corps dans le grand hall.

J'avais observé attentivement Edgar Warden depuis son arrivée ; de même que l'étranger inconnu qui logeait à l'auberge de Trenowth, il était un de mes principaux suspects pour le meurtre de Philip. Car si Philip avait eu un rendez-vous galant avec la ravissante Isobel et que le mari les avait surpris, la réaction de celui-ci ne faisait pour moi aucun doute. Et s'il est vrai que les deux hommes étaient bien assortis quant à la taille

et au poids, les conditions du combat n'auraient pas été équitables. Dans mon idée, si Edgar était le meurtrier, il devait avoir eu vent du rendez-vous que sa femme projetait et il était à l'affût. Il avait affronté Philip le couteau à la main et frappé avec une rage aveugle, si bien qu'il avait manqué son coup. Philip était tombé sur les genoux, encore vivant, puis il avait été achevé avec le bâton qu'il avait lâché.

Cette version du meurtre pouvait aussi valoir pour l'étranger inconnu, le tueur à gages des Woodville ou des Tudors, et il fallait que je garde l'esprit ouvert. Une troisième hypothèse se présentait ; elle aurait eu pour acteur Silas Bywater qui nous observait de ses yeux brillants, des yeux d'oiseau dont il dardait tour à tour sur chacun de nous le regard vif et rusé. Il avait juré de se venger de Philip et, bien qu'il fût incontestable que Philip vivant valait davantage pour lui que Philip mort, Silas Bywater n'aurait pas été le premier homme à tuer dans un accès de rage incontrôlable. Il y avait aussi la possibilité que Silas fût la personne que Philip devait rencontrer, mais je n'y croyais pas beaucoup. Maître Underdown n'aurait pas perdu son temps et son énergie à quitter la chambre par la fenêtre pour aller dire secrètement à Silas ce qu'il lui avait déjà signifié en public. À moins que... À moins que Philip n'ait voulu tuer Silas pour mettre définitivement fin à ses menaces et réclamations importunes. Je pataugeais tant et si bien dans cette mer de possibilités que je me sentis soudain pris de vertige.

Edgar Warden s'assit à la table ; Ned et Colin firent de même et l'intendant poussa vers eux l'outre de vin. Il demanda à une aide de cuisine d'apporter d'autres mazers et servit lui-même les trois hommes.

— Allez, buvez-moi ça. Un des meilleurs vins de Sir Peveril. Dans les circonstances présentes, Maîtresse Overy et moi avons pensé qu'il ne nous le reprocherait pas.

Le régisseur vida son mazer d'un trait puis s'essuya la bouche avec le dos de sa main.

— Je ne peux pas dire que la mort d'Underdown me consterne, déclara-t-il après un moment de silence, le visage et la voix dénués d'expression. Pour le peu que j'ai vu de lui hier, je

n'avais pas de raison de l'apprécier. Je ne serais pas étonné qu'il se soit fait beaucoup d'ennemis de son vivant.

— Par Dieu, l'ami, vous parlez d'or ! intervint inopinément Silas Bywater, toujours rencogné au coin du feu. Vous savez reconnaître un coquin !

— Qui est-ce ? questionna Edgar, avec un coup de tête impérieux en direction de Silas.

— J'étais autrefois le capitaine de vaisseau de Philip Underdown quand il appareillait de Plymouth, répondit l'intéressé. Il engageait d'autres capitaines à Bristol et à Londres quand le *Speedwell* faisait voile depuis ces ports, ce qui arrivait de temps en temps. Et s'il les traitait de façon aussi mesquine qu'il nous traitait, moi et mon équipage, alors, des ennemis, c'est pas ça qui lui manque.

— Mais tu es ici et Maître Underdown est mort, fis-je remarquer d'un ton suave et, pour la première fois, je vis la peur trembler dans ses yeux bleus brillants. De ton propre aveu, tu nous as suivis depuis Plymouth et tu étais aux abords de Trenowth la nuit dernière.

Silas bondit maladroitement sur ses pieds, les mains agrippées à ses basques.

— Dis donc ! Qu'est-ce que tu insinues là ? m'apostropha-t-il.

— Je n'insinue rien, je ne fais que répéter ce que tu as dit ce matin à Maîtresse Overy et à moi-même. Et tu auras certainement à rendre compte de ta présence à l'officier du shérif lorsqu'il arrivera.

Silas Bywater se rassit lentement, les lèvres décolorées. Il semblait sincèrement déconcerté à l'idée qu'il pourrait être impliqué dans le meurtre de Philip, réaction qui aurait pu plaider en faveur de son innocence ou, plus simplement, de son aptitude à dissimuler ses vraies pensées et émotions. Je ne le connaissais pas assez pour en juger, pas plus que je n'étais capable de savoir à ce moment si l'indifférence d'Edgar Warden était ou non habilement feinte. Je ne pouvais qu'attendre les informations que le temps et l'enquête officielle fourniraient sur eux.

Mais c'était la venue de l'officier du shérif de Launceston qui m'inquiétait vraiment. Si, comme je le soupçonnais, Philip avait

été assassiné par un agent des Woodville ou des Tudors, le duc de Gloucester voudrait sûrement que l'affaire restât secrète, surtout si les parents de la reine y étaient mêlés. Une investigation officielle sur les causes de la mort de Philip pourrait s'avérer très nuisible et compromettre mes chances de porter en Bretagne la lettre du roi au duc François. Mais si je pouvais ce soir, dès son arrivée à Trenowth, révéler à l'officier du shérif l'identité du meurtrier ou lui démontrer, avec de solides arguments, qu'il ne devait pas procéder à une enquête officielle sur la mort de Philip, alors il me serait encore possible d'accomplir la mission du duc. Je n'avais su préserver Philip de la mort ; sur ce point, j'avais failli à ma parole, mais tout n'était pas perdu si je pouvais remplir la tâche presque impossible que je m'étais fixée.

CHAPITRE XIII

Après avoir achevé la toilette mortuaire, Janet Overy et Isobel revinrent dans la cuisine. Ayant terminé leur vin, le régisseur et ses deux assistants étaient repartis travailler à la barrière orientale du domaine de Trenowth. Plus tatillon que jamais, Alwyn était allé vérifier que Thomas Sawyer n'était pas en train de blaguer avec le valet d'écurie mais qu'il était bien parti pour Launceston Castle. Quant à Silas, toujours recroquevillé près du feu, son visage buriné se plissait avec une expression saisissante d'innocence offensée chaque fois que je le regardais.

Quand les femmes entrèrent, je me levai et demandai :

— Tout est en ordre ? Puis-je le voir ?

Maîtresse Overy rangea la terrine vide à sa place sur une étagère et fit signe à Isobel Warden que, pour l'instant, elle n'avait plus besoin de ses services. La jeune femme n'était pas une domestique et, bien qu'elle aidât aux travaux ménagers quand on le lui demandait, elle était avant tout la femme du principal serviteur de Trenowth, après Alwyn et Janet elle-même.

— Évidemment, tout est en ordre, dit la gouvernante offensée. J'ai fait assez souvent la toilette de défunts pour savoir comment m'y prendre.

Plein de remords, je pensai à son mari et à son fils, et me mordis la langue. Mon visage devait dire combien j'étais contrit car elle ajouta d'un ton plus doux :

— Mais tu ne peux pas le voir. La porte du grand hall a été fermée sur les ordres d'Alwyn jusqu'à l'arrivée de l'officier du shérif, et c'est Alwyn qui a la clé.

Elle me regarda de plus près :

— Tu es pâle et tu as les traits tirés, mon garçon. Assieds-toi donc un moment. Je vais te chercher un peu de vin. Tu n'aimais pas beaucoup l'homme mais tu accuses durement le coup.

À ces mots, je vis Silas tourner la tête avec curiosité et j'assurai vivement à la gouvernante que je n'avais pas besoin de vin.

— Mais, si c'est possible, ajoutai-je, j'aimerais parler à Maître Alwyn.

Janet secoua la tête d'un air dubitatif.

— Il est occupé ; si quelqu'un s'avise de le déranger en ce moment, il sera mal reçu. En plus de son travail habituel, il doit envoyer quelqu'un à Londres pour informer Sir Peveril et Milady de cet événement funeste. Il doit aussi s'occuper des préparatifs pour recevoir le représentant du shérif. Ce qui me fait penser qu'il faut lui préparer une chambre. C'est à moi qu'il revient d'attribuer les chambres à nos hôtes. Alwyn n'a pas à s'en occuper.

Elle souleva le trousseau de clés qui pendait à sa ceinture pour y faire son choix, aussitôt absorbée par ses tâches de gouvernante à l'exclusion de toute autre préoccupation. Le conseil qu'elle avait donné aux jeunes domestiques de reprendre leurs activités habituelles semblait faire merveille dans son cas. À la voir agir avec tant de calme et d'efficacité, on aurait difficilement soupçonné qu'un événement dramatique s'était produit ce matin.

Elle se dirigea d'un pas vif vers la porte de la cuisine et je la suivis dans la cour. Le jour avait renié les promesses du matin ; le ciel s'était assombri et des nuages de pluie venus du large s'entassaient à l'horizon, noirs et menaçants. La petite brise de la nuit, reparue depuis peu, agitait la cime des arbres qui apparaissaient au-dessus des toits du manoir. L'automne et ses humeurs variables s'installaient sur les terres et le timide soleil d'octobre n'était pas de taille à lutter contre bourrasques et tempêtes. De jour en jour, la traversée des mers deviendrait plus périlleuse, l'itinéraire des vaisseaux plus imprévisible. Il fallait que je sois à Plymouth, prêt à embarquer dès que le *Falcon* apparaîtrait, ce qu'il ferait certainement ; j'étais sûr que, sur les ordres du roi, son capitaine serait relevé de sa garde près

du St Michael's Mount. Je ne pourrais me permettre aucun retard pendant que l'officier du shérif ferait son enquête sur la mort de Philip.

J'attrapai par le bras Janet Overy qui s'apprêtait à filer. Elle se retourna vers moi, l'air agacé.

— Vous-même ou Maître Alwyn verriez-vous une objection à ce que je pose quelques questions aux domestiques du manoir ? Je souhaite également mener une enquête à l'auberge du village. L'un de vous me mettrait-il des bâtons dans les roues ?

La gouvernante parut tout à fait déconcertée, puis elle haussa les épaules.

— En ce qui me concerne, cela m'indiffère et je ne pense pas qu'Alwyn puisse tenter de t'en empêcher. Plus tôt cette affaire sera élucidée, mieux cela vaudra pour nous tous. Je crois aussi qu'il serait plus judicieux de ta part d'attendre l'officier du shérif, mais c'est à toi d'en décider. D'après ce que tu m'as dit hier, tu as évidemment des soupçons. Cependant, ne t'avise pas de quitter les terres du manoir. Celui qui serait assez fou pour s'y risquer aurait des démêlés avec la justice et serait immédiatement suspecté. On crierait aussitôt haro sur lui.

De la tête, elle désigna la porte de la cuisine.

— Tu devrais bien en avertir ton ami, Silas Bywater. Depuis que tu l'as prévenu qu'on pourrait le soupçonner du meurtre, il est nerveux. Et maintenant, j'ai à faire. Je n'ai pas le temps de parler pendant des heures.

Sur ce, elle s'éloigna d'un pas décidé vers la grande salle mais je courus derrière elle et la retins.

— Je viens de me rappeler quelque chose.

Cette fois, elle n'essaya pas de dissimuler sa contrariété et tourna vers moi un visage résolu et furieux.

— Au nom du ciel, quoi encore ?

Je me rendis compte que, malgré son attitude placide, le meurtre l'avait comme nous tous bouleversée ; elle s'imposait un calme apparent car elle mesurait ses responsabilités envers les jeunes membres de la maisonnée. En l'absence de Lady Peveril, c'était à elle de préserver le calme et la dignité face à un coup du sort imprévisible.

— Pardonnez-moi, dis-je, mais je dois vous demander quelque chose.

Avant qu'elle pût rejeter ma main et filer en me plantant là, je poursuivis rapidement :

— Hier soir, quand Maître Underdown et moi nous sommes couchés, j'ai vu qu'on avait posé un bouquet de marguerites sur le coffre, près du bougeoir ; au milieu des marguerites, il y avait la tige de renouée que j'avais jetée hier matin. Quelqu'un l'a récupérée dans la cour et portée dans notre chambre. À votre avis, qui a pu faire ça ?

La colère quitta le visage de Janet Overy. Elle fronça les sourcils.

— Qui a bien pu faire une chose pareille ? Les marguerites, je suppose qu'une des filles les y aura montées pour égayer la chambre mais, dans ce cas, elle les aurait mises dans l'eau. Quant à la renouée... cela ne rime à rien. Qu'a dit Maître Underdown à ce propos ?

— Il n'a rien vu et j'ai jugé préférable de ne pas lui en parler avant ce matin. Je les ai fait tomber entre le coffre et le mur, puis je les ai oubliées.

Je ne pouvais rien dire de plus sans lui révéler les événements de la nuit et le fait que j'avais appris le meurtre le premier. Il me déplaisait de la tromper mais je sentais que sa partialité à mon égard pourrait être mise à rude épreuve si elle connaissait la vérité.

— Et si tu me montrais ça ? dit-elle. De toute façon, il faut que je voie ta chambre dans la matinée pour vérifier qu'elle est en ordre, alors, autant y aller tout de suite. Attends : je vais d'abord dire à une des filles de s'y rendre après nous pour balayer et faire les lits.

Elle repartit vers la cuisine, y passa quelques minutes et revint. Nous traversâmes ensemble la grande salle et montâmes l'escalier pour nous arrêter devant la pièce que j'avais partagée avec Philip.

Maîtresse Overy me précéda pour ouvrir la porte et poussa un cri de détresse. Je regardai par-dessus son épaule. La chambre était sens dessus dessous. La paille et les plumes des matelas et des oreillers, éventrés à coups de couteau, se mêlaient aux joncs

sur le plancher. Le couvercle du coffre de cèdre, dont on avait découvert qu'il était vide, était resté ouvert, appuyé contre le mur. Le contenu de mon ballot et celui des fontes de Philip étaient éparpillés dans la pièce. Accrochés à leurs paumelles, la fenêtre et le volet béaient. Je me rappelai avec consternation les avoir ouverts le matin pour examiner de plus près mon gourdin à la recherche de traces de sang ; j'avais négligé de les refermer avant de quitter la chambre. Une fois de plus, je fustigeai silencieusement ma bêtise, ma seule excuse étant mon ignorance des comportements tortueux.

— Comment a-t-on pu pénétrer dans la pièce ? demanda Maîtresse Overy.

— En grim pant le long de la vigne ; et l'évasion s'est faite par la même voie. Exactement comme Maître Underdown s'y est pris la nuit dernière.

Elle se retourna brusquement pour me regarder, retenant son souffle.

— Évidemment, dit-elle. Quand la panique est telle, personne ne pense à... Il n'aurait pas pu sortir par la cour. Le grand portail et la poterne étaient verrouillés. Aucun de nous n'a jugé bon de se demander... On dirait bien que nous avons battu la campagne tous autant que nous sommes...

Je secouai la tête :

— Vous aviez d'autres choses en tête depuis que le corps a été découvert, et ce genre de questions, ce sera au sergent de les poser. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de dommages. Notre voleur frustré n'a pas trouvé ce qu'il était venu chercher.

Janet me jeta un curieux regard mais s'abstint de tout commentaire. Elle respectait le secret que je lui avais confié et, plus clairement que des mots ne l'auraient fait, ce silence me le disait : elle considérait que mes affaires ne la regardaient pas. Au bout d'un moment, cependant, elle fit remarquer :

— Tout de même, il faut informer l'intendant qu'un étranger s'est introduit dans la maison. Cela peut avoir un rapport avec le meurtre.

Elle hésita puis demanda :

— Qu'est-ce que Silas Bywater sait de toi et de Maître Underdown ?

— Il n'a jusqu'à présent aucune idée de la vraie situation. Il croit que Philip et moi sommes associés, que j'ai remplacé son frère défunt et que nous sommes ici en qualité de négociants pour écumer ce coin de Cornouailles, en quête d'objets peu coûteux à l'achat mais susceptibles d'être revendus avec profit à l'étranger. Y compris des enfants chétifs et malformés.

Le visage de la gouvernante se crispa ; l'idée d'un tel commerce la révoltait. Puis elle revint à notre sujet :

— Je vais aller chercher Alwyn et lui dire ce qui s'est passé. Et toi, mon garçon, agis comme tu l'entends. Pose tes questions.

— Avant que je parte, laissez-moi vous montrer ce que vous êtes venue voir.

Je fermai le couvercle du coffre, écartai de deux pouces le meuble du mur, me penchai et me relevai, la poignée de fleurs fanées à la main.

— La voici ! La tige de renouée est toujours au milieu des marguerites. Vous voyez comme elle est sèche et cassée par endroits. C'est la même, j'en suis sûr, que celle que Silas Bywater m'a donnée vendredi à Buckfast.

Janet Overy me prit des mains le bouquet pitoyable qu'elle considéra, l'air perplexe. Puis elle secoua lentement la tête.

— Ça ne peut pas être Silas, dit-elle enfin, il est arrivé ce matin. À moins qu'il ne soit entré dans la chambre de la façon dont Maître Underdown l'a quittée ; mais, à mon avis, c'est peu probable.

Elle leva les yeux et ajouta non sans perspicacité :

— Tu devais dormir très profondément pour n'avoir pas entendu que ton compagnon ouvrait la fenêtre et le volet, ni perçu le bruit qu'il a fait en enjambant la fenêtre et en cherchant un appui dans la vigne. Si tout ça ne t'a pas réveillé, j'aurais pensé que le vent froid de la nuit qui te soufflait au visage aurait dû le faire bien avant les premières lueurs de l'aube. Et qu'as-tu pensé quand, enfin réveillé, tu as découvert que le lit de Maître Underdown était vide, que la fenêtre et le volet étaient grands ouverts ?

Son visage aimable et toujours beau exprimait l'inquiétude et j'eus l'impression que, passé le premier choc provoqué par la découverte du meurtre, elle était en mesure d'appliquer sa

raison au problème et que ma version des événements de la nuit lui paraissait soudain pleine de lacunes. Il m'apparut aussi qu'elle m'incitait discrètement à me tenir sur mes gardes et me prévenait de la nature des questions que l'officier du shérif pourrait me poser. Un instant, je fus tenté de me décharger une fois encore sur elle, de lui dire exactement ce qui s'était passé. Mais je repoussai la tentation. Il aurait été injuste de l'enserrer dans le réseau de mes mensonges et de la conduire, peut-être, à proférer des contre-vérités en vue de me protéger. Non, il était de loin préférable de chercher seul à démasquer le meurtrier.

J'avais trois principaux suspects : Silas Bywater, Edgar Warden et l'étranger qui avait séjourné cette nuit à l'auberge de Trenowth, celui que je pensais le plus susceptible de m'échapper. J'avais secrètement redouté jusqu'alors que ce voyageur n'eût déjà quitté le district mais le saccage de la chambre que nous avions partagée, Philip et moi, me rendit espoir : il était toujours dans le voisinage. De plus, un moment de réflexion me persuada que cet homme, quelle que fût son identité, n'était pas un agent des Woodville mais un lancastrien qui travaillait pour les Tudors. D'après Milord de Gloucester, les parents de la reine voulaient seulement la mort de Philip, au cas où le duc de Clarence l'aurait mis au courant de secrets dont la révélation les aurait discrédités ; dans ce cas, le meurtre de Philip était une fin en soi. Mais, pour les partisans de la maison de Lancastre, la découverte et la destruction de la lettre étaient presque aussi importantes. Ils espéraient sans doute que la mort du messenger royal empêcherait que la lettre ne fût remise au duc François mais ne pouvaient en être certains, surtout après avoir découvert que Philip était pourvu d'un compagnon. Pour la première fois, il me vint à l'esprit que je pourrais moi-même être en danger.

— Tu as l'air inquiet, mon garçon.

La voix de la gouvernante me fit sauter en l'air ; j'avais un instant oublié sa présence. Elle se rapprocha de moi et, en écho à mes pensées, elle murmura :

— Et tu as de bonnes raisons de l'être si tu es résolu à exécuter ton plan. Une personne qui a tué une fois n'aura pas forcément de scrupules à tuer une seconde fois si quelqu'un se

trouve sur son chemin. Suis mon conseil : laisse au sergent de Launceston Castle le soin de mener l'enquête.

— Je ne peux pas, répondis-je à contrecœur. Et pour répondre à votre question précédente, je suis un solide dormeur.

Ce n'était pas vrai. Au bout de trois ans, je me réveillais encore plus souvent qu'à mon tour au milieu de la nuit et au petit matin pour les offices de matines et de prime. La vieille discipline du noviciat continuait d'exercer son pouvoir.

Janet Overy soupira :

— Eh bien, s'il en est ainsi, je n'insiste pas. Mais fais attention à toi. Tâche de ne pas t'attirer d'ennuis. Et maintenant, au travail : je vais parler à l'intendant et tu commences ton enquête au village. Laisse-moi te dire pourtant que j'aurais préféré que tu ne t'en mêles pas...

Comme je l'ai déjà dit, le village de Trenowth n'était à l'époque qu'un semis de cottages blottis autour de l'église paroissiale et de l'auberge. Il s'est peut-être étendu au cours du demi-siècle qui s'est écoulé depuis – je n'y suis jamais retourné pour en juger –, mais j'en doute, à moins que ces dernières générations n'aient été plus fécondes. Comme la plupart des petites communautés, il se suffisait à lui-même et l'on n'y faisait pas fête aux étrangers.

L'auberge, à qui nul n'avait fait l'honneur de donner un nom, comprenait une grande pièce au rez-de-chaussée et, à l'étage, un logement pour le patron et sa femme, plus une pièce disponible pour les voyageurs de passage. Les dépendances comprenaient des lieux d'aisances, une cage à poules et une étable pour la vache. La bière était brassée dans la brasserie située parmi les arbres qui fournissait aussi Sir Peveril, sa femme et les domestiques du manoir. Le soir, deux jeunes filles servaient les fêtards et retournaient coucher chez elles. J'étais redevable de ces informations à Janet Overy qui me les avait fournies avant que je quitte le manoir. Il m'aurait fallu bien plus de temps pour les découvrir par moi-même.

Le patron me reçut froidement, comme il convenait pour un étranger. Quand j'entrai, il était en train de mettre en perce un

nouveau tonnelet de bière et jeta vers moi, qui le dérangeais, un regard contrarié.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'un ton aigre.

— Je séjourne au manoir. Mon maître a été assassiné la nuit dernière. Le scieur a trouvé son corps tôt ce matin.

L'aubergiste redressa le dos et me regarda. De petite taille, il était massif et donnait une impression de force, un précieux atout pour qui faisait métier de trimballer caques et barils. Il avait le teint clair des Celtes, leurs cheveux noirs et leurs yeux bleus. Je le pensais plus jeune qu'il ne paraissait : une vie où les profits étaient minces et le bien-être presque inconnu avait marqué son visage soucieux.

— Alors, c'est vous. J'ai entendu dire que vous étiez deux. Qu'est-ce que vous voulez de moi ? Vous n'avez pas l'air d'un homme qui vient souper à la bière.

— Néanmoins, j'en prendrai un mazer, dis-je en m'asseyant sur un des bancs rangés contre les murs et en sortant ma bourse pour y prendre les pièces nécessaires. Après cela, peut-être voudrez-vous bien répondre à quelques questions.

— Ça dépend des questions.

Il prit un gobelet sur une étagère et le remplit au tonnelet qu'il venait de percer. Avec un coup d'œil rusé, il ajouta :

— C'est pas mon rôle de répondre à tout ce que vous pourriez demander. Si je savais quelque chose sur le meurtre – et c'est pas le cas –, seul l'homme du shérif aurait le droit de l'entendre.

— C'est juste, dis-je d'un ton égal, tout en buvant à sa santé. Pas plus que je ne vous demanderai de renseignements sur vos amis du village, poursuivis-je, magnanime. Non, mon enquête concerne un homme arrivé à Trenowth hier dans la matinée et qui, selon le père Anselm, a dormi dans cette auberge la nuit dernière. Il s'est fait servir tous ses repas dans sa chambre et n'a pas assisté aux vêpres, ce qui semble avoir chagriné le bon père.

— Oh, lui !

Les manières du patron se dégelaient un peu, encore qu'on eût difficilement pu les qualifier d'amicales.

— L'est plus ici. Parti à l'aube. Payé sa note et sellé son cheval au lever du soleil. Dit qu'il avait deux longs jours de voyage devant lui.

— A-t-il dit où il allait ? demandai-je. Cette bière est excellente. Une des meilleures que j'aie jamais bues.

Une pâle lueur de satisfaction s'alluma dans l'œil du patron qui se garda pourtant de sourire.

— Il a dit qu'il avait affaire à Launceston. Vrai ou faux, je ne suis pas en mesure de le dire. Pour autant que je sache, c'est là qu'il allait quand il est parti d'ici. Pourquoi vous demandez ça ? En quoi il vous intéresse ?

Je ripostai en posant une nouvelle question.

— Comment s'appelle-t-il ? Vous l'a-t-il dit ?

— Il a dit s'appeler Jeremiah Fletcher. Et pour ce que j'en sais, c'est peut-être bien vrai.

— À quoi ressemble-t-il ? insistai-je, non sans percevoir que j'avais déjà nettement abusé de la patience de mon informateur.

— Poli et tranquille. Qui s'occupe que de ses oignons, contrairement à d'autres que je pourrais citer, dit le tenancier d'un ton vindicatif, mais il s'apaisa très vite et ajouta : Un long visage maigre. L'air triste. Un gentilhomme bien vêtu. Ma femme, elle pense qu'il est timide.

Je regardais pensivement devant moi, au point d'en oublier ma bière. Sauf grossière erreur de ma part, je venais d'entendre la description du gentleman de l'abbaye de Buckfast.

CHAPITRE XIV

La voix du patron interrompit ma méditation.

— Vous connaissez cet homme ?

— Je... je crois l'avoir rencontré une fois.

Je demandai une autre mesure de bière et, tandis qu'il la tirait, je m'enquis :

— Serait-il possible... ? Un hôte pourrait-il quitter l'auberge pendant la nuit sans vous déranger, vous et votre dame ?

Cette façon de désigner sa femme lui arracha un rire rauque et bref. Il grommela :

— Une dame ? Dieu me préserve !

Avec un sourire aigre-doux, il posa devant moi le mazer avant de répondre à ma question.

— Ma foi ! Si un homme est assez fou pour quitter son lit douillet et aller baguenauder dans les bois, c'est possible.

Son visage mince s'aiguïsa subitement : il avait compris.

— Oh ! Oh ! Parce que c'est comme ça que vous voyez les choses, pas vrai ? Vous pensez que notre beau gentilhomme serait peut-être bien le meurtrier, dit-il en secouant les épaules de façon désobligeante. Ma foi, ça se pourrait. Qui dira le contraire ? Tout homme est capable de tuer, je pense, bien qu'à mon avis certains le soient moins que d'autres. Et celui-là, il avait plutôt l'air d'un grand timide.

Sans évoquer l'hypothèse du loup qui dissimule sa nature sous la toison de l'agneau, je lui demandai, lorsque j'eus terminé et payé mon second mazer, si je pouvais jeter un coup d'œil à l'étage.

Le patron m'accorda la permission à contrecœur :

— Faites vite, avant que ma femme revienne de chez sa sœur ; elle peut arriver d'une minute à l'autre. L'avez sûrement

remarqué en arrivant, l'escalier est à l'extérieur. Faut traverser notre chambre à coucher pour entrer dans celle des hôtes.

Cette information ébranla un instant ma conviction, puis je me dis que le patron et sa femme, épuisés par la besogne, devaient dormir si profondément que seul un grand tapage pouvait troubler leur sommeil, mais sûrement pas un individu qui se déplacerait sur la pointe des pieds en prenant soin justement de ne pas les éveiller. Je le remerciai, sortis et escaladai l'escalier. À la hauteur de l'étage, à gauche du minuscule palier, une porte dans le mur ouvrait directement sur le chaos de la première chambre où, bien que la matinée fût avancée, le lit n'était pas fait et le pot de chambre pas vidé ; les joncs écrasés dégageaient une odeur lourde et une bougie à mèche de jonc brûlait toujours. J'étouffai sa flamme entre mes doigts, supputant que tout serait remis en ordre avant qu'un autre voyageur se présente pour passer la nuit à l'auberge.

J'ouvris la porte qui donnait sur l'autre chambre ; là, le lit était proprement recouvert d'un couvre-lit teint de motifs bleus et verts, mais l'odeur qui régnait dans la pièce n'était guère plus plaisante. La jonchée sur le plancher datait de plusieurs jours et s'il y avait de vraies bougies, elles n'étaient pas de cire mais de suif. L'en-cas était intact et un examen plus poussé m'en apprit les raisons : le pain rassis était rebutant et une araignée s'était noyée dans le pichet de bière.

Je revins sur le petit palier en haut de l'escalier et, m'appuyant au mur, je respirai quelques grands coups d'air frais. L'odeur de la rivière et des herbages et le léger parfum des pins réjouirent mes narines et clarifièrent mes idées. Je me répétais mentalement la description que le patron m'avait faite de son hôte de la nuit dernière et me remémorai l'étranger rencontré quatre jours plus tôt à l'abbaye de Buckfast. J'étais sûr qu'il s'agissait du même homme. Mais si ce Jeremiah Fletcher était réellement ce qu'il semblait être, raffiné et délicat de manières, aurait-il choisi de descendre à Trenowth ? D'après le père Anselm, il était arrivé la veille au matin ; après avoir inspecté le logement, il aurait eu encore tout le temps nécessaire pour continuer au petit trot jusqu'à Launceston...

Pour arriver à Launceston, et bien avant la tombée du jour ! Non, parvenu à moins d'un jour de route de sa destination, jamais un voyageur ne se serait arrêté à l'auberge de Trenowth, à moins que les circonstances ne l'y contraignent. Décidément, la destination de Jeremiah Fletcher était bien Trenowth ; quant à son objectif, je ne l'imaginais que trop aisément. Et cependant, alors même que le bon sens me disait que je n'avais pas à chercher plus loin l'assassin de Philip, le doute m'assaillait. Le meurtre était trop malhabile pour être le fait d'un tueur entraîné qui jamais n'aurait attaqué sa victime de front, l'avertissant ainsi de ses intentions et lui donnant une chance, si mince soit-elle, de se défendre. Philip aurait été pris dans une embuscade et frappé par-derrière.

Plongé dans mes réflexions, je descendis lentement l'escalier et rejoignis la berge. Assis sur une roche au bord de la Tamar, j'écoutais l'eau clapoter sur les galets, un des bruits les plus reposants qui soient. Les fleurs devenaient rares à cette saison mais les feuilles larges et lisses des soucis d'eau étalaient dans l'herbe leurs taches noires et luisantes et les tiges de cardamine, grêles comme des pattes d'araignée, s'inclinaient avec grâce vers leur reflet dans le fleuve. Je posai mes coudes sur mes genoux et mon menton dans le creux de mes mains. À supposer que je me trompe et que Jeremiah Fletcher – si tel était vraiment son nom – ait tué Philip, par quelle ruse l'avait-il piégé et fait sortir du manoir au milieu de la nuit ? Philip n'était pas un imbécile, il savait pertinemment que quelqu'un voulait sa peau. Pas un message, si habilement formulé fût-il, n'aurait pu le convaincre de commettre pareille folie. Philip s'était rendu de son propre chef au rendez-vous qui l'avait conduit à sa mort.

S'agissant de Jeremiah Fletcher, j'étais confronté, semblait-il, à différentes hypothèses. Selon la première, lui et le gentilhomme de l'abbaye de Buckfast étaient deux individus différents, mais, je le sentais, c'était très improbable. La description que le patron m'avait faite de son client collait trop bien avec mes souvenirs personnels. Deuxième hypothèse, il s'agissait du même homme mais d'un voyageur banal qui vaquait à ses occupations parfaitement légitimes. Après en avoir terminé avec ses affaires à Tavistock, où il m'avait dit qu'il se

rendait, il prenait à présent la route de Launceston. Mais, à ma connaissance, Tavistock se trouve à bonne distance au nord de Trenowth, de l'autre côté de la Tamar. Venir ici, ç'aurait été repartir en arrière et s'écarter nettement de sa route. Cela ne tenait pas debout et je rejetai cette proposition. Selon ma troisième hypothèse, ayant fixé son objectif qui était de tuer Philip, Jeremiah Fletcher était sorti la nuit dernière, sans autre but que reconnaître le terrain, mais il était tombé fortuitement sur sa victime qui attendait quelqu'un d'autre. Le côté imprévu de la rencontre expliquait ce meurtre maladroit qui avait requis l'emploi du couteau et du gourdin. Enfin, selon ma dernière hypothèse, Jeremiah Fletcher avait assisté en secret au meurtre de Philip, perpétré par un autre. Il avait donc quitté l'auberge ce matin, aux premières lueurs du jour, mais était demeuré dans les parages pour mettre ma chambre à sac.

Je me levai et revins à l'auberge. Le tenancier, heureusement toujours seul, lavait le sol de la taverne. Il ne manifesta aucun plaisir à me voir revenir.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? ronchonna-t-il.

— Deux choses, s'il vous plaît. Ce Jeremiah Fletcher, vous avait-il dit d'où il venait et combien de temps il resterait ?

Le tenancier secoua la tête.

— Désolé de ne pouvoir vous aider, fit-il, l'air réjoui.

Mais comme je faisais demi-tour en le priant poliment de m'excuser de l'avoir dérangé, il se laissa fléchir :

— Il a dit qu'il avait passé la nuit précédente chez les chanoines de St Germans.

Encore un mensonge, pensai-je. J'étais à présent certain que Philip et moi avions été suivis jusqu'à Plymouth, et même jusqu'ici, en dépit des précautions que nous avons prises. Après tout, cette ombre que j'avais vue en haut de la falaise, tandis que j'attendais sur la rive cornouaillaise de la Tamar, n'était pas pure élucubration. Et peu de temps après que Philip et moi étions arrivés au manoir de Trenowth, Jeremiah Fletcher avait frappé à la porte de l'auberge. Les choses se tenaient et me persuadèrent que les deux tentatives antérieures contre la personne de Philip avaient été l'œuvre de notre assassin. La volonté de tuer avait bien existé mais, pourtant, je n'étais

toujours pas certain que Jeremiah Fletcher eût réellement commis l'acte.

Le soleil approchait du zénith quand je revins au manoir pour le dîner. Mon estomac me disait depuis longtemps qu'il était l'heure de manger et les parfums délicieux qui flottaient aux abords de la cuisine me firent presque baver d'envie. Quand j'entrai, Janet Overy et l'intendant Alwyn présidaient déjà la table qui réunissait Isobel et Edgar Warden, Silas Bywater et les autres domestiques. Apparemment, la tragédie de la matinée n'avait pas affecté le goût des convives pour les plaisirs de la table et si j'avais espéré détecter dans des appétits défaillants quelque indice de culpabilité, j'en aurais été pour mes frais.

— Tu es en retard, mon garçon, me gronda la gouvernante comme je m'installais près de Silas. Mais je t'ai gardé ton dîner au chaud sur le brasero.

S'adressant à une aide de cuisine à l'extrémité de la table, elle ordonna :

— Apporte son assiette à Maître Chapman et fais bien attention.

La jeune fille s'empressa d'aller chercher mon dîner : du lapin rôti, entouré d'oignons et de grains de poivre, et parfumé au thym et au romarin. Pendant plusieurs minutes, je ne pus m'occuper de rien ni de personne jusqu'à ce que soient apaisés les tiraillements de mon estomac. Quand je redevins conscient de ce qui se passait autour de moi, mon assiette était presque vide.

— Où as-tu passé la matinée ? me souffla Silas Bywater dans l'oreille. Tu sais qu'ils ne nous laisseront pas partir avant l'arrivée de l'homme du shérif ? Du moins, pas sans se lancer à nos trousses.

J'avalai ma dernière bouchée de lapin et lui jetai un coup d'œil curieux.

— Qu'y a-t-il ? Tu veux partir ?

— Et comment, je le veux ! jappa-t-il. Et si tu avais un grain de bon sens, tu en ferais autant. Personne ne veut avoir affaire à la justice. De plus, il y a peut-être du travail qui m'attend. Si on envahit le St Michael's Mount, il faudra des capitaines.

— Tu aurais dû y penser avant de nous prendre en chasse, répondis-je durement, et je me détournai de lui pour sourire à la fille qui ramassait mon assiette vide.

On avait mis sur la table un plat de gaufres fourrées de pomme et de cannelle, et la plus jeune des aides de cuisine revenait de l'office, chancelant sous le poids de deux grands pichets de bière. Un court instant, le silence régna ; les convives se consacraient à la sérieuse occupation qui consiste à manger et à boire ; puis l'intendant frappa sur la table pour attirer notre attention.

— À présent que nous sommes tous réunis, déclara-t-il, je souhaite dire quelques mots au sujet des terribles événements de ce matin. D'abord et avant tout, Maître Underdown, ami et hôte de Sir Peveril, a été ignoblement assassiné. Deuxièmement, quelqu'un a mis sa chambre à sac, bien que rien n'y ait été volé, d'après ce que j'ai compris.

Son regard perçant pesa sur moi quelques secondes. De tous côtés l'on murmurait, comme si la plupart des personnes présentes avaient jusqu'alors ignoré ce fait.

— Donc, poursuivit l'intendant, je compte bien que chacun d'entre nous dira au sergent de Launceston absolument tout ce qu'il sait.

— Comme je ne sais rien et Isobel non plus, nous n'aurons rien à dire, déclara Edgar Warden, vindicatif, en faisant des yeux le tour de la table comme s'il nous défiait de le contredire. Nous avons passé la nuit ensemble comme il convient à des époux et nous n'avons pas quitté l'enceinte. Comment l'aurions-nous pu, d'ailleurs, alors que les portes étaient fermées ?

La blanchisseuse fronça les sourcils :

— Comment Maître Underdown est-il sorti ?

— Il a enjambé le rebord de la fenêtre de notre chambre et s'est laissé glisser le long de la vigne, répondis-je. Mais il y a sûrement d'autres moyens de sortir du manoir et d'y entrer la nuit. Il suffit de les connaître.

Tous ceux qui vivaient au manoir et n'étaient pas du village nièrent le fait avec acharnement. J'en fus un peu déconcerté ; puis il m'apparût avec clarté qu'en dépit des exhortations

d'Alwyn ils se soutiendraient mutuellement, préférant croire ou se persuader que le crime était l'œuvre d'un étranger.

— Quelle que soit la raison pour laquelle votre maître rôdait dans les bois au plus noir de la nuit, reprit Edgar toujours belliqueux, ça n'a rien à voir avec les gens d'ici.

— Ni avec ceux d'en bas, au village, ajouta le boulanger.

Je cherchai du regard le soutien de Janet Overy, mais elle se contenta de sourire en disant :

— Laissons ça à l'officier du shérif, mon garçon, voilà mon avis. Il saura poser les questions qu'il faut.

Mais, plus tard, quand les autres repartirent à leur travail ou quittèrent la cuisine et que plats et marmites eurent été lavés et mis à sécher sur la grande pierre du rebord d'une fenêtre, elle me prit par le bras et dit :

— Viens dans ma chambre me raconter ce qui s'est passé ce matin.

Je quittai la cuisine derrière elle et la suivis vers l'aile des domestiques. Le temps avait encore changé ; le vent chassait les nuages vers l'intérieur des terres et un soleil timide donnait un semblant de chaleur à la cour bien abritée. Assis sur un banc, adossé au mur, Silas échangeait des propos décousus avec le valet d'écurie qui mangeait un quignon de pain et une tranche de fromage de chèvre. Je demandai pourquoi il ne s'était pas joint à nous pour le dîner. Ma question fit rire Janet ; elle répondit que c'était à cause d'Isobel Warden qui s'était élevée contre sa présence à table, sous prétexte qu'il sentait trop le cheval.

— Et il suffit qu'une femme ait la tournure qu'elle a pour que vous, grands imbéciles d'hommes, vous vous précipitiez pour satisfaire à ses désirs, ajouta Janet, méprisante.

Sous une arcade, nous nous engageâmes le long d'un passage dallé, puis entrâmes sur la gauche dans une pièce dont la petite fenêtre garnie de corne laissait pénétrer l'air et la lumière de la cour. Le lit étroit occupait presque tout un mur, le coffre à vêtements un autre ; un brasero qui fournissait la chaleur en hiver meublait un angle et près de lui était un fauteuil aux bras sculptés. Un sac contenant une pierre à briquet et de l'amadou pendait à un clou près de l'embrasure de la fenêtre, où se

dressait un bougeoir de bois muni d'une chandelle. Il y avait aussi un tabouret bas pour y poser les pieds ; je le tirai près du fauteuil et, repliant de mon mieux mes longues jambes, je me baissai et m'y assis, dans une position fort inconfortable.

— Tu n'aurais pas dû tant grandir, plaisanta Janet qui, dans son fauteuil, me regardait de son haut. Alors ! Qu'as-tu découvert à l'auberge ?

Je lui racontai fidèlement ce qui s'était passé. Bien qu'elle fût encore beaucoup trop jeune et trop jolie femme, parler avec elle était un peu comme parler à ma mère ; je ressentais en sa présence la sensation de bien-être qui m'envahissait autrefois, du vivant de ma mère, quand je m'asseyais à ses genoux pour lui raconter mes aventures de la journée et que, mon récit terminé, j'attendais son approbation emplie du même espoir.

Il y eut un silence, puis elle dit avec un profond soupir où je crus percevoir du soulagement :

— À mon avis, il ne fait aucun doute que tu as découvert le meurtrier. Si tu rapportes ce soir à l'officier du shérif ce que tu viens de me dire, avec la même franchise et en le faisant profiter de tes raisonnements, je suis sûre qu'il sera convaincu et se mettra à la recherche de ce Jeremiah Fletcher.

J'étais un peu déçu qu'elle n'ait pas suivi mon argumentation jusqu'au bout.

— Mais je ne suis pas certain qu'il soit l'assassin. Je suis sûr qu'il avait l'intention d'attenter à la vie de Maître Underdown et qu'il avait déjà fait deux tentatives en ce sens. Mais, comme je vous l'ai expliqué, je n'arrive pas vraiment à me ranger à l'idée que, finalement, ce fut sa main qui mania le couteau et le gourdin.

Elle rit doucement et secoua la tête :

— Et moi, je pense que tu veux créer un mystère là où il n'y en a pas. Tu es jeune. Tu es avide d'émotions fortes. Fie-toi à ce que te dit une femme d'âge mûr, plus avisée que tu n'es : tu tiens la solution de cette affaire.

— Non, Philip ne serait jamais allé retrouver Maître Fletcher, même si celui-ci s'était arrangé pour lui faire parvenir un message à mon insu.

— Bien sûr que non ! Je pense que c'est ta conjecture d'un rendez-vous clandestin avec Isobel Warden qui est la bonne. Ils ont très bien pu s'entendre hier matin quand tu étais sorti et qu'il était censé dormir.

Je me redressai sur mon tabouret et nouai mes bras autour de mes jambes. Le ciel se dégageait et le soleil atteignait la grande pierre de l'appui de fenêtre.

— Mais comment aurait-elle pu sortir pour le retrouver ? Au dîner, vous avez tous affirmé qu'il était impossible de sortir de l'enceinte une fois les portes fermées pour la nuit.

— Mon cher garçon, un peu de jugeote ! Il y a d'autres fenêtres à ce rez-de-chaussée. Le verrouillage des portes peut empêcher les intrus de pénétrer, mais il ne peut empêcher quiconque d'ôter la barre des volets de l'intérieur.

— Évidemment. Vous avez raison, répondis-je lentement, j'aurais dû y penser. Mais alors, à votre avis, pourquoi Maître Underdown a-t-il pris le risque de descendre le long de la vigne ?

Elle haussa les épaules :

— Parce qu'il trouvait cela plus prudent que de parcourir une maison étrangère dans le noir. Parce qu'il avait peur de te réveiller en se levant, s'habillant et quittant la chambre, alors qu'en te faisant coucher de l'autre côté de la porte, il pouvait, sans crainte de ce genre, sortir par la fenêtre. Peut-être aussi parce que ce moyen lui donnait l'impression d'être jeune, galant et audacieux. Qui peut savoir ? Peut-être que toutes ces raisons ont contribué pour partie à sa décision.

Je pivotai sur mon siège pour la voir bien en face.

— Alors, vous pensez que Maîtresse Warden a pu être témoin du meurtre ?

Manifestement, Janet n'avait pas encore envisagé cet aspect de la question mais elle l'examina avec grand sérieux.

— C'est possible, admit-elle enfin, mais si tu as pour elle quelque bonté, ne la questionne pas. Si elle a réellement accordé cette entrevue et assisté au crime, elle en est suffisamment punie. Je t'en prie, ne fais rien, absolument rien qui puisse éveiller les soupçons de son mari. Edgar est un homme très jaloux qui n'en est pas encore revenu de sa chance d'avoir

capturé cette beauté. Et il a raison car la jeune femme, je crois, regrette déjà son mariage et se reproche de ne pas avoir attendu davantage avant de faire son choix. Elle ne se gêne pas pour lorgner les hommes, c'est sûr, et il est probable que les avances de Maître Underdown l'ont flattée bien plus qu'elles ne l'ont offensée. S'il lui a demandé de le retrouver la nuit dernière, il est peu probable qu'elle ait refusé.

CHAPITRE XV

Un silence prolongé s'étira entre nous tandis que je pesais ses mots. Puis je déclarai :

— Si ce que vous pensez est exact, il est possible que son mari se soit réveillé et aperçu de son absence. Parti à sa recherche, il aurait pu trouver la fenêtre ouverte, continuer sur sa lancée et tomber sur Isobel et Philip. Dans ce cas, ne pensez-vous pas qu'il pourrait être le meurtrier ?

Janet Overy sauta brusquement sur ses pieds et, dans son exaspération, claqua des mains.

— Pourquoi t'acharnes-tu à rendre les choses plus compliquées qu'elles ne sont ? Tu es convaincu et tu m'as convaincue qu'il y avait au village la nuit dernière un homme qui a essayé par deux fois d'attenter à la vie de Maître Underdown. Pourquoi chercher plus loin ? Ou, si tu le dois vraiment, pourquoi ne pas regarder en direction de Silas Bywater qui, de son propre aveu, est un ennemi juré d'Underdown et se trouvait dans les parages au moment du crime ?

Elle arpentait rageusement la petite pièce, tambourinant de ses poings fermés sur son tablier immaculé, ce qui faisait tressauter et cliqueter son trousseau de clés.

— Non que je le croie plus coupable qu'Edgar de ce crime, poursuivit-elle. Tu m'as dit que le duc de Gloucester t'a engagé dans le but précis de protéger son agent contre tout agresseur. Sa Grâce s'attendait à un épisode de ce genre et elle avait raison. Toi et Maître Underdown avez été suivis depuis Exeter jusqu'ici, en passant par Buckfast et Plymouth. Alors, pourquoi t'obstines-tu à chercher ailleurs le coupable ?

Ma sympathie flamba pour cette femme qui avait déjà connu tant de malheurs. Elle avait enfin trouvé une demeure agréable,

un havre après les tempêtes qui l'avaient secouée, un lieu où elle était appréciée, où elle était utile. Et voici que la mort de nouveau avait frappé, une mort violente qui perturbait son existence paisible ; mais, s'il s'avérait que le meurtre avait été commis par un étranger, il n'était pas indispensable de démanteler son petit monde protégé. Je fus tenté de laisser l'affaire en l'état. Elle avait raison : avec les lettres de créance de Philip délivrées par le roi, j'avais assez de preuves pour convaincre l'officier du shérif que le meurtre était un assassinat politique et qu'il n'avait rien d'autre à faire qu'à envoyer une lettre à Westminster. J'étais sûr que les agents du roi Édouard pourchasseraient Jeremiah Fletcher et se chargeraient de lui. Ce serait la conclusion satisfaisante d'une affaire répugnante.

Et pourtant... Si peu disposé que je fusse à pleurer sur le sort de Jeremiah Fletcher, je n'en étais pas moins irrité à l'idée que le vrai meurtrier de Philip pourrait s'en tirer. Janet vit que j'hésitais et me saisit les mains :

— Roger, promets-moi de ne pas poursuivre ton enquête.

J'étais confronté à un dilemme. J'avais de l'amitié pour Janet et j'étais désolé pour elle. Je souhaitais désespérément agir selon son vœu mais ma volonté de découvrir la vérité était plus forte. S'il s'avérait que sa version des faits était exacte, nul ne s'en réjouirait plus que moi ; mais, tant que ce n'était pas certain, je n'étais pas disposé à abandonner l'affaire. Ma mère, quand j'étais jeune, me traitait de « fouineur » et m'accusait d'aller fourrer mon nez dans les affaires d'autrui. John Selwood, l'abbé de Glastonbury, avait été plus indulgent ; quand il avait donné son accord à ma sortie de l'ordre, il avait évoqué ma « curiosité insatiable » et pieusement souhaité que je la misse toujours au service de la vérité.

Je priai le ciel de m'accorder son conseil et ma prière fut entendue, du moins me sembla-t-il : un coup frappé à la porte précéda de peu l'apparition du père Anselm. Janet lâcha mes mains et se retourna pour l'accueillir, souriante comme toujours. Je me levai, soulagé de n'avoir rien promis, et me faufilai vers la porte ouverte, prêt à m'échapper.

— Attendez, mon fils ! dit le prêtre en posant une main sur ma manche. Vous serez certainement intéressé par ce que j'ai à

dire. Un voyageur venu de Plymouth a traversé le village il y a moins d'une demi-heure. Il m'a informé que, tôt ce matin, l'on annonçait publiquement dans la ville que le roi a envoyé à Sir Henry Bodrugan et au shérif de Cornouailles l'ordre de lever le *posse comitatus*¹⁵ et de réduire au plus vite à l'obéissance le St Michael's Mount. Le messenger qui porte les ordres a déjà traversé la Tamar et s'en va trouver Sir John à Truro où il sera demain matin au plus tard, car il chevauche à bride abattue. Si bien que nous n'avons plus qu'à attendre les prochaines nouvelles et prier pour qu'elles soient bonnes.

Mon premier réflexe fut de m'interroger sur la nature des instructions adressées au capitaine du *Falcon*. Son bateau faisait-il partie de la flotte qui donnerait l'assaut au Mont ou recevrait-il l'ordre de cingler vers Plymouth pour y prendre Philip ? De toute façon, je devais retourner à Plymouth dès que je le pourrais. Nous étions mardi, jour de la Sainte-Foi, et il avait promis d'être de retour à *La Tête de Turc* à la fin de la semaine. Mais les messagers, partis pour Londres jeudi dernier dès que l'on avait appris l'attaque lancée par le comte d'Oxford, avaient réalisé un meilleur temps que prévu, étant donné l'état de la plupart des routes. Et le roi n'avait pas perdu une minute, lui non plus, avant de les renvoyer chargés de ses ordres. Il m'appartenait donc de quitter Trenowth dès que possible ; demain, de préférence, après avoir réglé l'affaire avec l'homme du shérif. Ce qui était une autre raison de me ranger aux sages conseils de Janet et d'admettre que j'avais résolu l'énigme du meurtre de Philip ; en mon for intérieur, j'y croyais plus qu'à moitié.

La voix du père Anselm interrompit mes réflexions. Il parlait à présent du terrible événement qui l'amenait au manoir – la mort de mon maître – et me présenta ses condoléances. Je fis

¹⁵ *Posse comitatus* (du bas latin : pouvoir comtal) : troupe d'hommes de plus de quinze ans que le shérif d'un comté pouvait requérir en cas de péril pour répondre par la force à une menace inattendue (notion coutumière de l'ancienne Angleterre). (N.d.T.)

de mon mieux pour paraître aussi affligé qu'un serviteur doit l'être.

— Quel réconfort, poursuivit le prêtre, qu'il se soit confessé hier au soir et ait reçu l'absolution ! Il était en état de grâce, cela ne fait aucun doute. J'ai cru comprendre que l'on a envoyé chercher le sergent de Launceston Castle et que vous attendez sa venue. Mais ensuite, mon fils, que comptez-vous faire, à propos de l'enlèvement ou de l'inhumation du corps ?

La question ne m'avait pas encore effleuré l'esprit et je réalisai, un peu suffoqué, que l'on me considérerait comme la personne toute désignée pour prendre ces dispositions. Je réalisai aussi que je ne savais rien de Philip, sinon que son frère était mort. Il n'avait pas mentionné devant moi d'autre parenté mais, pour autant que je sache, il pouvait avoir une femme et des enfants, peut-être ses parents, quelque part dans sa ville natale de Bristol. Toutefois, un corps ne peut demeurer longtemps sans être inhumé, pas même dans un cercueil scellé, et j'avais cent autres choses à faire qui allaient m'entraîner pendant des semaines au-delà des mers.

— Si vous voulez bien célébrer ses obsèques et l'enterrer dans votre cimetière, mon père, ce sera le mieux, dis-je d'un ton ferme.

« Une dernière demeure plus douce que tu ne méritais, Maître Underdown, ricanai-je en moi-même. Sur les berges de ce beau fleuve, dans l'herbe verdoyante des Cornouailles et l'odeur de la mer lointaine. »

— Il repose à présent dans le grand hall, repris-je. La porte est fermée mais l'intendant Alwyn a la clé. Je pense que si vous souhaitez le voir, Maîtresse Overy ira la lui demander pour vous.

Janet ne pouvait que s'exécuter ; de mauvais gré, elle partit avec le prêtre à la recherche d'Alwyn, non sans m'avoir lancé un dernier regard implorant.

« Ne t'en mêle plus, disait ce regard, tu tiens ta solution. C'est ici ma demeure, et toi et Philip Underdown y avez déjà semé trop de malheur. »

Je sortis de la chambre de la gouvernante en même temps que Maîtresse Overy et le père Anselm mais les quittai avant la cour pour emprunter, dans l'autre sens, le passage pavé dont j'examinai avec perplexité les portes réparties aux deux extrémités. L'une était celle de la chambre d'Edgar et d'Isobel Warden et je n'avais aucun moyen de la repérer. Je n'avais d'autre choix que de frapper à chacune d'elles à tour de rôle, dans l'espoir qu'Isobel répondrait en personne à mon appel. Elle avait quitté furtivement la cuisine sitôt après la fin du dîner, sans proposer d'aider à faire la vaisselle. Je ne l'avais pas vue dans la cour et j'estimais peu probable, étant donné les circonstances, qu'elle fût allée se promener seule dans les bois. J'espérais donc qu'elle s'était retirée dans sa chambre.

La chance me sourit. Les deux premières portes auxquelles je frappai demeurèrent closes mais, après avoir attendu un moment devant la troisième, j'entendis un froissement léger dans la pièce. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait, révélant Isobel Warden légèrement débraillée mais plus belle que jamais, ses cheveux roux cascadeant librement de ses épaules jusqu'à ses genoux. Le regard brumeux des yeux verts était vague et le lit défait que j'apercevais à l'arrière-plan indiquait qu'elle avait dormi. Ce qui ne me surprit pas ; ses gestes étaient langoureux et je soupçonnais qu'un seul plaisir pouvait la tenir éveillée un long moment.

— Toi ! s'exclama-t-elle, étonnée mais guère contrariée.

À présent vifs et grands ouverts, ses yeux me jaugèrent de la tête aux pieds. Elle ouvrit plus largement la porte.

— Entre et assieds-toi.

La pièce où je pénétrai avait à peu près les mêmes proportions et le même mobilier que celle de la gouvernante ; là s'arrêtait la ressemblance. La chambre de Janet Overy était nette et pimpante comme un sou neuf tandis que l'aspect négligé de celle-ci me rappelait fortement l'auberge de Trenowth. Des vêtements débordaient du coffre, d'autres, dépliés, tramaient sur le plancher, les sièges et l'appui de la fenêtre. L'odeur rance des huiles et des onguents parfumés, qui provenait d'une collection de petits pots et de fioles débouchés, posés sur une étagère à la tête du lit, l'emportait de justesse sur

les relents de linge sale. Une pièce de lourde soierie rouge, probablement venue d'Orient et achetée à un colporteur, recouvrait le lit. J'avais souvent transporté moi-même des rouleaux de soieries, directement acquis dans des navires de commerce amarrés dans les ports de Southampton, Londres ou Bristol. Mais ce couvre-lit était constellé de taches de suif et autres souillures moins identifiables. Quels que fussent les talents d'Isobel Warden, ceux de ménagère ne figuraient pas à l'inventaire.

Elle me désigna un tabouret et se pelotonna sur le lit, appuyée sur un coude. Un sourire languide retroussant ses lèvres rouges, elle me posa la question qu'elle aurait dû soulever plus tôt :

— Que veux-tu ?

Tout en réfléchissant à la meilleure réponse, je l'observais avec curiosité. Elle n'avait pas du tout l'air d'une jeune femme qui avait été témoin d'un crime violent douze heures plus tôt. Même une personne aussi dénuée de cœur qu'elle semblait l'être aurait été marquée par une telle expérience. Une vague horreur au moins aurait persisté au fond de ses yeux, une expression désolée ou terrifiée. Le regard d'Isobel était une invite et je fis de mon mieux pour l'ignorer.

Je passai ma langue sur mes lèvres subitement sèches et m'efforçai de trouver les mots qu'il fallait.

— Maître Underdown vous plaisait-il ? dis-je enfin.

Ses yeux s'élargirent : d'indignation, j'en aurais juré. Ce n'était pas à cela qu'elle s'attendait. Puis elle haussa les épaules.

— En fait d'hommes, j'ai vu pire, admit-elle. Mais il était vieux. Il avait l'âge d'être mon père.

Je réprimai un sourire en imaginant le sursaut outragé de Philip s'il l'avait entendue. Mais mon amusement fut de courte durée.

— Néanmoins, on peut dire que c'était un bel homme, insistai-je.

— Je te l'ai déjà dit, j'ai vu pire.

— Le trouviez-vous... attirant ?

Elle fronça les sourcils, ignorant encore, semblait-il, la voie sur laquelle je la conduisais.

— Je l'ai à peine vu, un jour seulement, au petit déjeuner et au dîner. Un homme effronté, au regard audacieux, mais j'y suis habituée. Ça ne me dérange pas.

— Ni le fait qu'il vous ait enlacé la taille ? Et que votre mari ait été furieux ?

À ces mots, son visage s'assombrit ; son expression maussade parlait de mépris mais aussi de peur. Rien n'aurait pu me dire plus clairement qu'elle n'aimait pas Edgar et que Janet Overy avait raison : Isobel commençait à regretter un mariage auquel, certainement, ses parents et sa propre ambition l'avaient poussée car, en sa qualité de régisseur de Sir Peveril Trenowth, Edgar bénéficiait d'une situation sociale supérieure à la sienne dans la communauté.

— Mon mari est toujours furieux quand un homme me regarde.

Elle haussa les épaules et coula vers moi un regard appuyé sous ses longs cils épais.

— Je ne sais pas ce qu'il ferait s'il trouvait ici le beau grand costaud que tu es. Oh ! Ne te fais pas de mauvais sang ! Il ne rentrera pas avant l'heure du souper.

Elle s'étira de tout son long sur le lit, joignant ses mains derrière sa tête ; sous la robe de laine vert foncé, les seins saillaient avec ostentation. Elle avait retiré ses chaussures et ses pieds nus frétilaient, provocants. J'avais très chaud tout à coup, j'étais très gêné.

Cela faisait deux ans qu'à l'âge où beaucoup de jeunes gens sont déjà pères j'avais baisé ma première fille dans l'herbe folle et luxuriante des bords de la Stour ; depuis, je n'avais pas vraiment vécu comme le moine que ma mère souhaitait faire de moi. J'avais eu des filles dans les foires que je fréquentais pour vendre ma camelote, dans les villages que je traversais, dans les bourgs et dans les villes, et toutes étaient consentantes et averties. (Je n'aurais jamais pris une femme de force, pas plus que je n'aurais défloré une ingénue.) Mais il y avait quelque chose en Isobel Warden qui me mettait mal à l'aise. Elle était vraiment ravissante, une des plus jolies femmes que j'aie jamais vues, et l'on sentait à la voir que sa beauté s'épanouirait avec les années. Mais, pour je ne sais quelle raison, cela même me

troublait. Aurait-elle été moins triomphalement femme, j'aurais pu être séduit mais cette féminité éhontée me déconcertait. Philip, pour sa part, aurait sûrement réagi à l'inverse et je résolu de poser ma question carrément, espérant que sa brusquerie stupéfierait assez Isobel pour qu'elle me dise la vérité.

— Vous et Maître Underdown, avez-vous eu un rendez-vous galant la nuit dernière dans les bois ?

Je ne sais à quelle réaction je m'attendais de sa part : un démenti hautain ou une indignation rageuse, révélatrice de culpabilité, peut-être. Mais je n'étais pas préparé au regard sincèrement étonné qu'elle tourna vers moi sous des sourcils soudain haussés qui exprimaient autant de curiosité que de perplexité.

— Qu'est-ce qui te faire croire ça ? demanda-t-elle.

— Philip est manifestement tombé victime de vos charmes quand il vous a vue hier au petit déjeuner et je ne pense pas que vous l'ayez découragé. C'était un homme qui prenait ce qu'il voulait et, pour moi, il n'y a pas l'ombre d'un doute : il vous désirait.

Isobel me dédia le petit sourire supérieur de la femme qui connaît les hommes.

— Pas assez pour encourir le risque d'une autre raclée de mon mari. Maître Underdown avait assez de bon sens pour reconnaître qu'il n'était pas de taille face à Edgar. Mon mari est jeune et, dans un combat, le plus jeune a toujours l'avantage. Dans ma vie, j'ai rencontré quelques hommes comme ton maître ; ils ont si haute opinion d'eux-mêmes qu'ils considèrent qu'aucune femme ne vaut la peine de risquer leur peau pour elle.

Je la dévisageais en mordillant ma lèvre inférieure, un tic auquel je cède quand je suis indécis, ce que mes enfants ne se privent pas de souligner. J'aurais voulu ne pas la croire et néanmoins je la croyais. D'une part, elle n'avait ni l'apparence ni le comportement du témoin d'un meurtre récent ou de quelqu'un qui a trébuché sur un cadavre. D'autre part, il y avait du vrai dans ce qu'elle avait dit du caractère de Philip. Il estimait sûrement que pas une femme ne valait la peine de

risquer pour elle humiliation ou souffrance. J'admettais le bien-fondé de ses vantardises quant à son expérience des maris jaloux ; mais il s'agissait de sa jeunesse et du passé, de l'époque où il les surpassait en force et en habileté. Et pourtant...

— Il aurait pu vouloir se venger, dis-je. Votre mari l'a terrassé d'un coup de poing et lui a valu les reproches de Maître Alwyn. Mon... mon maître a dû trouver ça dur à pardonner.

De nouveau elle haussa les épaules et les commissures de ses lèvres rouges s'abaissèrent.

— Peut-être, et s'il avait vécu, sans aucun doute, il se serait vengé d'une façon ou d'une autre : une lettre à Sir Peveril exposant ses griefs ou un mot glissé à l'oreille d'une personne influente pour qu'Edgar soit relevé de ses fonctions. Mais séduire sa femme, non : trop dangereux. Par ailleurs, ajouta-t-elle, la voix soudain rauque de colère, pourquoi es-tu si sûr que j'aurais accepté une proposition galante, à supposer qu'il l'ait formulée ?

— Vous n'y seriez pas allée ? demandai-je sans détour.

Dénué de toute coquetterie, le regard candide de ses yeux grands ouverts, innocents, croisa le mien.

— Non. Il portait beau, je te l'accorde. Ce devait être un bel homme dans sa jeunesse, mais il y avait en lui quelque chose que je n'aimais pas. Quelque chose qui me répugnait, précisa-t-elle avec un petit frisson.

Elle parlait avec tant de sincérité que je ne pouvais que la croire. Et je comprenais ce qu'elle voulait dire à propos de Philip pour la bonne raison que j'avais éprouvé moi aussi ce sentiment de répulsion. C'était comme s'il était affligé de quelque difformité, non du corps mais de l'âme.

Je me frottai les yeux et, après une pause, je demandai :

— Jurez-vous que vous n'avez pas rencontré Maître Underdown sur les bords de la Tamar hier soir ? Que votre mari ne vous y a pas suivie ? Qu'il n'y a pas eu entre eux de combat dont s'ensuivit la mort de Maître Underdown ?

Elle leva de nouveau les sourcils :

— Parce que c'est ça que tu penses ? Qu'Edgar l'a tué par jalousie ?

Elle se redressa, sortit ses jambes du lit et se retrouva face à moi. Penchée en avant, elle mit ses mains dans les miennes :

— Je te jure devant la Sainte Mère de Dieu que Maître Underdown ne m'a pas fait d'avances et que je n'aurais pas accepté pareilles avances.

Puis elle se coula hors du lit, inclina la tête et m'embrassa sur la bouche.

Je lâchai ses mains, bondis sur mes pieds et me réfugiai en hâte à l'autre bout de la chambre. Je lus aussitôt sur son visage qu'elle n'avait pas l'habitude de voir ses avances accueillies de telle façon. À sa manière, elle était aussi vaniteuse que Philip.

— Je dois partir, dis-je en reculant vers la porte.

Tout à coup, la pièce sentait le renfermé. Mais je ne pus échapper assez vite à son odeur fétide car la porte s'ouvrait. Edgar parut sur le seuil, soutenant sa main gauche de la droite.

— Je me suis enfoncé un clou dans le pouce, grommela-t-il à l'adresse d'Isabel. As-tu encore de ce baume de brunelle que Janet t'a donné ?

Il prit conscience de ma présence, lâcha un juron et se tourna vers moi :

— Au nom du ciel, que fais-tu ici seul avec ma femme ?

Isobel, que j'avais éconduite, sauta sur sa vengeance.

— Il pense que tu pourrais être le meurtrier, dit-elle.

CHAPITRE XVI

Sa blessure au pouce momentanément oubliée, Edgar Warden me fixait, abasourdi, et sa peau tannée blêmit.

— Hein ? balbutia-t-il. Qu'est-ce que tu veux dire ? Il croit que je suis le meurtrier ? Qu'est-ce que tu chantes là, femme ?

Isobel eut un sourire malveillant :

— Il croit que tu m'as surprise la nuit dernière avec Maître Underdown et que tu l'as tué dans un accès de jalousie. Quand je pense, poursuivit-elle d'un ton vertueux, que j'étais à ton côté tout au long des heures sombres, comme il convient à une bonne épouse ! Tu t'es réveillé au moins trois fois cette nuit, et j'étais toujours là.

Les yeux d'Edgar n'étaient plus que deux fentes dans un visage aussi rouge qu'il était blanc précédemment. Il dressa ses deux poings gros comme de petits jambons et s'avança vers moi, menaçant, en envoyant claquer la porte d'un coup de pied.

— Ah ! C'est ce qu'il pense, hein ? gronda-t-il en approchant tout près du mien son visage congestionné. Je me fous que tu me traites de meurtrier car si un homme s'avise de batifoler avec ma femme, je le tue. Mais je ne tolère pas que quiconque émette des doutes sur sa vertu et c'est pour ça que tu vas prendre la correction de ta vie !

S'il est une chose que j'avais apprise sur les routes au fil des ans dans l'art de préserver ma peau, c'était de réagir promptement à toute menace de violence. Quand un homme disait qu'il allait me casser la figure, je ne perdais pas de temps à m'interroger sur ses intentions. Je le prenais au mot et cognais le premier, ce que je fis cette fois encore. Edgar avait à peine refermé la bouche que mon poing droit le frappait à la mâchoire, lui faisant perdre l'équilibre ; il trébucha contre le pied du lit. Profitant de ce qu'il était à demi assommé, je fis une

lâche tentative d'évasion vers la porte. Mais il était trop rapide pour moi : me ceinturant à la hauteur des hanches, il me flanqua par terre. C'était mon tour d'essayer de rassembler mes esprits égarés tandis que, ayant perdu tout contrôle de lui-même, Edgar refermait ses mains autour de ma gorge. Je tentai de les desserrer mais sa prise était trop puissante. Le sang me battait aux oreilles.

Réellement effrayée par la fureur qu'elle avait déchaînée, Isobel hurla et joignit ses efforts aux miens pour détacher son mari de sa proie. Pour finir, à nous deux, nous y réussîmes et je me redressai en titubant pendant qu'Isobel tentait de calmer Edgar. Il la repoussa brutalement pour s'élancer de nouveau sur moi mais je sautai de côté et son poing s'écrasa contre le mur. Il était hors d'état de sentir qu'il s'était blessé ; à mon avis, il n'avait plus conscience de la douleur. Avec un grognement de rage, il arma son bras pour un nouveau coup mais, cette fois encore, je prévins l'assaut et l'envoyai s'étaler au sol. Je me ruai vers la porte et bondis dans la cour avant qu'il ait pu se ramasser.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-il arrivé ?

Coupante et sévère, c'était la voix de Janet Overy qui, venue du grand hall, s'avavançait vers l'aile des domestiques.

Cheveux et vêtements en bataille, mes mains protégeant mon cou malmené, je n'avais sûrement pas l'air très frais. Edgar non plus, d'ailleurs, qui surgit comme un furieux de sa chambre, défiguré par une mâchoire qui enflait à vue d'œil et plusieurs zébrures rouge sombre. Quand il vit Janet, cependant, il laissa retomber ses poings mais continua de me regarder avec une malveillance qui était en soi presque une atteinte physique.

— C'est ma faute, dis-je. J'ai posé quelques questions à Maîtresse Warden et Edgar s'est mépris sur mes intentions. Il a cru que je l'accusais de meurtre.

— Et ma femme d'adultère ! cracha-t-il.

— C'était une erreur, dis-je maladroitement. Je veux découvrir qui a tué Maître Underdown, c'est tout.

— Je t'avais prévenu que tu ne ferais que des dégâts, me reprocha la gouvernante. Ces questions, c'est à l'officier du shérif de les poser, s'il estime nécessaire de le faire. Edgar,

poursuivit-elle en regardant durement le régisseur, dis à Isobel de te rafistoler la figure et repars au travail. Quant à toi, mon garçon, suis-moi. Je vais trouver un onguent pour cette gorge qui te tourmente manifestement. Je veux qu'on en finisse avec toutes ces folies !

Marmonnant à mi-voix des insultes qui ne présageaient rien de bon, Edgar rentra dans sa chambre pour y recevoir les soins de sa femme. Se rappelant soudain son pouce transpercé, il le porta à sa bouche pour le sucer puis, d'un geste où, depuis la nuit des temps, mépris et défi se conjuguent, il le retourna dans ma direction. Je fis semblant de ne pas voir et accompagnai Janet jusqu'à sa chambre où elle gardait ses baumes et ses onguents.

Dressée sur la pointe des pieds, elle attrapa sur l'étagère un pot de faïence dont elle ôta soigneusement le couvercle.

— Huile de lin et miel, dit-elle en prélevant une cuillerée d'onguent qu'elle approcha du brasero. Appliqué chaud, il empêche les blessures d'enfler. Ouvre le col de ta chemise que je puisse te soigner. Tu as là de vilaines contusions.

— Je l'ai bien cherché, n'est-ce pas ? C'est ça que vous pensez, répondis-je d'un ton soumis en faisant ce qu'elle m'avait dit.

Elle étala un peu d'onguent sur ses doigts et se mit à frotter doucement mon cou.

— Oui, répondit-elle sans détour, mais je pense que tu te sentais tenu de le faire. Alors, qu'as-tu appris de la belle Isobel et de son mari ?

Je grimaçai quand elle appuya sur un point particulièrement sensible et fus bien content lorsqu'elle prit du recul pour juger de son ouvrage.

— Pour le moment, cela suffit. Il se peut que tu aies des difficultés à avaler pendant quelque temps mais je doute qu'Edgar t'ait infligé une blessure plus grave.

Elle se dressa de nouveau pour prendre sur l'étagère une fiole de terre cuite dont elle sortit une pilule.

— Tiens, avale ça. Ces comprimés sont du jus de laitue séché. Si l'on en prend beaucoup, le produit vous endort, mais une seule pilule détend et apaise la douleur. Dis-moi, poursuivit-elle

en rangeant ses médicaments, tu n'as pas encore répondu à ma question.

Je refermai mon col et avalai la pilule comme elle me l'avait ordonné. Après un temps de réflexion, je dis :

— Je pense que nous avons pu nous tromper en tenant pour assuré que Maître Underdown avait quitté la maison la nuit dernière pour rencontrer Isobel. Ou elle est encore plus habile dans l'art de tromper que je ne l'imaginais, ou je suis plus niais que je ne pense l'être. Quoi qu'il en soit, je la crois maintenant innocente ; son mari le serait donc aussi. Néanmoins, ajoutai-je d'un air de défi, il y a encore Silas Bywater.

Janet émit un soupir résigné.

— J' imagine que je ne peux t'empêcher de semer le désordre de ce côté-là aussi, alors même que tu as sous le nez la solution de l'énigme, dit-elle en posant affectueusement la main sur mon épaule. Mais, avec cet homme-là, vas-y prudemment, mon garçon. Je te connais depuis peu mais assez pour m'être attachée à toi. Mon fils aurait dû te ressembler : grand, blond, droit et musclé. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive du mal et je pense que Silas Bywater est dénué de scrupule. Alors, fais attention. Mais j'aurais tant préféré que tu te fies à ton discernement, que tu admettes que Jeremiah Fletcher est le tueur, pour le motif qui t'a fait affecter à la protection de Philip Underdown...

Je levai une main et la posai sur la sienne :

— Je sais que vos propos sont pleins de sagesse mais...

Avec un léger haussement d'épaules, je me tus.

Elle retira sa main et sourit tristement.

— Tu dois faire ce que tu juges bon et je ne peux que t'exhorter à y réfléchir à deux fois. Mais si tu as besoin d'une amie, tu sais où me trouver : ici, dans la cuisine ou ailleurs dans le manoir. Ce qui me rappelle, ajouta-t-elle, soudain consternée, que le temps passe et qu'il sera bientôt quatre heures. Et mon souper... Dieu seul sait ce que mes propres-à-rien de gamines ont bien pu faire en mon absence.

Elle lissa son tablier et redressa son capuchon.

— Quant à toi, ta chambre a été remise en ordre. Alors, si tu veux te reposer un moment, vas-y.

Je sortis de sa chambre derrière elle au moment où Edgar Warden quittait la sienne. Il avait le pouce bandé et les zébrures de son visage étaient enduites d'onguent. Il me jeta un regard mauvais mais avait dû promettre à Isobel de ne pas provoquer une nouvelle querelle car, avec un bref signe de tête à Janet Overy, il pressa l'allure pour nous dépasser, traversa la cour et disparut sous le porche. La gouvernante, pour sa part, se hâtait vers la cuisine, agacée par les rires et les jacassements qui en émanaient et qui me firent, moi, sourire. « Quand le chat n'est pas là, les souris dansent », me dis-je. Mais je n'aurais pas aimé être à la place des filles de cuisine car le courroux de Janet devait être redoutable.

Je regardai autour de moi mais Silas Bywater avait disparu. Le valet d'écurie discutait avec le roulier qui venait d'apporter des balles de foin frais pour les écuries ; deux hommes étaient en train de décharger, sans doute James et Luke, dont Maîtresse Overy avait parlé la veille, des hommes du village qui prenaient leur repas chez eux. À en juger par leurs gesticulations et leurs visages excités et ardents, tous deux ainsi que John Groom faisaient part au roulier de l'extraordinaire histoire du meurtre. Difficile de voir les réactions du roulier ; comme tous ceux de sa profession, il portait un grand chapeau de feutre à large bord qui le protégeait des éléments. Sans me mêler de leurs histoires, je franchis le portail.

Je suivis le sentier qui, à travers bois, menait au village. J'avais besoin d'être seul pour mettre un peu d'ordre dans mes idées en pagaille. Plus elles tourbillonnaient dans ma tête, plus j'étais convaincu que Janet avait raison et que Jeremiah Fletcher était le meurtrier. Il était un agent des Tudors, maison qui représentait désormais pour les lancastriens l'unique et faible espoir de reprendre le pouvoir, bien qu'elle fût une branche bâtarde à qui le roi Henri IV avait interdit à jamais de monter sur le trône d'Angleterre. Ce fait semblait à présent bien ancré dans mon esprit et, cependant, je restais toujours confronté au même mystère : pourquoi Philip s'était-il échappé de notre chambre la nuit dernière ? Qui donc était-il allé retrouver, si ce n'était pas Isobel Warden ? Et plus je repensais à mon entretien avec elle, plus j'étais certain qu'elle m'avait dit la

vérité : l'étonnement qu'elle avait manifesté quand j'avais parlé d'un rendez-vous galant était sincère et son analyse du caractère de Philip plus judicieuse que la mienne.

Je quittai le sentier pour rejoindre au bord du fleuve l'endroit où, la nuit dernière, je m'étais agenouillé près du corps de Philip et où, ce matin, le scieur l'avait trouvé. À part quelques brins qui se redressaient ici et là, l'herbe folle était toujours aplatie et de sombres taches de sang marquaient le sol. Après un examen méthodique de la zone environnante, je parvins à la conclusion que Philip avait été foudroyé sur le lieu même où il était tombé. Je n'avais trouvé rigoureusement aucun indice qui permît de dire qu'on l'avait traîné jusqu'à ce point, et nulle trace de sang plus éloignée qui aurait indiqué qu'on l'avait poignardé ailleurs que là. D'ailleurs, si ç'avait été le cas, on aurait retrouvé Philip couché sur le dos ; je savais d'expérience qu'il est plus facile de tirer un homme étendu sur le dos qu'à plat ventre.

D'autres marques indiquaient que l'herbe avait été piétinée par plus d'une personne, mais une partie des dégâts pouvait être attribuée à mes propres empreintes, et il était difficile de dire si deux ou trois personnes s'étaient trouvées sur place avant moi. Si Jeremiah Fletcher était l'assassin, quelqu'un d'autre avait sûrement assisté au crime car – sur ce point, ma conviction était inébranlable – Philip n'aurait jamais été assez fou pour se jeter dans un guet-apens hors du manoir au vu d'un message dont il n'aurait pas contrôlé d'abord l'authenticité. Et, mis à part Isobel Warden, la seule personne qu'il était susceptible de rencontrer au cœur des bois et de la nuit était Silas Bywater.

Je me rendis à l'auberge, avec l'espoir qu'une bière soulagerait mon mal de gorge et l'intention d'étudier au calme cette hypothèse. Comme je le pensais, la taverne était presque déserte à cette heure de l'après-midi où la plupart des gens travaillaient au manoir. Je n'y trouvai qu'un homme indolent, assis sur un banc sous la fenêtre, ses jambes maigres étendues devant lui, la tête nonchalamment appuyée contre le mur. Un mazer de bière à moitié vide était posé sur la table devant lui. Ses paupières somnolentes s'entrouvrirent pour jeter un coup

d'œil dans ma direction. Je m'installai à l'autre bout de la pièce et l'ignorai.

Le patron n'était pas en vue mais la femme résolue et musclée qui s'enquit de mes désirs ne pouvait être que son épouse et je fus aussitôt d'avis qu'il avait de bonnes raisons de se méfier d'elle. Quand elle m'eut servi, je reposai moi aussi ma tête contre le mur et fermai les yeux, mais pas question de dormir. Je convoquai mentalement l'image de Silas Bywater et l'étudiai.

S'il avait réellement adressé un message à Philip, à quel moment Philip l'aurait-il reçu sans que je m'en aperçoive ? La réponse était toujours la même : hier matin après le petit déjeuner quand, persuadé que Philip dormait dans son lit, j'étais parti à la recherche de l'individu qu'il était censé avoir vu de la fenêtre de notre chambre. Ayant établi ce point, j'en vins à ma seconde question. Pourquoi Silas Bywater l'avait-il convoqué en vue de le rencontrer secrètement ? Parce qu'il détenait des informations préjudiciables à Philip qu'il avait l'intention de faire chanter pour obtenir l'argent qu'il estimait lui être dû ; Silas Bywater y avait fait plusieurs fois allusion devant moi. Mais pourquoi Philip s'était-il plié à cette exigence ? Comme je me l'étais déjà dit plus tôt, il n'y avait à cela qu'une raison. Philip avait pu suggérer l'heure et le lieu dans le but de se débarrasser d'un homme qui avait soudain reparu dans sa vie et menaçait de lui créer maintes difficultés. Philip avait conçu le projet d'assassiner Silas mais c'était lui qui s'était fait tuer, soit par sa victime désignée, soit par Jeremiah Fletcher qui était tombé par hasard sur eux.

Avant que j'aie eu le temps de pousser plus loin mon raisonnement, d'en découvrir les défauts ou le bien-fondé, l'autre buveur rompit le cours de mes pensées.

— C'est un drôle de tohu-bohu pour l'comté. Bien que ce soit trop loin pour nous tracasser, j'suppose.

Il me fallut quelques secondes pour réaliser qu'il parlait du débarquement du comte d'Oxford et non du meurtre de Philip qui m'obsédait, ce qui donnait à penser qu'il était étranger au village. J'acquiesçai d'un signe de tête laconique. Sans se laisser décourager, il poursuivit :

— Pour sûr que le roi réglera tout ça.

— Pour sûr, répétais-je, et je refermai les yeux, espérant qu'il ferait de même.

— Cet Édouard, c'est un bon roi. Meilleur pour les gens comme nous que le pauvre vieil Henri, et il a ses frères pour le soutenir. Du moins il a le duc Richard. J'sais pas si j' considère beaucoup l'autre.

Ayant ainsi disposé sans cérémonie de George de Clarence, il demanda :

— Vous êtes du village ?

Acculé, je rouvris les yeux et répondis avec réticence :

— Non. Juste de passage. Je loge au manoir pour quelques jours. J'ai des amis parmi les domestiques.

Ce n'était pas un mensonge. Je pouvais sûrement affirmer que Janet Overy était mon amie.

L'information parut l'intriguer.

— Alors, comme ça, vous les connaissez, ceux d'là-haut. Ben vrai, vous allez manquer la meilleure !

Ahuri, je regardai l'homme et répétais :

— La meilleure ?

Il siffla le fond de sa bière et hocha la tête.

— Ben oui ! J'montais de St Germans ce matin avec un chargement d'foin pour les écuries de Sir Peveril. J'suis roulier de mon métier, précisa-t-il. Mais juste avant le village, un gars m'a arrêté pour m'offrir ça si j'lui cédaï ma place pendant une heure ou deux...

Il plongea la main dans la sacoche fixée à sa ceinture et produisit fièrement un *farthing* d'or, comme on appelait le *noble*¹⁶ à l'époque.

— Il a dit qu'il était un ami de l'intendant Alwyn et qu'il voulait lui jouer un tour. Il a dit qu'Alwyn avait parié avec lui deux anges qu'il pourrait pas entrer au manoir sans qu'il l'sache.

L'homme rangea la pièce et me regarda, un peu honteux :

— C'est pas sûr que je l'aie tout à fait cru mais, sur mon chariot, j'ai pas souvent l'occasion d'voir une pièce d'or. En plus, il causait bien et il était bien vêtu.

¹⁶ Ancienne monnaie d'or valant six shillings douze pence, une somme alors importante. (N.d.T.)

Il était clair que le roulier avait laissé son avidité l'emporter sur son discernement.

— Un gentilhomme, vous auriez dit, si bien qu'il y avait de grandes chances qu'on histoire elle soit vraie, après tout. Et qu'il soit vraiment un ami de cet Alwyn. Il a emprunté mon chapeau pour s'cacher le visage. « Vous voulez aussi m'prendre ma tunique ? Vêtu comme vous êtes, personne y croira que vous êtes un roulier », je lui ai dit. Alors il l'a prise, mais j'crois pas qu'il m'a vraiment cru. Il l'a prise avec lui, sous les balles de fourrage.

Je me levai si précipitamment que je faillis renverser la table.

— Un homme au visage étroit ? demandai-je. Aux traits anguleux ?

— Oui, répondit-il, on peut dire les choses comme ça. Maintenant que vous l'dites, un peu comme une fouine. Mais quand même, un gentilhomme, insista-t-il d'un air de défi.

— Ça n'en est pas moins une crapule ! répliquai-je d'un ton rogue avant d'appeler à tue-tête la femme du patron pour lui payer mon dû. Pauvre imbécile ! Vous n'avez jamais pensé qu'il y a des malfaiteurs parmi les grands tout comme il s'en trouve parmi les humbles ?

Le roulier avait pâli et la main qui reposa son mazer tremblait visiblement.

— Vous l'connaissez, cet homme ? me demanda-t-il craintivement.

Je fis brièvement signe que oui et lui tournai le dos pour payer la tenancière que mes appels impérieux avaient transformée en furie. Je lui donnai plus que son dû pour la calmer. Avant de sortir, je m'arrêtai pour poser sur le bras du roulier une main rassurante.

— Ne vous en faites pas. Si je peux attraper l'homme, vous m'aurez rendu service. Je sais pourquoi il est venu et suis presque sûr de savoir où le trouver. Où avez-vous prévu de vous rencontrer pour récupérer votre chariot ? Peu importe ! Suivez-moi au manoir quand vous serez prêt.

Je franchis le seuil de la taverne et remontai en courant le sentier avant que le roulier, à présent franchement inquiet, pût me questionner davantage.

CHAPITRE XVII

Les ombres allongées d'octobre alternaient sur la route défoncée avec les flaques d'un pâle soleil qui perçait non sans peine le feuillage clairsemé des frondaisons. Une touffe de mauves à la floraison tardive luisaient, nostalgiques, dans l'herbe flétrie, leurs corolles délicates ployées à l'extrémité de tiges fragiles. Haut dans les branches au-dessus de ma tête, un oiseau chantait, et la rivière, comme à son habitude, murmurait doucement en contrebas. Tant de beauté pour laquelle je n'avais ni yeux ni oreilles car mes pensées étaient rivées à la personne de Jeremiah Fletcher.

L'homme devait être prêt à tout pour tenter en plein jour une ruse pareille, pour braver le danger de trouver quelqu'un dans ma chambre, moi ou un autre. En me voyant quitter la cour, il avait dû sentir que la chance était avec lui ; la mienne tenait au fait qu'il m'avait aperçu. Car, fortifié par un sentiment trompeur de sécurité, il devait estimer à présent avoir le temps de fouiller de nouveau ma chambre sans trop de risques d'être interrompu. Il regarderait plus à fond qu'il ne l'avait fait ce matin, tendu qu'il était après son ascension le long de la vigne et par la perspective de fuir par le même chemin. Ce moyen de s'introduire et de s'échapper, il n'avait pas osé l'utiliser au milieu de l'après-midi et je me demandai quel subterfuge il avait imaginé pour qu'on le laisse entrer dans la grande salle et l'escalier.

Mes pas suscitèrent un écho caverneux quand je passai sous le porche. Je crus d'abord que la cour était déserte car j'avais le soleil dans les yeux. Puis ma vision se rétablit et je vis James, Luke et John Groom près du chariot qui chargeaient des balles de foin sur leurs épaules pour les transporter aux écuries.

— Où est-il ? criai-je. Où est le roulier ?

Ils me regardèrent bouche bée tous les trois, interloqués par mon ton impérieux. Puis l'homme dont j'appris par la suite qu'il était James pointa l'index vers le manoir.

— Il avait besoin d'aller aux lieux d'aisances. J'y ai dit qu'y en avait trois et il a choisi ceux du manoir. Il a dit qu'il était jamais entré dans la maison d'un gentilhomme et que l'occasion se représenterait pas d'sitôt.

Il n'avait pas terminé ses explications que je filais vers la porte de la grande salle en leur criant :

— Suivez-moi en vitesse ! Ce n'est pas un roulier ! C'est un voleur !

Du coin de l'œil, je les vis échanger des regards dubitatifs ; ils se demandaient si je n'avais pas perdu la tête et s'ils devaient ou non obéir à mes ordres.

— Dépêchez-vous ! C'est vrai, je vous le jure ! hurlai-je, m'arrêtant un instant, la main sur le loquet de la porte de la grande salle. Que l'un de vous aille chercher Alwyn et secoue les puces aux domestiques ! Les autres, suivez-moi !

Avais-je parlé avec assez d'autorité pour les impressionner ? Pour qu'ils m'obéissent ? Je n'avais pas le temps de vérifier. Je fis demi-tour et entrai. Je traversai la salle en courant, grimpai quatre à quatre l'escalier sans m'arrêter pour contrôler les lieux d'aisances tant j'étais sûr qu'ils étaient vides. J'avais raison. Un coup d'œil dans le corridor m'apprit que la porte de ma chambre était entrebâillée et j'entendis le bruit de pas furtifs. Contrôlant ma hâte impétueuse, je pris quelques inspirations profondes pour me calmer avant de m'avancer doucement et de coller un œil à la fente de la porte. Puis j'en poussai le battant à toute volée.

— Vous ne trouverez pas ce que vous cherchez, dis-je. Elle n'est pas là.

Débarrassé du chapeau à large bord, le visage stupéfait qui se tourna vers moi était sans erreur possible celui de l'homme de l'abbaye de Buckfast et, tout aussi sûrement, celui de Jeremiah Fletcher qui avait passé la nuit dernière à l'auberge de Trenowth. Lors de sa première intrusion, il avait tout saccagé ; cette fois, non. Pourquoi donc ? Si la lettre n'était pas antérieurement cachée dans les oreillers ou les matelas, il était

peu probable qu'elle fût dissimulée dans la literie qui avait remplacé les précédents. En revanche, l'intrus avait entassé sur un lit tous les objets qui avaient appartenu à Philip et les miens ; accroupi devant le lit, il les fouillait avec minutie. Le bruit le fit bondir sur ses pieds et sa main tâtonna sous sa veste à la recherche du poignard dans sa ceinture. Il se souvint alors qu'il l'avait abandonné en même temps que sa tunique pour se déguiser en roulier. Une vague de panique le submergea et, pour la seconde fois en un peu plus d'une heure, je fis l'objet d'un assaut meurtrier. J'étais proprement terrifié car cet homme, entraîné à tuer, n'aurait aucun scrupule à m'assassiner s'il en trouvait le moyen. Ses mains agrippaient déjà ma gorge pour me réduire au silence, des mains déliées, assorties à sa charpente délicate, mais auxquelles la peur conférait force et puissance. S'il tombait sous les griffes de la loi, la pendaison l'attendait ; qu'il fût ou non responsable de la mort de Philip – je ne le savais toujours pas avec certitude –, d'autres sûrement l'en croiraient coupable, et des crimes antérieurs lui seraient probablement imputés. Il était peu vraisemblable que Philip fût le premier messenger du roi Édouard liquidé du fait des agents lancastriens.

De mes doigts tremblants, je lui tordis les poignets tout en lui expédiant un coup de genou dans les testicules. Jeremiah Fletcher hurla sans lâcher prise. Face à la perspective de la corde au cou, rien d'autre ne compte et la terreur amortit la douleur. Pour la seconde fois de l'après-midi, le sang tambourinait dans mes oreilles et un brouillard jaune voilait mes yeux quand les secours tardifs m'arrivèrent : Luke et John Groom, si peu disposés tout à l'heure à me croire, avaient finalement cédé à la voix de la prudence. Hurlant de rage et de stupeur, ils se jetèrent sur mon agresseur et lui réglèrent son compte avant de le plaquer brutalement au sol et de s'asseoir tous deux sur sa poitrine pour l'immobiliser.

— Douce Vierge, vous aviez raison, Maître ! s'exclama le valet d'écurie avec admiration. C'est bien un voleur ! Comment que vous le saviez ?

J'étais toujours affalé contre le mur de la chambre, cherchant ma respiration ; tout ce que je pus émettre en guise de réponse fut un coassement de grenouille. Heureusement, les frais de

conversation me furent momentanément épargnés par l'apparition de l'intendant Alwyn et de James, bientôt suivis de Janet Overy armée d'un rouleau à pâtisserie, de la blanchisseuse, qui brandissait le bâton à lessive, et du boulanger muni de sa spatule à enfourner les miches. Abasourdis par l'abondance des péripéties du jour, leurs différents aides fermaient la marche.

— Et voilà, dit Alwyn, nous tenons notre voleur et sûrement aussi notre meurtrier.

Il se tourna vers moi :

— Connaissez-vous cet homme, Roger Chapman ?

Je hochai la tête et il poussa un grognement de satisfaction.

— Et attrapé en flagrant délit de tentative d'un second meurtre, semble-t-il. Vous deux, les hommes, et toi, James, emmenez-le. Nous allons veiller à sa sécurité derrière clés et verrous jusqu'à l'arrivée de l'officier du shérif.

Le soulagement dû à cette issue satisfaisante, sans qu'aucun membre de la maison de Sir Peveril pût encourir le moindre blâme, faisait de l'intendant un homme comblé : la tête haute, le pas allègre, il prit la tête du cortège qui sortit de la chambre. Lors du retour de son maître, il pourrait lui faire un compte rendu honorable des événements ; du moins, aussi honorable que le permettaient de telles circonstances.

Janet me prit par le coude.

— Viens avec moi, mon garçon. Ta pauvre gorge a reçu plus que sa part de mauvais traitements pour la journée. Mais le remède déjà employé fera merveille, tu verras.

Je la crus car elle avait vraiment l'air de bien connaître ses onguents et ses simples ; quand elle eut terminé ses soins, ma douleur était un peu calmée et j'étais en mesure de me faire comprendre, malgré ma voix exténuée. Quand je sortis dans la cour, j'appris que Jeremiah Fletcher, pieds et poings liés, était sous les verrous dans la sacristie de la chapelle où James, Luke et John Groom assuraient la garde à tour de rôle. Alwyn, qui m'en informa, me demanda de lui dire tout ce que je savais du prisonnier. Convaincu que seule la vérité serait utile désormais, je lui fis le récit complet de notre funeste voyage, depuis ma rencontre avec le duc de Gloucester à Exeter jusqu'à l'instant

présent. J'omis cependant deux éléments : le rôle de Silas Bywater dans cette affaire et l'épisode de la renouée.

Je notai qu'Alwyn était impressionné par ce que ma version des événements ajoutait à ma stature. J'en profitai pour lui demander l'autorisation de voir Jeremiah Fletcher en tête à tête pendant quelques minutes.

— Je dois le questionner sur certains points, dis-je en m'efforçant de lui inspirer la conviction que ces questions étaient d'importance vitale pour la sûreté du royaume.

— Eh bien...

L'intendant étudia ma requête, puis se décida brusquement :

— Vous avez mon autorisation, mais assurez-vous que Luke, qui monte la garde en ce moment, restera à la porte.

— Si Fletcher a les poignets et les chevilles attachés, comme vous me l'avez dit, il peut difficilement être un danger pour quiconque.

— Quoi qu'il en soit, je ne suis pas disposé à prendre de risques. Je vous en prie, faites ce que je vous demande.

Je le lui promis et fus conduit dans les ténèbres de la chapelle située à l'angle nord de la cour. La sacristie où l'on avait reclus le prisonnier se trouvait à gauche de l'autel ; le chapelain l'utilisait pour revêtir ses habits sacerdotaux et dire ses prières avant la messe. Une puissante porte de chêne assurait son intimité pendant ces moments ; pour des raisons que je ne saurais dire, elle était équipée d'une forte clé et d'un verrou. Toutefois, en ce moment, ils avaient leur utilité ; après avoir tourné la clé, on l'avait retirée de la serrure et confiée aux grandes mains brunes de Luke qui, par ailleurs, était pourvu d'un bâton presque aussi impressionnant que ma cape de Plymouth. Mon bâton... Je m'en souvins subitement : ce matin, avant de m'installer devant mon petit déjeuner, je l'avais laissé appuyé contre un mur de la cuisine. L'arrivée du chariot du scieur et les vicissitudes de la journée me l'avaient fait oublier. Il fallait que je pense à l'ôter de la pièce où il encombrerait Janet.

L'intendant ordonna à Luke de me laisser entrer dans la sacristie et ajouta sèchement :

— Tant que Maître Chapman est à l'intérieur, ne ferme pas à clé et tiens-toi prêt à lui porter secours à tout instant. Après son départ, n'oublie surtout pas de verrouiller.

Puis il s'éloigna d'un pas nerveux.

Luke me dévisageait avec curiosité mais ne me posa pas de questions et fit simplement ce qu'on lui avait ordonné. La clé rouillée grinça dans la serrure quand il la tourna : le chapelain de Sir Peveril n'éprouvait manifestement pas le besoin de s'abriter des yeux indiscrets. La porte, elle aussi, grinça sur ses gonds pendant que Luke l'ouvrait à demi. J'entrai.

Le mobilier de la sacristie était réduit au minimum : un banc de pierre qui courait le long d'un mur et un coffre placé dans un angle. Les rayons du jour devaient forcer leur voie à travers une petite fenêtre garnie de panneaux de corne plombés. Le sac habituel, contenant silex et amadou, pendait à un clou. Une chandelle et un chandelier étaient posés sur le coffre ; la chandelle n'était pas allumée. Pieds et poings liés, une contusion profonde marquant sa joue gauche, Jeremiah Fletcher était tassé à une extrémité du banc. Je m'assis à l'autre bout et me tournai pour le voir en face. Il me regarda d'un sale œil.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— La vérité, si ce n'est pas trop vous demander.

Ma voix enrouée suscita chez lui un sourire malveillant qui exprimait sans fard combien il aurait aimé achever son travail.

Après quelques minutes de réflexion, il haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Je suis un homme mort de toute façon et n'ai plus rien à perdre. J'ai tué beaucoup d'hommes dans mon existence et l'ironie du sort veut que je sois pendu pour un crime que je n'ai pas commis. Oh non, je ne nie pas ! J'avais l'intention de faire passer Philip Underdown de vie à trépas : j'étais payé pour ça. J'ai fait deux tentatives qui ont mal tourné, une à l'abbaye, l'autre à l'auberge de Plymouth. Mais quand il a rencontré sa mort, ce n'a pas été par ma main. Croyez-moi ou non, c'est à votre choix.

— Je pense que je vous crois, répondis-je. Mais si vous ne l'avez pas tué, vous auriez pu voir qui l'a fait.

Il me regarda avec stupéfaction, ses sourcils disparaissant presque sous ses cheveux.

— Au nom du ciel, qu'est-ce qui vous fait penser cela ? Quand Maître Underdown a été tué tard hier soir – je tiens l'information du patron –, je dormais dans un lit infesté de puces de cette auberge tout entière infestée de puces. Pourquoi serais-je allé vadrouiller dans les bois au milieu de la nuit ?

— Pour la raison qui vous a fait vadrouiller à l'abbaye de Buckfast et dans les ruelles de Plymouth : pour obéir aux ordres de vos maîtres et empêcher le messenger du roi d'arriver en Bretagne. Je vais être tout à fait franc avec vous. Vous nous avez suivis, Philip et moi, depuis Plymouth, et, selon le père Anselm, vous êtes arrivé à Trenowth hier matin, peu après nous. Toujours selon le bon père, vous êtes resté dans votre chambre toute la journée, sans même descendre pour les repas. Il a donc fallu que vous reconnaissiez le terrain pendant la nuit. Je pense que vous étiez dehors dès la nuit tombée et que vous avez pu, de près ou de loin, assister au crime.

Jeremiah Fletcher eut un mince sourire.

— Très bien, puisque vous en avez tant deviné, j'admets que vous avez raison jusqu'à un certain point. Je suis effectivement sorti la nuit dernière pour reconnaître les lieux. Mais longtemps après le moment du crime. Alors que je suivais le sentier qui monte vers le manoir, quelque chose que je suis toujours incapable de préciser a attiré mon attention sur la rive du fleuve, où j'ai trouvé le corps de Philip Underdown, déjà raidi et froid. Ce fut un choc de découvrir que quelqu'un d'autre avait fait mon travail à ma place, avec une telle ardeur. Mais, l'usage malhabile du couteau ayant obligé l'agresseur à fracasser l'arrière du crâne pour achever son travail, j'en conclus que cette personne obligeante était novice dans l'art de tuer.

— Avez-vous fouillé le corps pour y trouver la lettre ? demandai-je.

Son visage s'assombrit.

— Ah ! cette lettre ! C'est elle qui a causé ma perte.

Il se tortilla pour essayer de réduire la pression qu'exerçaient ses liens.

— Ou, plutôt, c'est vous qui êtes ma Némésis. Mes maîtres m'avaient enjoint de trouver et de détruire la lettre adressée au duc François, si je le pouvais, mais ils ignoraient que Philip Underdown serait couvert par un autre homme qui voyagerait avec lui. De fait, jusqu'à son arrivée à Exeter, il circulait seul comme c'est l'habitude des messagers du roi, qui préfèrent voyager vite sans s'encombrer d'une escorte. Mais l'attaquer avant son entrevue avec le duc Richard aurait été inutile. Il n'avait pas encore la lettre.

— Comment vos maîtres, comme vous dites, le savaient-ils ? insistai-je en fronçant les sourcils.

Il se mit à rire.

— Mais qui êtes-vous ? Et d'où sortez-vous pour poser pareilles questions ? Ignorez-vous que les cours, toutes les cours sont autant de nids d'espions ? Même les amis et les alliés s'espionnent mutuellement. Il n'est pas un noble digne de ce nom qui puisse se dispenser d'avoir dans la demeure de tous les autres nobles des informateurs rétribués. Le frère épie son frère, le père son fils. Ainsi va le monde. Où que vous alliez, en France, en Italie, en Espagne, vous constaterez que celui que Maître Chaucer a appelé « l'homme qui sourit, un couteau caché sous sa cape », est universel.

Il avait raison. J'étais encore très innocent à l'époque ; j'ignorais la cupidité des hommes, mais j'apprenais vite. Je répétai ma question :

— Avez-vous fouillé le corps ?

— Bien sûr que j'ai fouillé le corps !

Mes questions commençaient à le lasser et sa gêne était extrême.

— Ensuite, comme vous le savez, j'ai fouillé la chambre mais, comme vous le savez aussi, je n'ai pas eu de chance.

— Comment avez-vous su quelle chambre il fallait fouiller ?

Jeremiah Fletcher poussa un gémissement et se laissa lourdement aller contre le mur derrière lui.

— Vous êtes tenace ! Il faut vous rendre cette justice ! Je ne savais pas. J'ai vu un volet et une fenêtre ouverts, et une vigne qui incitait à l'escalade. C'est seulement quand je me suis retrouvé sain et sauf à l'intérieur que j'ai réalisé, en voyant vos

affaires de voyage étalées partout, que c'était votre chambre et celle de Maître Underdown. Et maintenant, ajouta-t-il d'un ton las, si vous en avez fini avec moi, laissez-moi à ma misère. Je ne vous demande pas comment vous avez découvert la ruse que j'ai utilisée pour procéder à une seconde fouille. Le roulier est aussi bavard qu'il est naïf et vous êtes tombé sur lui. Finissons-en.

Il ferma les yeux et serra fermement ses lèvres minces, manifestement déterminé à ne plus répondre à la moindre question.

Mais j'étais tout aussi déterminé à lui en poser une de plus.

— Qu'est-ce que les renouées signifient pour vous ? demandai-je.

Il fut si surpris qu'il lâcha une réplique :

— Les renouées ? répéta-t-il en écarquillant les yeux. Ce sont des plantes, non ? De la mauvaise herbe ? Pourquoi devraient-elles signifier quelque chose pour moi ?

— Oh, comme ça, répondis-je en me levant. Vous êtes bien sûr qu'elles n'ont pas de signification particulière pour vous ?

— Pas la moindre, dit-il avec vigueur.

Je fis un signe d'assentiment et tambourinai sur la porte pour prévenir le garde que j'étais sur le point de sortir, au cas où il penserait que Jeremiah Fletcher tentait de s'évader.

— Tout va bien, Maître ?

— Je pense que votre prisonnier a besoin d'eau et de nourriture. Je vais demander à Maîtresse Overy de veiller à ce qu'il soit nourri.

Je fis une génuflexion devant l'autel et sortis. On avait déchargé tout le foin mais le chariot vide stationnait toujours au milieu de la cour. Le roulier était arrivé quelque temps plus tôt pour réclamer son bien ; c'est du moins ce que je déduisis en le voyant assis près de John Groom sur le banc devant l'aile des domestiques où ils buvaient de la bière comme de vieux amis. Ils étaient si absorbés par leur conversation qu'ils ne me virent pas traverser la cour vers la cuisine pour plaider devant Maîtresse Overy la cause du prisonnier. Comme je m'y attendais, la gouvernante au bon cœur compatit.

— Le souper ne va pas tarder, dit-elle en envoyant une fille de cuisine préparer un plateau de nourriture pour Jeremiah Fletcher. Comment va ta gorge ? Peux-tu avaler ?

Je humai l'air.

— Si les saveurs du souper sont aussi bonnes que ses arômes, je me forcerai, si grand soit l'effort exigé.

Elle rit et je poursuivis :

— Où est Silas Bywater ? L'avez-vous vu dernièrement ?

Elle parut surprise :

— Il est parti... Tu ne le savais pas ?

CHAPITRE XVIII

Je la regardai, muet de surprise. Quand je retrouvai ma voix, je demandai :

— Comment peut-il être parti ? Qui lui en a donné l'autorisation ? Et pourquoi ne l'a-t-on pas encore pris en chasse ? Nous devons tous demeurer au manoir jusqu'à l'arrivée de l'officier du shérif.

— Mais à présent, objecta placidement Janet, les choses se présentent différemment. Le meurtrier est sous les verrous. Tu le connais. D'après ce que tu nous as dit, c'est l'homme qui a déjà tenté par deux fois de tuer Maître Underdown. De plus, on l'a pris sur le fait en train de t'étrangler, alors que toi-même l'avais surpris qui volait vos affaires. Silas Bywater voulait reprendre sa route et ni Alwyn ni moi n'avons trouvé de motif pour le retenir plus longtemps. À part toi, le sergent n'aura pas besoin d'interroger quiconque.

Janet se détourna pour remuer le contenu de la marmite suspendue dans l'âtre et ajouta sur un ton curieux :

— À propos, ce Jeremiah Fletcher, a-t-il trouvé ce qu'il était venu chercher ?

Je secouai distraitement la tête.

— Depuis combien de temps Silas est-il parti ?

Elle se redressa, la cuiller à la main, et me regarda, hésitante.

— Il nous a quittés pendant que tu questionnais le prisonnier dans la sacristie. Pourquoi ? Tu n'as quand même pas l'intention de te lancer à ses trousses !

— Je veux encore lui poser quelques questions. En faisant vite, je peux le rattraper.

La gouvernante jeta brutalement la cuiller sur la table.

— Toi et tes questions ! s'exclama-t-elle avec une impatience rageuse. À quoi servent-elles si ce n'est à nous empoisonner la

vie ? Pourquoi ne peux-tu accepter le fait que le meurtrier est pris ?

Je me dirigeais déjà vers la porte mais sa véhémence était telle que je m'arrêtai pour la regarder. Et je me demandai pour la première fois si Janet n'en savait pas plus qu'elle n'avait bien voulu dire sur la mort de Philip. Elle avait fait de son mieux pour me convaincre que les gens de Trenowth et des environs ignoraient absolument tout du crime. Et elle s'était littéralement jetée sur la personne de Jeremiah Fletcher pour me persuader qu'il ne pouvait y avoir qu'un tueur possible.

J'hésitai, puis décidai de ne pas formuler mes soupçons. Si je me trompais, je m'exposerais vainement à sa rancune ; en revanche, si j'avais raison, mon silence pourrait l'inciter à commettre une erreur qui m'aiguillerait vers le vrai meurtrier de Philip. Je ne pouvais m'expliquer pourquoi ce qui semblait évident à tout le monde me laissait sceptique, à savoir que Jeremiah Fletcher, tueur à gages, de son propre aveu, avait exécuté avec efficacité les ordres qu'il avait reçus. Avec le recul du temps, je crois tenir aujourd'hui la réponse : au plus profond de mon être, je pressentais déjà l'identité du tueur. À l'exception d'une pièce cruciale, toutes les informations voulues étaient réunies, dans l'attente de l'assemblage adéquat.

Je poussai un grand soupir et laissai mes bras retomber le long de mon corps.

— Vous avez raison, dis-je doucement. Je ne vous ai causé que des ennuis, à vous d'abord, puis à Isobel Warden et à son mari. Je suis désolé.

Le soulagement qu'elle ressentit à me voir capituler lui rendit instantanément sa cordialité :

— Tout va bien, mon garçon. Tu n'es pas fait pour ce genre d'aventures, pas plus que les gens d'ici. Et je reconnais que j'ai eu tort au début de diriger tes soupçons vers Isobel. Je pensais que c'était elle que Maître Underdown était allé retrouver, alors que tout du long, c'était ce Jeremiah Fletcher. Il avoue être l'auteur du crime, n'est-ce pas ?

— Il reconnaît avoir commis les deux premières tentatives, mais il nie avoir commis le meurtre.

Janet émit un grognement méprisant.

— Personne ne croira jamais ça ! Surtout pas l'officier du shérif. Il a eu affaire à trop de canailles pour se laisser prendre à une histoire pareille. Et quand il aura entendu de ta bouche la vraie version des faits, il n'aura plus le moindre doute.

Sur ce point, je tombais d'accord avec elle. Une solution aussi simple à l'énigme du meurtre ne pouvait que séduire un homme déjà débordé par les événements autrement importants qui se déroulaient dans le comté. Les Cornouaillais s'armaient en vue d'une invasion possible, pour ne pas dire probable ; ils n'avaient pas de temps à perdre avec des désordres mineurs. Le sergent de Launceston Castle serait trop heureux de pouvoir rapporter à Sir John Arundel l'issue satisfaisante de l'affaire car l'échec de l'enquête aurait attiré sur leur tête le mécontentement royal. Si bien qu'il ne chercherait pas d'autre solution au mystère du meurtre de Philip Underdown. Les protestations d'innocence de Jeremiah Fletcher, s'il se donnait la peine d'en émettre, ne seraient pas prises en considération. Je me rappelai avec un sourire désabusé l'espoir que j'avais entretenu de pouvoir taire à l'envoyé du shérif la mission de Philip. J'avais été trop optimiste et trop naïf mais, au moins, les proches de la reine n'étaient pas impliqués, ce qui épargnerait au roi et à la famille royale beaucoup de désagréments. Je commençais à me rendre compte à quel point j'avais manqué de discernement, innocent à la dérive dans une mer d'intrigues. Si le comte d'Oxford n'avait pas envahi le St Michael's Mount et si l'opération s'était déroulée selon le plan prévu, ç'aurait été sans importance. Philip aurait été en Bretagne à l'heure voulue, la lettre du roi remise à qui de droit et j'aurais déjà retrouvé mes grandes routes, satisfait et heureux.

La voix de Janet mit fin à ces réflexions :

— Tu l'as toujours, cette lettre qui nous a valu tant d'ennuis ?

Si j'avais tâté le côté gauche de mon pourpoint, j'aurais senti crisser le parchemin rigide entre le cuir et la doublure du vêtement, mais je me retins de le faire et répondis par une question :

— À quand le dîner ? J'ai faim !

— Je voudrais bien savoir quand tu n'as pas faim ! se moqua-t-elle gentiment.

Elle plongea la cuiller dans la marmite et goûta le bouillon.

— Pas tout à fait cuit mais il s'en faut de peu. Va prendre l'air un moment, mais ne t'éloigne pas. Et surtout ne te lance pas sur les traces de Silas Bywater.

— C'est promis, dis-je.

Je me sentais soudain très las. Toutes les péripéties de la journée, depuis la découverte du corps de Philip jusqu'aux deux tentatives d'étranglement dont j'avais été victime, sans parler des efforts que j'avais fournis, m'écrasaient subitement de leur poids. Quelle importance si les questions que je voulais poser à Silas Bywater ne lui étaient jamais posées ? Si un homme qui, de son propre aveu, était un tueur à gages était reconnu coupable d'un crime qu'il n'avait pas commis ? L'énergie bouillonnante qui m'avait servi tout ce jour s'était brusquement tarie. La seule chose que je souhaitais en cet instant, c'était dormir. J'étirai mes bras dont les jointures craquèrent et bâillai démesurément.

Janet sourit.

— Tu es harassé, mon garçon. Va t'étendre un moment. J'enverrai une des petites te chercher quand il sera temps de souper.

— Bonne idée, répondis-je. Je viens seulement de me rendre compte à quel point je suis fatigué. Et ma gorge me fait toujours mal.

Je jetai un coup d'œil dans la pièce.

— J'ai laissé mon gourdin ici ce matin, après le petit déjeuner. Je croyais l'avoir posé là, près de la porte, mais il n'y est plus. Ou bien je me trompe, ou quelqu'un l'a déplacé.

— C'est moi qui l'ai déplacé, dit Janet. J'ai failli me prendre les pieds dedans, là où tu l'avais posé. Il est au fond, dans le coin.

Elle aussi semblait anéantie, je le sentais bien, et rongée par les soucis. La journée avait été cauchemardesque pour nous tous et je ne fus pas surpris de la voir s'asseoir à la table et s'éventer avec son tablier. Elle me regarda.

— Peut-être ferais-tu mieux de le laisser là pour l'instant. L'officier du shérif voudra sans doute le voir. Nous avons posé le couteau près du corps dans le grand hall mais il se peut qu'il souhaite examiner les deux armes utilisées. Je veillerai à ce que

personne ne le prenne par erreur. Je sais à quel point les hommes tiennent à leur épée ou à leur gourdin.

Je la remerciai et me levai. Mes membres semblaient de plomb, comme il arrive souvent quand après de rudes efforts s'annonce la perspective du repos. Deux petites aides de cuisine gloussaient et chuchotaient en rassemblant les couteaux à manche d'os et les tranchoirs à pain émoussés pour mettre la table du souper. Elles sourirent timidement quand je passai devant elles. Leurs yeux écarquillés exprimaient l'adoration pour le héros qui avait démasqué le dangereux criminel et j'étais trop humain pour ne pas trouver cela délicieux. Je souris en retour et leur fis un clin d'œil.

La cour était tranquille à présent. Le roulier était reparti avec son chariot et j'entendais John Groom qui sifflotait dans l'écurie : affreusement faux. Un cheval hennit et je me demandai si c'était mon bourrin ou le cheval de Philip, à présent propriété de Sir Peveril, qui réclamait son maître. Luke était sans doute dans la chapelle, montant la garde, à moins que James ne l'eût relevé. Quoi qu'il en fût, la cour était déserte mais l'arôme suave du pain fraîchement cuit que l'on mangerait au souper s'échappait de la boulangerie. Et demain, il y aurait encore une nouvelle fournée sur la table du petit déjeuner. La buanderie était vide, elle aussi : la blanchisseuse et ses aides étaient rentrées chez elles au village ; séché, plié dans de grands paniers, le linge attendait les fers polis qui le repasseraient.

Je traversai la grande salle et montai l'escalier pour retrouver ma chambre. Mes affaires et celles de Philip étaient toujours empilées au milieu de son lit, telles que Jeremiah Fletcher les avait laissées quand je l'avais surpris. Plus tard, je les entasserais dans les fontes afin que tout soit prêt le lendemain matin pour mon retour à Plymouth. Pour l'instant, j'avais trop sommeil. J'ôtai mon pourpoint, glissai la main sous sa doublure pour m'assurer que la lettre était bien là, je retirai mes bottes et m'allongeai, épuisé, sur mon lit à roulettes. Encore quelques secondes et je dormais profondément.

Encore quelques secondes et j'étais éveillé, assis raide comme un I, la bouche ouverte, le regard fixe. Puis je posai les pieds par

terre et, les mains tremblantes, j'enfilai mes bottes et remis mon pourpoint. Je quittai la chambre, dégringolai l'escalier et traversai la cour jusqu'aux écuries sans vraiment savoir ce que je faisais. Je jetai un coup d'œil furtif vers la cuisine pour voir si Janet était dans les parages et me faufilai dans l'écurie pour y chercher John Groom.

Perché sur une échelle, il hissait les balles de fourrage dans le grenier à foin et ne m'entendit pas immédiatement quand je l'appelai. De toutes les stalles alignées devant moi, deux seulement étaient occupées, l'une par mon cob et la deuxième par le gris pommelé de Philip. L'un des chevaux du domaine avait pris la route de Launceston, monté par le scieur, et Sir Peveril avait probablement emmené les autres à Londres avec lui.

— John ! appelai-je d'une voix pressante en agrippant les montants de l'échelle que je secouai aussi fort que je l'osai.

Il s'immobilisa, surpris, et pencha vers moi un visage que l'effort empourprait.

— Oh ! c'est toi ! dit-il. Donne-moi donc un coup de main pour monter les balles qui restent, veux-tu ? C'est le roulier qu'aurait dû le faire mais il avait hâte de filer d'ici. L'était plutôt penaud après c'tour idiot qu'il nous a joué.

— Je ne peux pas, répondis-je. Il faut que je rattrape Silas Bywater. J'ai besoin de mon cheval. Tout de suite !

Il ronchonna et jura tout son soûl mais sa bonne nature eut vite raison de cet accès d'humeur. Il déposa son fardeau dans le grenier et descendit seller mon cheval. Il était lent et minutieux et je dus réprimer mon impatience, craignant à tout instant d'entendre Janet Overy frapper sa cuiller contre le poêlon pour prévenir qu'on allait servir le souper. Quand enfin je pus monter mon cob fringant, il piaffa, tout heureux de renouer connaissance. Nous étions encore dans la cour lorsque Edgar Warden et ses aides, leur besogne terminée, apparurent sous le portail, impatients de s'attaquer à leur repas du soir. Le régisseur prit un air renfrogné quand nous nous croisâmes mais borna là l'expression de son hostilité ; pour être tout à fait franc, il s'arrangea pour manifester une légère nuance de honte. Je me demandai si lui, Colin et Ned avaient entendu parler des

événements de l'après-midi, si les nouvelles s'étaient déjà répandues dans tout le domaine du manoir ou s'ils allaient seulement les apprendre maintenant.

Mais ce fut une pensée fugace. J'avais bien d'autres préoccupations en tête, à commencer par la nécessité de rattraper Silas Bywater et l'obliger à me dire ce que j'avais besoin de savoir. Seules deux personnes détenaient la clé de l'énigme de la mort de Philip Underdown et Silas était l'une d'elles, j'en étais sûr. Je savais à présent avec une certitude absolue qui était le meurtrier mais j'ignorais encore ses mobiles. Tout en cheminant, je repassais mentalement les événements des deux derniers jours, depuis notre arrivée à Trenowth la veille au matin : un schéma commençait à s'esquisser plus clairement. Des choses avaient été dites et faites qui, en elles-mêmes, ne signifiaient rien mais, une fois regroupées, elles ébauchaient un tableau. Je pouvais même remonter plus loin dans le temps, à l'une de mes premières conversations avec Philip et à une remarque de John Penryn.

Il y a toujours les caves, avait dit ce dernier à Philip. Pas un seul fantôme ! Juste la meilleure bière et le meilleur vin disponibles de ce côté de la Tavy.

Et j'entendais encore la voix de Philip qui avouait : *Je ne supporte pas d'être enfermé ! Cela me taraude de rester très longtemps dans un espace confiné.* Puis il m'avait confié qu'il avait des cauchemars où il se voyait enchaîné dans le noir.

Je m'arrêtai un court instant au village pour m'assurer que Silas Bywater n'avait pas retardé son départ, le temps d'une visite à l'auberge, mais le patron ne l'avait pas vu. Sa femme, en revanche, se montra plus utile.

— Je l'ai croisé il y a moins d'une heure, juste au-delà de l'enceinte du manoir. Il allait vers le sud. Il a dit qu'on avait trouvé le meurtrier et qu'il était libre de retourner à Plymouth. Je pense qu'il se dirige vers le bac.

Je la remerciai, me remis en selle et lâchai la bride à mon cob autant que le permettaient les inégalités du chemin et mon inexpérience de cavalier. Je ne reconnaissais pratiquement rien de la région que je parcourais, car il faisait noir quand Philip et moi l'avions traversée en sens inverse la veille, avant l'aube. Au

fur et à mesure que s'allongeaient les ombres de l'après-midi, le temps s'éclaircissait et il n'y avait plus trace de la tempête matinale. Une très belle soirée se préparait. Les collines lointaines chatoyaient, noyées sous une brume ambrée.

Il me semblait avoir chevauché bien longtemps et je commençais à m'inquiéter à l'idée que Silas Bywater aurait pu, pour quelque raison, bifurquer vers un village voisin quand, à mon grand soulagement, au sortir d'un boqueteau, je le vis à quatre ou cinq cents yards devant moi. Aussi fort que ma gorge me le permettait, je lui criai de s'arrêter et plantai mes talons dans les flancs du cob, l'encourageant de mon mieux pour rattraper ma proie.

En entendant son nom, Silas s'était retourné ; alarmé, il envisageait visiblement la possibilité de prendre la fuite. Finalement, il décida de faire front et, quand je parvins à sa hauteur, m'opposa le visage même du défi.

— Que me veux-tu ? fit-il d'une voix hargneuse. Alwyn Steward et Maîtresse Overy m'ont donné l'autorisation de partir puisque tu as pincé le meurtrier.

Subitement, le soupçon obscurcit ses yeux bleus.

— L'officier du shérif n'est pas encore arrivé, pas vrai ? C'est pas lui qui t'a dit de me poursuivre ? Il veut pas que tu me ramènes ?

Je me laissai choir au sol avec un soupir de soulagement. À l'époque, je ne faisais pas vraiment corps avec ma monture.

— Ne t'en fais pas sur ce point, le rassurai-je. Thomas Sawyer et le sergent n'étaient pas encore en vue quand j'ai quitté Trenowth ; mais ils arriveront sûrement avant la tombée de la nuit. Non, c'est moi qui veux causer avec toi. J'ai besoin de renseignements que tu peux me fournir et comme je suis déterminé à les obtenir par tous les moyens, tu te faciliteras la vie en répondant à mes questions. Devant moi, tu ne fais pas le poids.

Il reconnut ce fait avec une parfaite mauvaise grâce.

— Que veux-tu savoir ?

— Il y a une chaumière là-bas, dis-je, le doigt tendu, et comme l'heure du souper sera passée quand je reviendrai à Trenowth, allons voir si la maîtresse du lieu dispose de pain, de

fromage et d'un peu de bière pour deux voyageurs fatigués. Le cheval, lui aussi, se trouvera bien d'une pause et d'un seau d'eau.

Voyant que j'étais plus amical qu'il ne l'avait d'abord supposé, Silas se détendit.

— Très bien, dit-il en réglant son pas sur le mien. Autant nous mettre à l'aise... Mais je pourrais te dire ici et à l'instant ce que tu veux savoir, car je sais d'avance pourquoi tu es venu.

Il faisait presque noir quand je revins au manoir de Trenowth. Les portes de l'enceinte étaient encore ouvertes et l'agitation ambiante signifiait que la maisonnée attendait l'arrivée imminente du sergent de Launceston. Fanaux et torches illuminaient la cour que dominait Alwyn, fiché en haut des marches à l'entrée du grand hall, son bâton d'intendant à la main, vêtu de sa plus belle robe fourrée. Les domestiques qui habitaient le village et auraient dû regagner leurs chaumières depuis longtemps s'attardaient dans l'espoir de capter un aperçu du drame qui pourrait se dérouler. Isobel et Edgar Warden étaient assis sur le banc de pierre devant l'aile des domestiques et John Groom, qui m'avait vu arriver de son poste à l'entrée de l'écurie, vint à ma rencontre pour prendre mon cob. Il ne manquait que Janet Overy. On m'apprit aussitôt qu'elle était à la cuisine où elle mettait la dernière main au repas spécialement préparé pour l'envoyé du shérif.

— T'obtiendras rien d'elle, m'informa le valet d'écurie. L'était hors d'elle quand elle s'est aperçue d'ton absence au souper.

Sans répondre, j'allai à la cuisine, espérant contre tout espoir y trouver Janet seule. Ma prière fut exaucée ; on avait expédié dehors les petites soubrettes pour qu'elles préviennent de l'approche du sergent dès qu'elle serait connue. Quand j'entrai, Janet, que je voyais de trois quarts, crut que c'était une des petites qui revenait mais son visage se durcit quand elle me vit.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle avec irritation. Tu étais censé te reposer sur ton lit !

Je fermai la porte de la cuisine derrière moi.

— J'ai poursuivi Silas Bywater, dis-je.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix perçante. Tu m'avais promis de...

— Je sais et je suis désolé d'avoir manqué à ma promesse. Mais il fallait que je sache, voyez-vous. Il fallait que je sache pourquoi vous avez tué Philip Underdown.

CHAPITRE XIX

J'attendis qu'elle récusât l'accusation mais le silence s'étirait et elle n'en fit rien. Au lieu de cela, elle s'avança et s'assit lourdement à la table de la cuisine.

— Qu'est-ce qui a dirigé tes soupçons vers moi ?

Je balançai mes jambes par-dessus le banc pour m'asseoir en face d'elle.

— Vous vous êtes trahie vous-même, par deux fois. Plus tôt cet après-midi, je vous ai demandé pourquoi vous pensiez que Philip Underdown avait préféré quitter la chambre par la fenêtre de l'étage supérieur plutôt que par celle du rez-de-chaussée et vous m'avez répondu qu'il aurait pu craindre de me réveiller en se levant, en s'habillant et en descendant. Alors qu'en m'envoyant coucher de l'autre côté de la porte, il pouvait descendre le long de la vigne sans ce souci. J'aurais dû saisir sur-le-champ ce que j'ai compris plus tard, à savoir que seul Philip avait pu vous parler du stratagème qu'il avait utilisé. Moi-même ne vous en avais rien dit et personne d'autre n'était au courant.

Elle baissa les yeux sur ses mains étroitement serrées et posées devant elle sur la table.

— Et comment me suis-je trahie la seconde fois ?

— Vous étiez très fatiguée, tout comme moi. Les événements du jour avaient embrouillé vos idées. Elles étaient si confuses que vous n'arriviez plus à faire la distinction entre ce que vous saviez et ce que vous étiez censée savoir. Vous saviez que mon bâton avait été utilisé pour achever Philip Underdown après que l'attaque au couteau eut échoué. Là encore, lui seul aurait pu vous informer qu'il s'agissait du mien. Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi on ne l'avait pas trouvé près du cadavre ? Ni comment il était revenu ici ?

C'est alors qu'elle leva les yeux pour me regarder bien en face, les sourcils légèrement froncés.

— Bien sûr, je me le suis demandé mais, comme tu viens de le dire, il y avait des choses que je n'étais pas supposée savoir et je ne pouvais donc pas poser de questions.

— Mais vous saviez que j'avais découvert le corps avant Thomas Sawyer ?

— Je ne le savais pas. Je ne le pouvais pas sans te demander la vérité. Et je ne pouvais pas t'interroger sans éveiller tes soupçons. Mais j'avais deviné. Tu t'es rendu compte bien plus tôt que tu ne l'as dit que Maître Underdown avait quitté son lit. Tu es parti à sa recherche et tu l'as trouvé mort. Tu as aussi découvert qu'il avait pris ton gourdin et qu'on l'avait utilisé pour le tuer. Bien entendu, tu l'as rapporté pour ne pas être soupçonné du crime.

J'acquiesçai de la tête et elle poursuivit :

— Ne crois pas que je te le reproche, mon garçon. Tout individu doué de bon sens aurait fait de même.

Elle poussa un soupir proprement accablé.

— Et puis, stupidement, je me suis trahie, reprit-elle. J'étais désespérément fatiguée, incapable de réfléchir clairement plus longtemps. Alors, j'ai prié : Mon Dieu, faites que Roger ne remarque pas mon erreur. Mais je savais que Dieu ne m'entendrait pas. Quel droit avais-je à Sa protection ? J'avais pris la vie d'un de mes frères humains.

Elle posa un moment ses mains sur ses yeux puis les retira.

— Ma première erreur, je reconnais ne pas l'avoir remarquée. Tu as l'oreille fine et tu es intelligent.

— Oh non ! Vous me surestimez, croyez-moi, fis-je en secouant la tête. Sur le moment, elle m'a échappé. Même votre seconde erreur ne m'a pas frappé sur le coup, il m'a fallu du temps pour mettre le doigt dessus. Toutefois, si cela peut vous consoler, je suspectais déjà que vous en saviez plus sur le meurtre que vous ne vouliez l'admettre.

— Pourquoi ? me pressa Janet. En quoi me suis-je encore trompée ?

— Je ne vois pas d'autre maladresse précise, fis-je en haussant les épaules. Mais, quand j'y réfléchissais, votre

conduite était pleine de contradictions. D'abord, vous avez affirmé que personne ne pouvait quitter l'enceinte pendant la nuit parce que les portes étaient verrouillées. Puis vous m'avez assuré que n'importe qui, homme ou femme, aurait pu en sortir par les fenêtres du rez-de-chaussée, s'il le voulait. Par ailleurs, vous avez exploité ma conviction que Philip avait dû aller retrouver Isobel Warden ; vous l'avez renforcée en insistant sur le fait que son mari était très jaloux, jusqu'à ce que votre conscience commence à vous tourmenter. Ensuite, vous vous êtes employée à me convaincre que Jeremiah Fletcher était le meurtrier, ce qu'il aurait été indéniablement si une nouvelle occasion s'était présentée. D'autre part, vous avez tenté de me dissuader de mener plus loin mon enquête. Et c'est encore vous, j'imagine, beaucoup plus qu'Alwyn, qui vouliez à tout prix laisser Silas Bywater filer avant que je l'interroge plus précisément sur ce que signifiait la renouée. Avec votre savoir sur les simples et les plantes médicinales, vous connaissez ses propriétés mortelles.

Il y eut un nouveau silence avant qu'elle répondît avec un soupir douloureux :

— Oui, je les connais. Quelles autres fautes ai-je commises ?

— Il n'y a pas eu faute à proprement parler, juste des détails qui en eux-mêmes ne signifiaient rien mais qui, ajoutés au reste, prenaient un certain sens. Vous m'avez dit que vous aviez perdu votre fils, mais vous n'avez pas dit qu'il était mort. Naturellement, c'est ce que j'en ai conclu mais, je le répète, vous ne l'avez pas dit. Et cet après-midi, pendant que vous me soigniez, après avoir dit que vous aviez de l'affection pour moi, vous avez ajouté : « Mon fils aurait dû te ressembler... » Vous n'avez pas dit « il t'aurait ressemblé », sous-entendu « s'il avait vécu », mais « aurait dû », ce qui suggère qu'il m'aurait ressemblé si un terrible accident ne lui était advenu. Et, pour finir, vous avez dit vous-même que vous êtes responsable de la répartition des chambres entre les visiteurs en l'absence de Lady Trenowth. Au début, j'ai cru que c'était simple hasard si la chambre vers laquelle grimpe la vigne nous avait été attribuée, à Philip et à moi. Mais, en fait, vous avez reconnu Philip dès que vous nous avez vus dans la cour. À mon avis, dès cet instant,

l'idée de vous venger de lui a jailli dans votre esprit. Vous n'aviez pas de plan, bien sûr, mais déjà l'intuition qu'une chambre à deux issues présentait un avantage. Ai-je raison ?

Le regard de Janet rencontra le mien.

— Sitôt que mes yeux se sont posés sur toi, j'ai su que tu étais un brillant jeune homme ; c'était te sous-estimer. Je sais à présent que tu es encore plus intelligent que je ne pensais.

Elle se leva, alla jusqu'à la porte de la cuisine, l'ouvrit et posa une question à l'un des domestiques. Puis elle revint s'asseoir à la table.

— L'officier du shérif et Thomas Sawyer ne sont toujours pas en vue, dit-elle. Tu as le temps de me raconter ce que tu as pu tirer de Silas Bywater.

— Laissez-moi remonter plus loin, dis-je, à ma première rencontre avec Philip Underdown, jeudi dernier.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis cette rencontre. Cinq jours seulement... j'avais peine à le croire. Je poursuivis :

— C'est alors qu'il m'a parlé, sans la moindre gêne et sans se chercher d'excuses, de la vie qu'il avait menée avant de devenir messenger royal. Il était négociant en chair humaine, entre autres marchandises. Il achetait et revendait de malheureux enfants de petite taille qui n'atteindraient jamais une stature normale et dont les parents étaient désireux de se débarrasser ou de les échanger contre une petite fortune facilement acquise. Je lui ai demandé comment son frère et lui pouvaient trouver assez d'enfants difformes pour en faire un commerce rentable. Il m'a répondu qu'il y avait toujours moyen de s'arranger, qu'il suffisait de connaître les méthodes. À ce moment-là, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire.

— Et maintenant, tu sais ?

— Oui. Silas Bywater me l'a dit. Ma mère, Dieu ait son âme, se trompait, mais pas tellement, elle qui croyait que la renouée contient un poison mortel.

— Non, elle ne se trompait pas tellement, répondit Janet d'une voix presque inaudible. Absorbée en quantité suffisante, une infusion de renouée et de marguerite freine la croissance des enfants, dont elle fait des nains. Je sais avec certitude que c'est ce qui est arrivé à mon fils après qu'on me l'eut volé ; je

sais aussi avec la même certitude qui en est responsable. Je t'ai écouté et te demande à présent d'écouter cette histoire telle que je l'ai vécue.

Janet Overy était veuve depuis environ cinq ans, pensait-elle, quand son fils disparut. Comme elle nous l'avait dit, son mari s'était noyé en mer une semaine avant la naissance du petit Hugh. Il était pêcheur et son bateau, le seul bien de valeur qu'il possédait, avait sombré avec lui. La mère et l'enfant étaient sans ressources. Janet était couturière et son travail opiniâtre les avait sauvés de la famine. Elle n'avait mesuré ni son temps ni sa peine chaque fois que son bel enfant avait besoin de quelque chose qu'elle pouvait lui donner.

De temps en temps, elle allait à Plymouth acheter ce qu'elle ne pouvait faire pousser ou élever dans son bout de jardin. Ce fut là qu'elle vit pour la première fois Philip Underdown et son frère.

— Deux hommes que l'on remarquait, dit-elle. Hardis, beaux, énigmatiques, arpentant les quais comme s'ils leur appartenaient, surveillant le chargement de leur vaisseau, le *Speedwell*. Ensuite, je ne les ai pas revus pendant un an ou davantage et j'ai appris qu'ils commerçaient à partir d'autres ports, Bristol et Londres. Mais ils finissaient toujours par revenir.

Elle n'en savait pas plus sur les deux frères et elle avait trop à faire pour s'arrêter dans la rue et bavarder, d'autant qu'elle connaissait très peu de gens dans la ville. Elle ne savait rien du genre de marchandises que transportait le *Speedwell* et, si elle l'avait su, mis à part une répulsion naturelle, elle n'y aurait guère songé. Son petit Hugh était un gamin ravissant ; son corps sain et bien fait était exempt des difformités qui, hélas, affligeaient trop d'enfants.

Puis, par un beau jour ensoleillé, peu après son cinquième anniversaire, l'enfant disparut. Occupée par sa couture, Janet avait expédié son fils jouer dehors pour ne pas l'avoir sans cesse dans les jambes. Une heure plus tard à peu près, quand elle l'appela pour le souper, il ne répondit pas. Elle le chercha et l'appela sans trêve jusqu'à la nuit tombée ; il était introuvable.

Le lendemain, dès l'aube, elle tira ses voisins du lit pour qu'ils cherchent et fouillent avec elle, mais en vain. Hugh s'était évanoui.

Folle d'angoisse, Janet avait poursuivi ses recherches jusqu'à Plymouth au sud et Tavistock au nord, l'espoir de retrouver son enfant s'amenuisant au fil du temps. Puis, un jour, elle tomba sur un vieux mendiant boiteux qui se souvenait avoir vu deux hommes aux alentours du village de Janet à l'époque de la disparition de Hugh.

Il se les rappelait parce que c'était deux semaines après Pâques et que le *hocking*¹⁷ avait commencé. Il avait vu deux hommes à cheval, dont l'un tenait un petit garçon blond, à califourchon sur le pommeau. L'enfant pleurait désespérément et l'homme l'avait giflé pour le faire taire.

La description que le mendiant fit des deux hommes rappela instantanément à Janet le souvenir de Philip Underdown et de son frère. Elle repartit pour Plymouth. Quand elle y parvint, elle apprit que le *Speedwell* avait fait voile pour Gênes quelques semaines plus tôt, emportant les deux hommes et leur cargaison. En questionnant les débardeurs sur les quais du port de Sutton, elle apprit alors qu'ils faisaient commerce de nains. Mais elle n'avait pas prêté grande attention à cette information qui, pensait-elle, ne la concernait pas. Des années plus tard seulement, après avoir trouvé refuge comme gouvernante au paisible manoir de Trenowth et retrouvé là un peu de la paix du cœur, elle avait appris par hasard, d'un frère mendiant, le sort probablement échu à son enfant.

— Il me parla, dit Janet, de cas qu'il avait connus. La demande de nains de compagnie était devenue si importante dans la noblesse de tous les pays que la réserve d'hommes et d'enfants naturellement nains n'y suffisait pas. Alors les négociants volaient des enfants normaux qu'ils tenaient enchaînés dans des caves ténébreuses pendant des mois, parfois

¹⁷ De *hock* : gage. Cette ancienne fête anglaise avait lieu les deuxièmes lundi et mardi après Pâques. À tour de rôle, les femmes et les hommes s'emparaient des passants de l'autre sexe qu'ils relâchaient contre un peu d'argent, le gage. (N.d.T.)

pendant un an ou plus ; ils les affamaient et les contraignaient à boire d'énormes quantités d'infusion de renouée et de marguerite qui entravaient leur croissance naturelle. Le frère connaissait Plymouth et je lui demandai s'il avait entendu parler de rumeurs de ce genre à propos des maîtres du *Speedwell*. Il admit avec réticence que c'était le cas, mais que l'on n'avait jamais rien pu prouver contre les frères Underdown. Et s'ils volaient des enfants, où les auraient-ils séquestrés ?

— Dans les caves de *La Tête de Turc*, l'interrompis-je avec force. C'est là qu'ils les gardaient. Et il y avait sûrement à Londres et à Bristol des tenanciers tout aussi désireux de coopérer, à condition de partager le profit.

Il n'y avait pas lieu de s'étonner, me dis-je, que les auberges et les tavernes aient si mauvaise réputation, quand elle est si souvent méritée. Je me rappelai une auberge que j'avais connue à Londres deux ans plus tôt et ce souvenir me fit frémir.

Après le départ du frère mendiant, Janet était retournée à Plymouth où elle apprit que le plus jeune des frères Underdown était mort, mais nul ne savait ce qu'était devenu l'aîné. Une seule chose était sûre : il n'exerçait plus son commerce à partir de la ville.

— Il a fallu que je m'oblige à les oublier, lui et son frère. Je n'avais plus aucun doute ; c'étaient eux qui m'avaient ravi mon enfant et lui avaient infligé ce sort révoltant. Mais l'un d'eux était en Enfer, hors de toute atteinte, et l'autre l'y suivrait un jour. C'était ma seule consolation. Et puis...

— Et puis, hier matin, vous l'avez vu plastronnant dans la cour, prospère et infatué de sa personne. C'était plus que vous n'en pouviez supporter.

Janet hocha la tête :

— À cette seconde même, j'ai décidé de le tuer. Le reste, tu le sais.

— Vous l'avez convaincu de vous retrouver près de la rivière à une heure avancée de la nuit.

Elle sourit :

— Je n'ai pas eu besoin de le convaincre. D'emblée, il a joué mon jeu. Au petit déjeuner, je lui avais clairement fait entendre qu'il me plaisait et, quoi que tu en penses, mon garçon, je ne

suis pas si vieille ni si décrépète qu'un homme ne puisse me désirer.

Je rougis de ce qu'elle avait lu si aisément dans mon esprit.

— C'était un homme à femmes, une évidence pour la femme expérimentée que je suis, et s'il devait séjourner quelque temps à Trenowth, il aurait besoin de distraction. Je ne crois pas qu'il aurait harcelé Isobel. Il avait pris la mesure d'Edgar et Philip Underdown tenait comme un forcené à l'intégrité de sa peau. Si bien que je ne fus pas surprise quand je le vis paraître à la cuisine hier matin...

— ... après s'être débarrassé de moi, sous prétexte qu'il avait aperçu par la fenêtre de la chambre un homme qui rôdait sous les arbres.

— Il a passé son bras autour de ma taille et m'a embrassée. J'ai joué les matrones indignées au bénéfice des gamines que j'ai aussitôt expédiées faire des commissions aux quatre coins de la maison. Maître Underdown et moi avons bu de la bière et nous sommes bientôt arrivés à un accord, du moins c'est ce qu'il a cru. Il a été un peu déconcerté quand j'ai insisté pour le rencontrer dehors et non dans ma chambre confortable, mais je lui ai dit que je n'osais prendre le risque d'être découverte car Alwyn me courtisait. Il a gobé ce mensonge sans poser d'autres questions et s'est également plié à mon autre demande : nous nous rendrions chacun de notre côté au lieu du rendez-vous, au cas où, par malchance, on nous aurait aperçus. Je sortirais par le portillon dont j'avais la clé, et je lui ai suggéré de passer par la fenêtre en utilisant la vigne, à moins qu'il ne se sentît trop vieux ou trop rassis. Il n'y aurait ainsi aucun danger que quelque bonne âme insomniaque nous repère tous les deux en train de traverser la cour.

— Et bien sûr, il a relevé ce défi lancé à sa virilité.

— Bien sûr, et je le savais d'avance.

Janet leva les mains et s'en couvrit les yeux un instant. Quand elle les retira, elle semblait prête à défaillir.

— Je n'avais jamais imaginé qu'il fût si difficile de tuer un homme. J'avais emporté un couteau de cuisine soigneusement aiguisé et je croyais qu'il me suffirait de le plonger dans sa poitrine pour le frapper à mort. Quelle erreur ! Quand je suis

arrivée, il m'attendait et m'a aussitôt étreinte et baisée sur les lèvres. Dieu me garde, j'ai senti mon corps en émoi lui répondre ! J'essayais de le repousser mais il caressait mes cheveux dénoués que je n'avais pas couverts et se vantait de l'astuce grâce à laquelle il avait réussi à t'envoyer coucher sur le palier, devant la porte de sa chambre. Je lui ai demandé pourquoi il avait apporté un gourdin ; quand il vagabondait la nuit, m'a-t-il répondu, il portait une arme pour se défendre des voleurs et des bandits. Je sais maintenant qu'il avait à craindre d'autres ennemis.

— Vous a-t-il dit que c'était le mien ?

— Le gourdin ? Il a dû me le dire, oui, sinon je ne l'aurais pas su. Mais je ne me rappelle pas bien ses mots. Je rassemblais mes forces pour le frapper. J'ai réussi enfin à me dégager de ses bras, j'ai sorti le couteau de ma poche et l'ai plongé dans sa poitrine.

Un son lui échappa dont je n'aurais su dire s'il s'agissait d'un rire ou d'un sanglot.

— Son expression stupéfaite était grotesque, reprit-elle. Il ne pouvait croire à ce qui lui arrivait. Rien ne lui avait permis de soupçonner les mobiles qui me conduisaient à le tuer. Il est tombé agenouillé, en essayant de retirer le couteau qui avait pénétré jusqu'au manche. Un filet de sang coulait à la commissure de ses lèvres mais il était toujours vivant. Horrifiée, j'ai ramassé le gourdin, ton gourdin, qu'il avait posé à terre, et j'ai commencé à le frapper derrière la tête, encore et encore.

Elle frissonna.

— J'étais couverte de sang. C'était horrible mais je ne pensais qu'à mon petit garçon, arraché à sa mère et à sa propre vie, transformé en nain pour le plaisir de quelque noble milanais ou florentin. Quand j'ai enfin eu la certitude que Philip Underdown était mort, j'ai jeté le gourdin et j'ai couru jusqu'ici aussi vite que possible. Tu trouveras dans ma chambre, dissimulée au fond du coffre sous mes autres vêtements, ma robe éclaboussée de sang.

Nos regards se rencontrèrent de part et d'autre de la table.

— Tu sais à présent ce qui s'est réellement passé, dit-elle enfin. Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Je l'ignore, répondis-je lentement. Je n'ai pas le cœur à vous blâmer. Je crois qu'à votre place j'aurais fait la même chose.

— Mais tu estimes qu'il serait injuste de laisser condamner quelqu'un d'autre, fût-ce un tueur patenté, pour un crime qu'il n'a pas commis ?

On cria dans la cour et l'agitation bruyante d'une arrivée se fit entendre. Thomas Sawyer était de retour avec l'officier du shérif. Il était temps de sortir, de l'accueillir et de lui dire ce que je savais.

— Est-ce vous, demandai-je, qui avez mis le bouquet de marguerites et de renouées dans notre chambre ?

Janet s'était levée et lissait sa jupe.

— Oui. Je ne sais vraiment pas pourquoi je l'ai fait, si ce n'est pour lui rappeler ses forfaits, les vies qu'il a brisées à jamais. Mais tu les as soustraites à son regard. S'il les avait vues, peut-être aurait-il compris, lors de sa fin dernière, pourquoi il était tué.

ÉPILOGUE

Au cours des années qui se sont écoulées depuis cette histoire – un demi-siècle témoin de multiples changements, qui a rendu notre mode de pensée plus cynique –, je me suis souvent demandé si j'avais bien agi en laissant Janet Overy en liberté, en lui permettant d'échapper aux conséquences de son acte. Je n'ai jamais trouvé la réponse. Laisser un autre payer pour vos méfaits doit toujours être un crime au regard de Dieu, même si cette personne est mauvaise, même si elle aurait payé ses propres crimes de la peine capitale prévue par la loi. Quoi qu'il en soit, je ne pus alors me résoudre à la dénoncer pour ce qu'elle avait fait à Philip Underdown ; et depuis que j'ai tenu dans mes bras mes enfants, que je les ai vus grandir et parvenir à la maturité, pas un instant je n'ai regretté ma décision. Que se passera-t-il au jour du Jugement, quand enfin je me présenterai devant notre Créateur à tous, l'Être qui connaît le secret des cœurs ? Je l'ignore. Serai-je jugé plus durement pour avoir étouffé la vérité, de connivence avec Janet, ou pour mon absence de repentir ? Dieu seul peut en décider.

Le fait que je n'aie rien dit qui soit faux à l'officier du shérif plaide en ma faveur, je l'espère. Simplement, je ne lui ai pas dit toute la vérité. Je n'ai pas porté d'accusation contre Jeremiah Fletcher, mais seulement confirmé les aveux qu'il avait faits : il avait tenté par deux fois de truchider Philip au cours des cinq jours précédents et il était un agent à la solde des ennemis du roi, c'est-à-dire un traître et un tueur. Mais ce ne fut pas la faute du sergent s'il ne chercha pas plus loin le tueur d'un messenger royal, porteur d'une missive importante pour le duc de Bretagne.

Le lendemain matin, Janet et moi regardâmes en silence Jeremiah Fletcher que l'on emmenait dans les chaînes. En fait,

après notre conversation dans la cuisine, nous nous parlâmes très peu et nous évitâmes l'un l'autre. Nos adieux furent brefs et je repartis pour Plymouth, emmenant avec moi le bourrin que l'on m'avait prêté mais laissant le gris pommelé de Philip prospérer dans sa nouvelle demeure. L'officier du shérif avait promis d'envoyer un messenger à Simon Whitehead à Falmouth, mais il approuva mon projet d'aller moi-même en Bretagne, sauf ordre contraire, lorsque le *Falcon* mouillerait dans le port de Sutton.

Qu'àjouter à ce récit ? Je me rendis en Bretagne et remis en mains propres la lettre du roi Édouard au duc François. C'était la première fois que je quittais les rivages de notre île de Grande-Bretagne, la première fois que j'abordais ceux de la Petite-Bretagne, terre d'accueil de nos lointains aïeux envahis. Quand je revins à Plymouth quelques semaines plus tard, mon cob m'attendait patiemment dans l'écurie où je l'avais laissé et nous reprîmes ensemble le chemin d'Exeter et du palais de l'évêque. Je fis mon rapport à Sa Grâce, flattai une dernière fois l'encolure du bai, ramassai ma balle et repris avec gratitude mon existence sur les routes.

Des mois plus tard, j'appris par des voies détournées que les hommes du duc de Gloucester étaient venus me chercher à Exeter deux semaines après que j'eus quitté la ville et que le duc en voulait beaucoup à l'évêque John Bothe qui m'avait laissé partir sans me récompenser. Mais en ces jours lointains, j'étais jeune, libre comme l'air et ma liberté m'importait plus que tout. La vie que j'avais choisie était jalonnée d'épreuves et d'embûches mais je n'avais de compte à rendre à quiconque, je ne devais rien à personne d'autre qu'à moi.

Quant à l'issue de ma mission, chacun sait aujourd'hui que le duc François n'intervint pas et n'offrit aucun secours au comte d'Oxford assiégé sur le St Michael's Mount. Après le premier assaut héroïque contre la forteresse, quand Sir John Arundel et une grande partie de ses troupes tombèrent glorieusement dans le sable au pied de l'escalier principal, le nombre des attaques diminua jusqu'à ce que, finalement, le nouveau shérif, Sir John Fortescue, se contentât de faire le siège du Mont sur terre et sur mer, affamant ainsi le comte et ses hommes, qu'ils obligèrent à

la reddition au mois de février suivant. Envoyé à Calais, Oxford fut pendant neuf ans prisonnier au château de Hammes. Henri Tudor et son oncle Jasper demeurèrent en Bretagne en qualité d'« invités ».

Je n'ai jamais revu Janet Overy mais, au cours d'une de mes randonnées dans ce comté, quelqu'un qui l'avait connue m'apprit qu'elle avait quitté le manoir de Trenowth très brusquement pour partir en pèlerinage à Rome et qu'elle n'était jamais revenue. Elle hante parfois mes rêves, triste fantôme égaré, mélancolique, qui erre d'une ville à l'autre en Italie, à la recherche perpétuelle d'un pauvre nain estropié qui aurait été jadis son bel enfant. Et je me réveille le visage inondé de larmes, souhaitant que Philip Underdown et moi n'ayons jamais mis les pieds à Trenowth ; qu'il ait été donné à Janet de vivre en paix son existence brisée.

FIN